This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

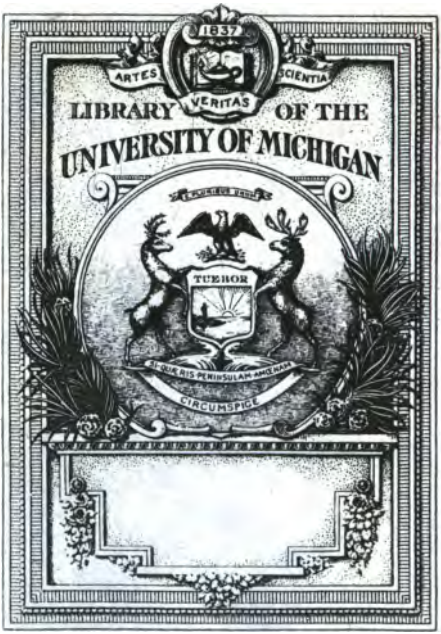
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

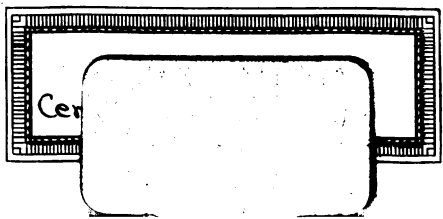
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


Cer

840.
P47

PETITE BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES.

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique & Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

ŒUVRES
DE
POINSINET.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

UNIV. OF MICH.

ANTOINE ALEXANDRE
HENRI POINSINET
Né à Fontainebleau le 17. novemb. 1735.
mort au mois de Juin 1769.

Cercle Français
1-10-1927

VIE
DE POINSINET.

ANTOINE-ALEXANDRE-HENRI POINSINET naquit à Fontainebleau le 17 Novembre 1735, d'une famille attachée, depuis long-tems, au service de la Maison d'Orléans, et qui a été honorée, plus d'une fois, des bienfaits de cette auguste Maison. Il auroit pu suivre l'exemple de ses ancêtres, et prendre l'emploi de son pere; mais il préféra de s'attacher aux Muses, et se consacra tout entier à leur service. Né avec de l'esprit, il ne se donna pas la peine de le cultiver par de bonnes études, et voulut, trop tôt, paroître dans la carriere des Lettres; ce qui nuisit à ses talens naturels, et influa peut-être sur le reste de sa vie.

A peine sorti du Collége, et n'ayant pas encore atteint l'âge de dix-sept ans, il débuta dans le monde littéraire en 1753, par une Pa-

rodie de Titon et l'Aurore, Pastorale charmante de l'Abbé de la Marre. Depuis cette époque, jusqu'en 1769, il n'a cessé de se faire jouer consécutivement, avec plus ou moins de succès, sur tous nos Théatres. La plupart de ses Pieces y furent applaudies. Celles qui eurent le plus de succès, sont : *Gilles, garçon Peintre*, *Sancho Pança*, *Le Sorcier*, *Tom Jones*, *La Réconciliation Villageoise*, *Ernelinde* ou *Sandomir*, Tragédie lyrique, en cinq actes, et *Le Cercle*, ou *La Soirée à la mode*, Comédie épisodique, en un acte, pleine de détails piquans, et restée au Théatre François. Il faut cependant avouer qu'il partage la gloire des succès qu'il a obtenus sur le Théatre de l'Opéra-Comique, auquel il s'est consacré d'une maniere particuliere, avec les excellens Musiciens qu'il a eu le bonheur de s'associer.

POINSINET ne s'est pas borné aux triomphes dramatiques. Nous avons encore de cet Auteur des Epîtres adressées à différentes personnes ; une Ode où il consacre lui-même ses trop fameuses mystifications ; un Poëme sur l'inoculation, en grands vers et en rimes croisées, et une

Héroïde de Gabrielle d'Étrées à Henri IV, dans laquelle il a cru pouvoir lutter avec M. Blin de Saint-More, qui avoit traité le même sujet. On trouve, dans la plupart de ces Pieces, une versification agréable et facile.

POINSINET aimoit à voyager. Il avoit, en 1760, parcouru toute l'Italie; et il partit pour l'Espagne vers le commencement de l'année 1769, comptant, à ce que l'on a prétendu, travailler dans ce Royaume à la propagation de la Musique Italienne, et des Ariettes Françoises, dont on sait qu'il étoit très-enthousiaste. Ce voyage fut malheureux, et nous a privés pour toujours de POINSINET, qui, ayant eu l'imprudence de s'aller baigner immédiatement après son souper, se noya dans le Guadalquivir, à Cordoue, dans l'Andalousie, au mois de Juin; c'est-à-dire, peu de tems après son départ de France. Sa mort a été consignée dans presque tous les papiers publics. On a dit, dans le tems, que le Roi, instruit de cette fin malheureuse, l'avoit annoncée lui-même à M. de la Borde, son premier Valet-de-Chambre, et qui étoit fort lié

avec notre Poëte, sur les paroles duquel il avoit fait plusieurs fois d'agréable musique. POINSINET étoit de l'Académie des Arcades de Rome, et avoit été de celle de Dijon. Il eut le désagrément de perdre cette dernière place par un Procès singulier qu'il eut en 1768 avec une Demoiselle de l'Opéra, et que pourtant il gagna avec tous les honneurs de la guerre.. . . . . .

POINSINET, qui avoit beaucoup d'esprit et de saillies heureuses, s'est acquis une sorte de réputation par son ignorance aimable des choses les plus simples du monde, et par sa naïve crédulité. On a profité de ce caractere d'originalité, pour répandre du ridicule sur sa personne et sur ses Ouvrages. Mais il pouvoit être un homme simple et crédule, sans être un Auteur aussi médiocre que ses ennemis ont voulu le faire croire. Nous sommes bien éloignés d'élever ses productions au-dessus de leur mérite. Il a cependant l'avantage de tenir un rang distingué parmi les Auteurs d'Opéra-Comiques. On voit percer dans toutes ses Pieces des traits de gaîté et de plaisanterie, qu'on ne trouve pas même chez les Auteurs

qui ont le plus brillé dans cette carriere. On peut dire qu'il a su, dans sa Comédie du *Cercle*, assez bien saisir et peindre le ridicule de la plupart de nos Sociétés.

Voici son Épitaphe.

POINSINET, simple et crédule,
A ses dépens, naguere, amusoit tout Paris.
S'il a pu, cependant, prêter au ridicule,
Les nôtres n'ont-ils pas égayé ses écrits ?
Le *Cercle* le vengea d'un trop vain persiflage !....
Mais nos Arts l'ont perdu, voulant les propager;
POINSINET, malheureux, dans un fleuve étranger,
Périt à la fleur de l'âge.

CATALOGUE DES PIECES DE POINSINET.

TOTINET, Parodie en un acte en vers, de Titon et l'Aurore, Pastorale de l'Abbé de la Marre, représentée, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Germain, sur le Théatre de l'Opéra-Comique, le 13 Février 1753, *in*-8°. imprimée.

Cette Parodie, faite en société avec Portelance, n'a eu qu'un médiocre succès.

L'Heureux accord, compliment dialogué, donné pour la clôture de la Foire Saint-Germain, sur le Théatre de l'Opéra-Comique, le 6 Avril 1754; imprimé *in*-8°.

L'Opéra-Comique, qui est personnifié dans ce compliment, veut décerner un prix qu'il propose à l'émulation de la Comédie, du Vaudeville, et de la Danse, aussi personnifiés, et qui croyent tous trois le mériter.

Tous trois le demandent avec une égale ardeur. Le Vaudeville et la Danse sont les premiers qui vantent leurs succès. L'Opéra-Comique les contredit de tems en tems. La Comédie, après les avoir écoutés, plaide sa cause, et remporte le prix.

Ce compliment, dans lequel on trouve des choses agréables et bien vues, a fait beaucoup de plaisir.

Les Fra-Maçonnes, Parodie en un acte en vers de l'acte des Amazones, dans l'Opéra des Fêtes de l'Hymen et de l'Amour, de Cahusac, et représentée, pour la première fois, sur le Théatre de l'Opéra-Comique, à la Foire Saint-Laurent, le 28 Août 1754. Paris, Duchesne, 1754, *in*-8°.

Cette Parodie eut quelque succès. Elle est assez plaisante, et les couplets en sont bien faits; elle est terminée par un Ballet dont la musique est prise dans l'acte même de l'Opéra Ce Ballet commence par une marche dansante, dans laquelle les hommes s'unissent avec les femmes. Cette marche est suivie d'un pas de deux, qui forme par lui-même tout le plan et l'intrigue de la Piece. Une femme veut attendrir un homme qui lui résiste d'abord, et qui finit par céder. Le Ballet qui succéde au pas de deux, aussi bien que la contre-danse, connue sous le nom des Oiseaux, acheve de marquer l'union des francs-maçons avec les femmes; et le chorégraphe a fait preuve de talent, en adoptant avec art dans une

contre-danse très-courte, et composée simplement de douze personnes, les figures les plus connues de la maçonnerie.

L'Impatient, Comédie en un acte en vers, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de la Comédie Françoise, le 9 Juillet 1757; non imprimée.

Les premieres scenes de ce petit Drame furent applaudies avec chaleur, et méritoient de l'être; mais la prolixité des dernieres, le sujet perdu de vue, des tirades de vers qui lui étoient étrangeres, des personnages épisodiques, ennuyeux autant qu'inutiles, la foible esquisse de l'*Impatient*, qui, sans être assez mis en jeu, étoit trop autorisé à s'impatienter, tout cela refroidit le Spectateur. La Piece n'a été jouée que trois fois.

« Si M. Poinsinet, (dit M. Freron, Année Littéraire » 1757, tome v, page 206 et 215) avoit laissé sa Piece » dans l'état où il me la montra, il y a quinze ou dix-» huit mois, je pense qu'elle auroit eu un sort plu heu-» reux, quoiqu'elle eût toujours péché par le fond. » Plusieurs détails ingénieux l'auroient sauvée; mais » plus de 200 vers de remplissage que, par une funeste » abondance, il y a ajoutés depuis, ont gâté son ou-» vrage; il les supprima à la seconde représentation. » Il n'étoit plus tems; le coup étoit porté. Au reste, » il y a, dans cette petite Comédie, différens mor-» ceaux, qui prouvent, ce me semble, que M. Poin-» sinet a beaucoup d'esprit, qu'il écrit avec facilité,

» et qu'il fait très-joliment des vers. Si l'âge et l'expé-
» rience forment sa raison, et s'il acquiert le mérite,
» très-rare dans ce siecle, de bien dessiner un plan, on
» peut lui prédire des succès. Sa jeunesse et le peu
» d'usage du Théatre font aujourd'hui son excuse; il
» doit d'ailleurs se consoler par l'exemple de M. de
» Boissy, qui, en 1724, traita et manqua ce même ca-
» ractere de l'*Impatient*, dans une Comédie en cinq
» actes en vers, jouée le 26 Janvier, au Théatre François,
» et qui ne réussit point. »

Le faux Dervis, Opéra-Comique en un acte, en vers et en prose, représenté, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Opéra-Comique, à la Foire Saint-Laurent, le 5 Septembre 1757. Paris, Duchesne, 1757, *in*-8°.

L'idée de cet Opéra-Comique paroît être tirée de l'*Hermite*, conte de la Fontaine. Il y a dans cette Piece beaucoup de gaîté, des airs bien choisis, heureusement appliqués aux paroles. Le divertissement qui suit l'installation d'Hali dans la dignité d'Emir, est adroitement amené; les couplets sont tous épigramme; mais les oreilles délicates pourroient être blessées d'une certaine liberté qui regne dans l'ouvrage. Le faux Dervis a occupé agréablement le Théatre de la Foire jusqu'à sa clôture.

Gilles, garçon Peintre, z'amoureux-t-et rival, Parade en un acte, en vers et en prose, repré-

sentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Opéra-Comique, à la Foire Saint-Germain, le 2 Mars 1758. Paris, Duchesne, 1758, *in*-8°.

Cette Piece, qui est une Parodie du Peintre amoureux de son modele, de M. Anseaume, est assez plaisante. Le Public en a singuliérement goûté la musique. Les gens de l'art n'ont eu qu'un cri général d'admiration sur le grand fonds d'harmonie, le brillant des ariettes, et la singuliere hardiesse dans les traits de cette musique, qui est de M. de la Borde.

Poinsinet s'exprime ainsi, à l'égard de cette Piece, dans la préface de sa *Bagarre*: « La Parade tomba le » premier jour. On n'osoit l'afficher pour le lendemain. » Plus jeune et plus sensible, je me chagrinois, j'en » voulois à tous mes amis; je me repentois d'avoir eu » la complaisance de mettre au jour un pareil Ou- » vrage.... On se ressouvint du pauvre *Gilles* (l'année » suivante); on voulut le revoir: il reparut, et la » Parade eut cent cinquante-deux représentations. Elle » fut exécutée dans les meilleures maisons de Paris et » dans toutes nos Provinces. »

Le petit Philosophe, Comédie en un acte et en vers libres, représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 14 Juillet 1760. Paris, Prault petit-fils, 1760, *in*-12.

Damon,

Damon, fils d'un Fermier, après un séjour de quelques années à Paris, pendant lesquelles il a fréquenté de prétendus Philosophes, et corrompu son cœur par les faux principes qu'il a puisés dans leur commerce et dans leurs livres, revient dans son village. De retour chez ses parens, il fait consister toute sa philosophie, à manquer de reconnoissance pour toute sa famille; et il pousse l'ingratitude jusqu'à abandonner une jeune fille qu'il aimoit et qui lui étoit promise. Trahir également la nature et l'amour, il appelle cela être Philosophe.

Cette Piece, écrite avec assez de pureté et très-bien dialoguée, n'eut que quatre représentations. Le caractere principal, celui de Damon, révolta avec justice, quoiqu'il ne fût peut-être que trop vrai. Les intentions de l'Auteur étoient bonnes, et néanmoins ce personnage lui fit tort. Les couplets dont la Piece est accompagnée, sont de M. Davesne, et ont été généralement goûtés.

L'Écosseuse, Parodie en un acte, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Opéra-Comique, à la Foire Saint-Laurent, le 4 Septembre 1760.

Cette Piece, faite en société avec MM. Anseaume et Davesne, est plutôt une imitation dans le genre burlesque, qu'une Parodie de l'Ecossoise de Voltaire. Beaucoup de personnes l'ont trouvée fort plaisante.

* Sancho Pança dans son Isle, Opéra-Bouffon, en un acte, musique de M. Philidor, repré-

senté, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 8 Juillet 1762. Paris, Duchesne, même année, *in*-8°.

La Bagarre, Opéra-Bouffon, en un acte, musique de M. Van-Malder, représenté, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 10 Février 1763. Paris, Duchesne, même année, *in*-8°.

Cette Piece est précédée d'une Préface assez longue, dans laquelle Poinsinet avoue qu'il doit la premiere idée de la Bagarre, à un joli Conte de Douville, intitulé les *Accidens*, et une partie du plan de ce Drame, à M. Guichard, Auteur aimable, connu dans la République des Lettres par des Fables et des Contes, où l'on retrouve fréquemment la naïveté de la Fontaine. Le Conte de Douville est imprimé en entier dans cette Préface.

M. Van-Malder, fameux violon de Bruxelles, et habile Compositeur, a bien voulu, à la sollicitation de l'Auteur des paroles, faire la musique de la Bagarre, et l'envoyer à Paris, où M. Philidor s'est donné la peine de veiller aux répétitions et à l'exécution; ce qui prouve, dit Poinsinet, que M. Philidor est au-dessus des petits sentimens de jalousie qui n'animent que trop souvent les Artistes.

Malgré les soins de M. Philidor, et les talens de M. Van-Malder, la Bagarre n'eut qu'une seule représen-

tation ; et jamais Piece n'avoit éprouvé aussi complettement la sévérité des jugemens du Public, toujours porté cependant à l'indulgence pour les Ouvrages qui lui sont présentés sous la sauve-garde d'une musique agréable. Mais aussi dans la chûte de cette Piece, il ne faut pas comprendre la musique, qui étoit véritablement digne de la soutenir, si l'on avoit pu tolérer les défauts des paroles.

Apelles et Campaspe, Comédie en deux actes et en vers, mêlée d'ariettes, musique de M. Gibert; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 21 Avril 1763.

Cette Piece essuya encore plus de désagrémens que l'infortunée Bagarre dont nous venons de parler. Il étoit fort simple qu'Alexandre le Grand jouât un rôle considérable dans le sujet de ce Drame mais il n'a pas paru aussi simple apparemment aux Spectateurs de voir ce Prince sur la scene de l'Opéra-Comique, en adopter le langage et s'exprimer en Ariettes.

» Cette circonstance, disent les Journalistes et l'His-» torien de l'Opéra-Bouffon, a cependant produit une » espece de révolution dans les esprits, sur le compte » de ce fameux conquérant, en ce qu'elle justifiera sa » mémoire du reproche insensé d'avoir voulu n'être » peint que par Apelles.

» Ce qui est arrivé à cette représentation, prouve que

» la précaution d'Alexandre étoit fondée, et qu'elle » n'auroit pas été même de trop, de la part d'Apelles, » pour son compte, si l'un et l'autre eussent prévu ce » qui leur arriveroit tant de siecles après eux. »

* Le Sorcier, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, en deux actes, Musique de M. Philidor, représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le lundi 2 Janvier 1764. Paris, Duchesne, même année, *in*-8°.

* Le Cercle, ou la Soirée à la Mode, Comédie épisodique, en un acte et en prose, représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 7 Septembre 1764. Paris, Duchesne, même année, *in*-8°.

Cassandre, Aubergiste, en un acte en prose, 1765, *in*-8°.

Cette Piece est une Parade un peu libre, qui a été jouée sur un Théatre de Société, en 1765.

* Tom Jones, Comédie lyrique, en trois actes, imitée du Roman Anglois de Fielding, Musique de M. Philidor, représentée devant

leurs Majestés, à Versailles, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 30 Mars 1764, et à Paris, pour la premiere fois, le 27 Février 1765. Paris, veuve Duchesne, même année, *in*-8°. Remise au Théatre le 30 Janvier 1766, avec des changemens. Paris, veuve Duchesne, même année, *in*-8°.

La Réconciliation Villageoise, Comédie lyrique, en un acte, Musique de M. Tarade, de l'Académie de Musique, représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le lundi 15 Juillet 1765. Paris, veuve Duchesne, même année, *in*-8°.

Cette Comédie fut très-bien reçue du Public. La musique en est agréable, et convient au genre léger auquel elle est adaptée.

La premiere idée de cette Piece n'appartient pas à Poinsinet. M. de la Ribardiere, déja connu par *Les Sœurs Rivales*, *Les deux Cousines*, &c., avoit lu en 1763 aux Comédiens Italiens, une Comédie sous le titre du *Mauvais Ménage*, qui, quant au fonds, étoit la même chose que la réconciliation villageoise, et qui avoit été refusée. Ce refus affligea fort le Musicien qui se voyoit par-là privé du fruit de ses peines. M. de la Ribardiere, appellé par ses affaires en pays étranger,

avoit abandonné son Manuscrit au Musicien, lui permettant, en vertu d'un contrat passé entr'eux, de le faire corriger par qui bon lui sembleroit. M. Tarade jetta les yeux, quelque tems après, sur Poinsinet, et fit tant auprès de lui par ses sollicitations, qu'il le détermina à revoir l'ouvrage et à le corriger. A la vérité, Poinsinet, sans s'éloigner de l'idée qui lui paroissoit théatrale, refit exactement la Piece. Il donna au plan de la précision et de la clarté; il motiva les scenes, dessina et soutint les trois principaux caracteres; enfin, il écrivit la Piece d'un style gai, mais correct. Poinsinet détaille toutes ces particularités dans une Préface bien faite et qui mérite d'être lue. Elle est remplie d'idées fort justes sur le genre dans lequel il s'est le plus exercé.

Le choix des Dieux, ou les Fêtes de Bourgogne, Divertissement en un acte, en vers et en prose, à l'occasion de l'arrivée de S. A. S. M. le Prince de Condé à Dijon, pour la tenue des Etats de la Province de Bourgogne; représentée, pour la premiere fois, à Dijon, le Dimanche 13 Juillet 1766. Dijon, même année, *in*-8°.

* Théonis ou le Toucher, Pastorale héroïque, formant le second acte des fragmens nouveaux, composés du Prologue des Amours des Dieux et

de l'acte d'Amphion ; donnée à l'Opéra, pour la premiere fois, le Mardi 13 Octobre 1767. Paris, de Lormel, même année, *in*-4°.

Cette Pastorale, dont l'idée est vraiment lyrique et bien rendue, a eu beaucoup de succès. La musique assortie au sujet, aussi gracieuse, aussi brillante que neuve, a fait beaucoup d'honneur à MM. Le Berton et Trial, alors Directeurs de l'Académie Royale de Musique, et Grenier, premier Violon de S. A. Monseigneur le Prince Charles.

* Ernelinde ou Sandomir, Tragédie lyrique, en trois actes, Musique de M. Philidor, donnée pour la premiere fois à l'Opéra, le Mardi 24 Novembre 1767. Paris, de Lormel, même année, *in*-4°.

Alix et Alexis, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, Musique de M. de la Borde ; représentée, pour la premiere fois, devant Sa Majesté, à Choisy, le 6 Juillet 1769. De l'Imprimerie de P. R. C. Ballard, *in*-8°.

Cette Piece, malgré l'agréable musique de M. de la Borde, n'a eu qu'un foible succès, et n'a pas été jouée à Paris. Les constantes et malheureuses amours d'Alix et d'Alexis, Romance de Moncrif, ont fourni l'idée de cette Comédie, que Poinsinet n'a pas eu la consolation de voir représenter avant sa mort. La Romance de Moncrif est imprimée à la suite de la Piece.

L'Ogre malade, Parade.

Loth et ses Filles, Parade, en Vaudevilles.

Nous n'avons trouvé aucun renseignement, ni sur la date ni sur le mérite de ces deux Pieces, dont la premiere est attribuée à Poinsinet, dans le Nécrologe des Hommes célebres, année 1769, et l'autre dans le Supplément à la France Littéraire, tome troisieme. Nous ignorons aussi si elles ont été imprimées. Nous n'en faisons mention que pour rendre complet, autant qu'il est possible, le Catalogue des Ouvrages Dramatiques de notre Auteur.

LE SORCIER,

COMÉDIE LYRIQUE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

EN DEUX ACTES,

PAR POINSINET;

MUSIQUE DE M. A. D. PHILIDOR,

DÉDIÉE

A MONSIEUR

DE CR**.

Neque chorda sonum reddit quem vult manus et mens;
Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus.

HORAT. *Art. Poet.*

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

se multiplient, vous chérissez les Arts; vous regardez comme précieux les momens où vous les encouragez; vos bontés les préviennent, et vous apprenez à tous ceux qui vous approchent, que la reconnoissance est un plaisir. Daignez recevoir ce témoignage public de la mienne, et du respect avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,
POINSINET.

SUJET DU SORCIER.

AGATHE, jeune Villageoise, fille de Simone, aime Julien, qui, depuis trois ans qu'il est absent, n'a pas donné de ses nouvelles. Simone va profiter de son éloignement pour faire épouser à sa fille un certain Vigneron nommé Blaise, afin de terminer, par ce mariage, un procès qui dure depuis long-tems entr'eux : elle tâche de persuader à Agathe que Julien ne reviendra plus. Mais avant d'obéir à sa mere, Agathe veut aller consulter un Sorcier qui fait grand bruit dans les environs, afin d'apprendre de lui si, en effet, elle ne reverra plus son Amant. Un Soldat arrive sur ces entrefaites. Ce Soldat est Julien, qui revient des Indes. Il rencontre Bastien, son ami, l'Amant de Justine, sa sœur, et qui lui apprend qu'Agathe, forcée par sa mere, doit épouser Blaise, à qui Julien, avant son

départ, a confié tout son bien. Julien veut se venger. Tandis qu'il en cherche les moyens, Bastien s'avise de lui parler du Sorcier; ce mot fait naître à Julien l'idée de passer pour tel. Il se travestit; et bientôt le bruit se répand que le Sorcier est arrivé dans le Village. On vient le consulter, et il profite de la crédulité villageoise, pour faire réussir les choses selon ses desirs. Il annonce le prochain retour de Julien à Agathe; il retire des mains de Blaise le dépôt qu'il lui avoit confié; il détermine Simone à donner sa fille à son premier Amant, et l'engage elle-même à épouser Blaise. Voyant toutes choses favorablement disposées, le prétendu Sorcier quitte son déguisement, et se fait reconnoître. La joie succéde aux alarmes. Julien épouse Agathe, et donne Justine à Bastien.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE SORCIER.

CETTE Piece est assez bien conduite ; les scenes en sont filées et liées avec art ; le Dialogue ne languit point, et les Personnages y parlent convenablement à leurs caracteres. Leur variété offrit un fond très-heureux au génie du Musicien ; mais il en tira tellement parti, que l'on doit lui attribuer la plus grande part du brillant succès qu'obtint cette Piece.

La Romance dans laquelle Bastien raconte la naissance et les progrès de son amour pour Justine ; le Duo du premier acte, la description de la tempête, l'Ariette de Blaise, la scene de la reconnoissance de Julien, le monologue d'Agathe, le Vaudeville de la fin, et nous pourrions dire tout l'Ouvrage, firent et font encore infiniment d'honneur à M. Philidor. Poinsinet nous

apprend, dans une note de sa Comédie du Cercle, à l'occasion d'un air que chante l'Abbé, que cet air et la Romance de Bastien dans le Sorcier, sont une imitation d'un Sonnet Italien de M. Zappi, qu'il décore du titre de Chevalier, quoiqu'il n'ait jamais été qu'Avocat. Ce Poëte Italien s'appelloit Félix Zappi, et avoit épousé la fille du célebre Peintre Carle Maratte. La jolie Romance de Bastien est sur-tout remarquable, en ce qu'elle a, comme un Poëme plus considérable, une exposition, un nœud et une conclusion, telles que devroient avoir toutes ces sortes de Chansons. On ne peut que savoir gré à Poinsinet de l'avoir transportée dans notre Langue : elle nous prouve le bon usage qu'il faisoit de la connoissance d'une Langue étrangere.

Le Sorcier, qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir, mérita à Poinsinet et à M. Philidor, sur le Théatre de la Comédie Italienne, les mêmes honneurs que Mérope avoit obtenus à Voltaire, au Théatre François. C'est la premiere Piece à la fin de laquelle, après des applaudissemens redoublés, les Auteurs furent demandés et forcés de paroître sur la scene.

On rapporte, à ce sujet, une anecdote plaisante. Un spectateur montrant trop d'empressement pour voir celui à qui il étoit redevable du plaisir qu'il venoit d'éprouver, avoit été averti plusieurs fois de modérer ses transports, par la sentinelle, qui n'imaginoit pas qu'on pût demander l'Auteur, si ce n'étoit pour s'en moquer. L'enthousiaste, continuant à donner des marques de son impatience, fut pris pour un cabaleur, et, comme tel, arrêté par la sentinelle. Il avoit beau protester qu'il étoit de bonne foi; il alloit être mis en prison, lorsqu'il dit qu'il s'en consoleroit, s'il avoit vu M. Philidor. « Quoi! dit le Sergent de la garde, c'est l'Au» teur de la Musique que vous demandez? » — Assurément. — Oh! je vois bien que » Monsieur n'avoit point envie de se moquer, » reprit le Sergent : qu'on le relâche. » Anecdotes Dramatiques, tome second, pag. 189.

Le 25 Mai 1765, les Comédiens Italiens donnerent, par extraordinaire, au profit de M. Philidor, une représentation du Sorcier et du Bucheron, paroles de M. Guichard. La re-

cette alla à 3301 livres, qui furent remises à M. Philidor, sans déduction d'aucuns frais. En reconnoissance, il leur abandonna, pour toujours, les honoraires de ces deux Pieces.

LE SORCIER,

COMÉDIE LYRIQUE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

EN DEUX ACTES,

PAR POINSINET;

MUSIQUE DE M. A. D. PHILIDOR.

Représentée le 2 Janvier 1764.

PERSONNAGES.

JULIEN.
BLAISE.
BASTIEN.
AGATHE.
SIMONE.
JUSTINE.
PAYSANS ET PAYSANNES.

La Scene est dans un Village.

LE SORCIER,

COMÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente d'un côté une avenue d'arbres, & de l'autre un village; on apperçoit au milieu un ou plusieurs arbres qui distinguent le village du grand chemin. sur le devant est la maison de Madame Simone, vis-à-vis de laquelle est un arbre dont les branches courbées forment une espece de berceau; on voit sous cet arbre une table qui sert à différens usages.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, BLAISE.

(*Agathe, à la gauche du Théatre, est auprès d'une table sur laquelle il y a du linge, tel que des mouchoirs, des serviettes qu'elle s'occupe à repasser : on voit sur sa gauche une petite corde attachée aux deux coulisses, sur laquelle il y a aussi du linge suspendu; à sa droite, à terre, un fourneau, où les fers chauffent, & à côté un petit soufflet.*)

AGATHE, *en repassant.*

De ce linge que je repasse,
Chaque pli disparoît soudain;
De mon cœur jamais rien n'efface
L'inquiétude et le chagrin...

(*Elle met un fer au feu, prend le soufflet & souffle.*)

Ce feu qu'en soufflant j'allume,
Est l'image de mon cœur ;
L'amour en nourrit l'ardeur,
Et la tristesse le consume.

(*Elle se remet à repasser.*)

D. U O.

BLAISE *l'aperçoit, & arrive doucement.*

La voilà... marchons doucement,
Elle est seulette.

AGATHE *continue à repasser, sans voir Blaise.*

Toi que je regrette,
Cher Julien... cher amant !

BLAISE, *toujours à part.*

Sur sa bouche jolie,
Que je me sens d'envie
De voler un baiser !

AGATHE, *en reprenant un nouveau fer.*

Voulois-tu m'abuser !

BLAISE, *en tournant son chapeau.*

Bon jour, ma bonne amie.

AGATHE, *à part.*

C'est Blaise... ah ! qu'il m'ennuie !

BLAISE *s'approche pour la caresser.*

Ma bonne amie...

AGATHE, *en repassant, le repousse du coude.*

Que voulez-vous oser ?

BLAISE, *gaiment & remettant son chapeau.*

C'est ce soir qu'on nous marie :
Tu ne peux me refuser
Un seul petit baiser.

AGATHE.

Finissez, je vous en prie.

AGATHE. | BLAISE.
Ne vous y jouez pas. | Tu me l'accorderas.

BLAISE.

C'est ce soir qu'on nous marie.

AGATHE, *en repassant, & sans le regarder.*

Nous ne le sommes pas.

BLAISE *la presse de plus en plus.*

Fillette,
Jeunette,
S'appaise en pareil cas.

AGATHE *se fâche, & lui oppose un fer qu'elle vient de prendre au feu.*

Ne vous y jouez pas.
Le fer est chaud... garre au visage.

BLAISE.

Quoi ! tu fais la sauvage ?

BLAISE *la presse.* | AGATHE *lui présente le fer.*
Tu me l'accorderas. | Ne vous y jouez pas.

AGATHE *se remet à l'ouvrage.*

Je vous le répete encore, Monsieur Blaise, vos façons ne me conviennent point du tout.

BLAISE, *avec humeur.*

Vraiment ! je sais bien que vous ne m'aimais pas.

AGATHE, *d'un air détaché & travaillant toujours.*

Vous avez deviné cela sans être Sorcier.

BLAISE.

Oh ! le Sorcier ! je sais bien itou que vous attendais celui dont on parle tant dans le village; et que, si vous en étiais la maîtresse, vous l'auriais déja été consulter plus de dix fois, pour avoir des nouvelles de Julien. C'est celui-là qui vous tiant au cœur ; mais attendu qu'il est peut-être mort...

AGATHE, *vivement.*

Et qui vous l'a dit ?

BLAISE.

Parguienne ! autant vaut. De d'puis deux ans qu'il est parti pour le bout du monde, je n'ons pas reçu une seule fois de ses nouvelles.

AGATHE, *piquée.*

Vous seriez tous bien étonnés, s'il revenoit.

BLAISE.

C'est vrai ! j'ons plus d'une raison, pour ne m'en pas soucier.

AGATHE.

Je le crois ; j'ai entendu parler d'un certain dépôt...

BLAISE, *vivement.*

Ça n'est pas vrai... (*A part.*) Tenons farme... (*Haut.*) Je n'ons rien à lui ; qu'il revienne s'il veut. Il reviendroit trop tard, en tout cas. C'est drès demain que je vous épouse. Parmi tous ceux qui vous courtisions, votre mere m'a choisi elle-même, et ça fait ben voir qu'elle est connoisseuse, oui.

AGATHE.

Puisqu'elle s'y connoît, et vous trouve si aimable, que ne vous épouse-t-elle aussi, elle-même ?

BLAISE.

Oui-da ! vous le prenais sur ce ton. Oh ! je m'en vais un peu l'y conter ma chance ; elle sait bien le procès que les Procureurs nous entretenont depuis dix ans ; si je ne vous épousons pas, je m'en moque ; je plaiderons tant, que j'y serons ruinés l'un ou l'autre... Mais la v'la qui viant tout à point... Acoutez un peu, Dame Simone.

SCENE II.

BLAISE, SIMONE, AGATHE, *qui se remet à son linge.*

SIMONE, *gaiment.*

Bon jour, Monsieur Blaise. Eh ! bien, quoi ? qu'est-ce qu'il y a, notre Gendre ?

BLAISE, *en la saluant.*

Oh ! rian : tant seulement une bagatelle ; c'est que votre fille ne veut pas de moi.

SIMONE, *tantôt grondant sa fille, tantôt caressant Blaise.*

Alle ne veut pas de vous... Tredame... si j'en étions çartaine... Mais ça ne se peut pas, Monsieur Blaise ; ma fille est trop bian élevée, trop obéissante... Si je l'entendions remuer le bout des levres... Au reste, il ne faut pas vous fâcher, c'est un enfant, ça ne sait pas ce

qui lui convient... Et ce n'est pas ma faute; depuis trois ans que son pauvre pere est défunt, on sait bien que je n'ons rien épargné pour l'élever comme une Dame, et l'y bailler de bons principes; mais on a beau faire... Allons, petite fille, laissez-là votre linge, et demandez excuse à Monsieur Blaise.

AGATHE.

Moi, ma mere, que je lui demande excuse! tandis qu'il veut m'embrasser?

SIMONE.

Comment! il veut vous embrasser?

AGATHE, *d'un air fâché.*

Il veut m'embrasser de force.

SIMONE.

De force!... Ah! ça n'est pas bien, Monsieur Blaise.

BLAISE.

Parguienne! c'est sa faute. Au point où que j'en sommes, ces petites familiarités-là devroient bien nous être parmises; mais elle n'a que son Julien dans la tête.

SIMONE.

Il faudra ben qu'il en sorte.

AGATHE, *en repassant, & comme à part.*

Non, jamais.

SIMONE.

Plaît-il?

AGATHE, *en repassant, à demi-voix, avec humeur.*

En tout cas, ce ne seroit pas Monsieur Blaise....

BLAISE.

Vous l'entendez: elle veut épouser queuque Seigneur.

un Magister, un Bailli, pour faire la Madame. Mais apprenez, Mademoiselle, que chacun vaut son prix. J'eſtimons autant notre profession que leur science, et Blaise le Vigneron ne se donneroit pas pour tous les Procureurs du Baillage. Fi donc! toute leur besogne n'aboutit souvent qu'à faire de la peine; mais nous, je ne travaillons jamais que pour la santé et le plaisir.

ARIETTE.

Grace à nos soins, quand la vendange est bonne,
De tous côtés on accourt pour nous voir;
On entend gémir le pressoir.
Le vin dans la cuve bouillonne:
Il fait éclater les cerceaux;
Mais, morguienne! à coups de marteaux,
Je vous l'enchaînons dans la tonne,
Dont j'allons parer nos caveaux.
Par-tout de la liqueur vermeille
Les flots purs coulent à foison.
Chacun rit, s'anime, s'éveille,
Et chante en vuidant sa bouteille,
Et le vin et le Vigneron.

Grace à nos soins, &c.

(*Pendant cette Ariette, Agathe est toujours occupée à son ouvrage, & Simone applaudit à Blaise par ses gestes.*)

SIMONE.

Et v'la ce qui s'appelle avoir du plaisir. Aussi quand j'y suis, comme je m'en donne! Vous en souvient-il, compere Blaise?

ARIETTE.

A la vendange derniere,
Il falloit me voir danser,
Recommencer
Sans me lasser :
J'engageois d'la bonne maniere
Les garçons à se trémousser,
Toujours en cadence,
Par ici, Compere, et par-là,
Et trallallire et trallalla,
Et vive la danse.
Dans un coin, d'un air boudeur,
Ma fille cachoit son humeur...
Vas, mon enfant, j'aurai beau faire!
Tu ne vaudras jamais ta mere.

Mais moi, compere Blaise, mais moi!

A la vendange derniere, &c.

(*A la reprise, elle prend Blaise, & le fait danser.*)

BLAISE, *continuant à danser, quoique Dame Simone l'ait quitté.*

Courage, Dame Simone, courage!

SIMONE, *le caressant.*

Allez, mon petit Compere, ne vous inquiétez pas; vous serez mon Gendre : je vous baillerai ma fille; vous avez ma parole; ça suffit. Je m'en vas un peu lui parler sérieusement... Courez, de votre côté, trouver le Tabellion; vous savez d'quoi je sommes convenus?

BLAISE.

Oui, j'ons déja prévenu le Notaire : tout sera prêt

pour ce soir; mais j'y repasserons encore. Sans adieu, Dame Simone... Bon jour, Mademoiselle Agathe.

SIMONE, *d'un air gracieux.*

Votre servante, Monsieur Blaise.

(Blaise sort.)

SCENE III.

SIMONE, AGATHE.

MA mere, de grace, écoutez-moi.

SIMONE.

Vous allez me parler encore de votre Julien?

AGATHE.

Hélas! oui.

SIMONE.

Et moi, je prétends que vous n'y pensiais plus.

AGATHE.

Je ne le puis pas.

SIMONE.

Mais je le veux.

AGATHE, *vivement.*

Est-ce que je suis la maîtresse d'oublier quelqu'un à qui j'ai du plaisir de penser sans cesse? (*Très-vivement.*) Vous l'exigez en vain; vous n'y réussirez pas.

ARIETTE.

Rien ne peut bannir de mon ame,
Ni mon amour, ni mon ennui!
Le seul nom de Julien m'enflamme;
Personne n'aimoit comme lui!

En partant il me dit : » Agathe,
» Je te vais quitter, malgré moi ! »
Et l'on veut que je sois ingrate !
Ne m'en imposez pas la loi !

SIMONE.

Vraiment, je ne dis pas que Julien ne soit un joli garçon ; mais tu sais qu'il s'est fait soldat.

AGATHE.

Mais, mon pere ne l'avoit-il pas été ?

SIMONE.

C'est bien différent. Il ne l'étoit plus quand je l'ons épousé ; et j'avois des preuves qu'il m'aimoit.

AGATHE.

Je suis bien sûre aussi que Julien m'aime.

SIMONE.

Oui-da ! un garçon qui est au bout du monde ? Comme ça raisonne ! comment veux-tu, ma pauvre enfant, que les hommes nous soyions fideles quand ils sont loin de nous ; c'est tout ce qu'ils pouvont faire, quand je ne les pardons pas de vue.

AGATHE.

Oh ! je saurai bientôt à quoi m'en tenir ; et quand je devrois aller toute seule au village prochain, pour y consulter ce fameux Sorcier, qui sait tout...

SIMONE.

Oui ! il t'en dira de belles ; ce sont des fripons que tous ces gens-là. Mais tant y a qu'il n'y a ni Sorcier, ni sorcellerie qui tienne. Quand je t'avons dit : aime Julien, ma fille, tu l'as fait ; et c'étoit raisonnable, par ce que j'en avions la fantaisie. A présent, je voulons

que

que tu l'oublies, et il faut nous obéir d'même : Julien est parti, il ne revient, ni ne baille de ses nouvelles; c'est lui qui a tort. Est-ce que j'avons le loisir de te garder fille pendant dix ans ? Si tu le crois, tu te trompes; v'là le Compere Blaise qui se présente ; c'est un garçon sage, riche...

AGATHE.

Oui, du bien d'autrui.

SIMONE.

Eh ! que nennin : du sien propre. Il est un peu simple, un peu crédule ; c'est ce qu'il faut pour faire un bon mari. J'ons un gros procès ensemble qu'il consent de tarminer en baillant notre signature et la sienne, et j'entendons que, drès ce soir, tout ce tracas-là finisse.

AGATHE.

Que je suis malheureuse ! Mais, ma mere, songez donc que je n'aime point du tout ce Monsieur Blaise.

SIMONE.

Tant mieux pour toi, vraiment; t'en auras moins de tintoin ; vas, vas, ma fille, tu apprendras quelque jour à tes dépens, qu'une honnête femme n'aime jamais que trop son mari. Parguienne ! la plupart du tems, quand on s'épouse, on ne se baille pas le loisir de penser si on s'aime : tout ça n'y fait rien, drès que les finances se convenont : on s'arrange, le mariage se tarmine, et l'amitié viant quand alle peut : c'est la belle magniere.

SCENE IV.

SIMONE, JUSTINE, AGATHE.

JUSTINE *accourt en sautant.*

MA marraine, ma marraine...

SIMONE, *d'un ton grondeur.*

Eh bien ! que voulez-vous, petite fille ?

JUSTINE.

V'là Monsieur Blaise qui se promene avec le Tabellion : il dit comme ça qu'il va épouser Agathe.

SIMONE.

Sans doute.

JUSTINE, *d'un ton naïf.*

Oh ! puisque vous donnez un mari à votre fille, donnez-m'en donc un aussi, ma bonne petite marraine.

SIMONE.

En voici bien d'un autre ! Comment ! vous avez envie d'être mariée ?

JUSTINE, *en riant.*

Vraiment, oui : tout le monde me dit que ça fait grand plaisir.

SIMONE.

Et, à qui voulez-vous l'être ?

JUSTINE.

Mais... à qui vous voudrez ; moi, cela m'est égal.

AGATHE, *vivement.*

Eh bien ! ma mere : Justine est beaucoup plus ai-

mable que moi : que ne la donnez-vous à Monsieur Blaise ?

SIMONE, *à sa fille.*

Taisez-vous.

JUSTINE, *d'un air en-dessous.*

Oh ! je ne veux pas vous enlever votre amoureux.

AGATHE, *vivement.*

Je vous le cede de tout mon cœur.

JUSTINE *baisse les yeux, & joue avec son tablier.*

Ce n'est pas de celui-là que je me soucierois d'être la femme.

SIMONE, *durement.*

Vous en aimez donc un autre ?

JUSTINE, *intimidée.*

Je ne sais pas.

SIMONE, *ferme.*

Parlez, parlez.

JUSTINE, *reculant.*

Mais non, ma marraine ; je trouve seulement bien jolis les bouquets que Bastien me donne.

SIMONE.

(*A part.*) Qu'entends-je ? la petite masque ! un garçon que je me réservois !... (*Haut.*) Ah ! vous vous donnez les airs d'aimer Bastien ! C'est bon à savoir.

JUSTINE.

Mais je ne vous dis pas que je l'aime : je serois seulement plus contente de l'épouser qu'un autre... Si j'ai du plaisir à voir Bastien, ce n'est pas ma faute... Et puis n'est-il pas bien permis à mon âge d'avoir un peu d'envie d'être mariée ?

ARIETTE.

(*Pendant cette Ariette, Agathe resserre son linge, ses fers, & met le tout sur la table.*)

Jeune fillette,
Sans trembler, n'ose faire un pas.
Les mamans, les papas,
Chacun la guette,
Tout l'inquiette;
Jeune fillette,
Sans trembler, n'ose faire un pas.

C'est une gêne, un martyre.
Danses, chansons, petits jeux,
Regards, sourire,
Pour elle est un crime affreux.
Jeune fillette, &c.

Mais quand on est femme, oh! cela est bien différent.

SIMONE.

Oh! vraiment, vraiment, v'là de belles raisons que vous me baillez-là... (*A part.*) J'aurons l'œil que Bastien et elle ne se trouvions plus ensemble... (*Haut.*) Vous ne savez donc pas que vous dépendez de votre frere Julien, que nous ignorons s'il vit encore, et que vous ne pouvez prendre aucun engagement sans son aveu.

JUSTINE.

Mais, Monsieur Blaise dit par-tout que Julien ne reviendra plus.

AGATHE, *vivement, tout en pliant son linge.*
Monsieur Blaise ne sait ce qu'il dit.

JUSTINE.

Que je serai aise de revoir mon frere! je l'aime de tout mon cœur; il m'aime bien aussi, et peut-être ne s'opposeroit-il pas si fort à mon mariage.

SIMONE.

Allez, vous n'en seriez pas si curieuse, si vous saviez comme moi ce qui en est.

AGATHE, *vivement.*
Mais si celá est si fâcheux, pourquoi voulez-vous...

SIMONE.

Paix... il y a bien de la différence.

(*Elle les prend toutes deux par la main.*)

ARIETTE.

Mes chers enfans, laissez-moi faire.
Je suis de bonne foi:
Je vous chéris en mere;
Laissez-moi faire,
Dans cette affaire
Ne vous fiez qu'à moi.

(*Elle les conduit chacune à un côté du Théatre.*)

(*A Justine.*) Vas, le mariage
Est un esclavage
Où l'on n'éprouve que des rigueurs...
(*A Agathe.*) Dans le mariage,
Une femme sage
Ne trouve jamais que des douceurs.

(*A Justine.*) Il n'a que des rigueurs.
(*A Agathe.*) Il n'a que des douceurs.

(*Elle les rassemble, & reprend l'Ariette.*)

Mes chers enfans, laissez-moi faire, &c.

(*A Agathe.*) Blaise est ton fait... (*A Justine.*) Vous perdez votre tems, petite fille, de songer à Bastien; on m'a bien avertie qu'il en aimoit une autre.

(*Ici on apperçoit Bastien.*)

SCENE V.

JUSTINE, SIMONE, BASTIEN, AGATHE.

BASTIEN, *qui a entendu les dernieres paroles de Simone, accourt.*

OH! pour cela non, Dame Simone, je n'ai de ma vie aimé que Justine.

JUSTINE, *d'un ton très-malin.*

On vous a mal avertie, ma marraine.

SIMONE.

Taisez-vous, petite sotte... (*A part.*) Que vient faire ici cet étourdi tâchons de les séparer... (*Haut.*) Allons, resserrez tout cela, ma fille, et rentrez vîte. Vous savez bien que Monsieur Blaise et le Notaire ne sont pas faits pour vous attendre.. (*A Justine*) Et vous aussi; marchez devant moi. Oh! vraiment, je ne vous laisserai plus causer avec les garçons. (*Elle fait marcher ses deux filles devant elle. Justine & Bastien se saluent des yeux.*

Simone revient tout de suite, & caresse Bastien.) Adieu, mon ami Bastien. N'est-ce pas une honte, à un joli jeune homme comme vous, de s'amuser avec des enfans ! Allez, je vous réserve quelque chose de bien meilleur. Adieu, mon petit Bastien; adieu, mon ami.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

BASTIEN, *seul, & tout étonné des caresses de Simone.*

Que veut-elle dire cette folle, avec ses caresses ?... Elle emmene Justine. En vain son frere me l'avoit promise en mariage : de la façon dont s'y prend dame Simone, je suis bien tenté de croire qu'elle a sur moi des vues pour elle-même. . Si Julien pouvoit revenir, son retour feroit mon bonheur: il m'accorderoit Justine, il m'aideroit à obtenir le tendre aveu qu'elle s'obstine à me refuser.

ROMANCE.

Nous étions dans cet âge encore
Où chacun ignore
L'amour et l'espoir.
Dans son cœur on ne sent éclore
Que le seul desir de se voir.

D'un bouquet cueilli pour Justine,
Que ma main badine
Dans son sein a mis,

Sur sa bouche encore enfantine
Le plus doux baiser fut le prix.

Aujourd'hui la friponne oublie
La fleur si jolie
Qui fit son plaisir,
Et je n'oublierai de ma vie
Le baiser que j'osai cueillir.

SCENE VII.

JULIEN, BASTIEN.

JULIEN, *en habit de voyage.*

A la fin, m'y voici.

BASTIEN, *à part.*

Qu'entends-je?... Qui peut conduire ici ce voyageur?... Mais quels traits!

JULIEN, *sans voir Bastien.*

Je me sens renaître. Ma foi! on a raison de dire qu'il fait bon regrendre son air natal. La chaumiere où je suis né me plaît cent fois mieux qu'un palais.

BASTIEN, *à part.*

Si j'en crois mon cœur...

JULIEN, *regardant Bastien.*

Que vois-je?... mais, oui, vraiment.

BASTIEN.

Approchons-nous...

JULIEN.

Je ne me trompe point.

BASTIEN, *vivement.*

C'est lui.

JULIEN, *vivement.*

C'est lui.

TOUS DEUX.

C'est lui-même.

JULIEN, *l'embrassant.*

Mon cher Bastien !

BASTIEN *l'embrasse.*

Mon cher Julien !... quoi !... c'est toi que je revois, que j'embrasse ; toi dont j'attends tout mon bonheur ! Comment te portes-tu ?... d'où viens-tu ?

JULIEN.

Je me porte bien. Je reviens des Indes ; j'avois suivi, par devoir, sur les côtes de Bretagne, ce jeune Gentilhomme, le fils de la Dame du village ; je l'aimois assez. Mais la plupart des grands Seigneurs ressemblent aux belles peintures ; ça n'est bon à regarder que de loin. J'ai bien vîte cessé d'estimer celui-ci, en commençant à le connoître. Il étoit trop fier pour écouter mes avis, et j'étois trop franc pour approuver ses sottises. Bref, obligé de le quitter, je me suis fait soldat.

BASTIEN.

Soldat ! c'est un rude métier.

JULIEN.

Parbleu ! j'étois né pour servir, et j'ai choisi le meilleur maître.

BASTIEN.

Mais n'as-tu pas éprouvé bien des fatigues?

JULIEN.

Oh! je t'en réponds; mais, ma foi, mon ami, cet état rapporte de l'honneur, ne coûte rien au sentiment; et, tout bien compté, l'honnête homme y gagne. A peine avois-je eu le tems d'écrire, qu'il me fallut suivre mon régiment, que l'on embarquoit pour les Indes: oh! c'est-là, par exemple, que nous avons, pendant cinq jours, essuyé la plus vigoureuse tempête.

BASTIEN, *effrayé.*

Cela doit être bien affreux?

JULIEN.

Il est vrai, mon ami, que, pour le moment, ça n'est pas agréable; mais, bon! après la tourmente vient la bonace; et quand on jouit de l'un, on oublie l'autre. Tiens, écoute.

ARIETTE.

Le vaisseau vogue au gré d'un calme heureux.
Bientôt du ciel la fraîcheur bienfaisante
Se change en un tems nébuleux.
Le vent croît... s'éleve... s'augmente...
On le voit des flots qu'il tourmente,
Précipiter les roulemens.
L'éclair brille, la foudre éclate.
En vain les matelots tremblans
Se courbent sur la rame ingrate;
Des cables, des flots et des vents,
On entend les mugissemens.
L'horrible bruit de la tempête,

Du nocher le cri douloureux,
Frappent l'écho qui les répète,
Et les rend encor plus affreux.

Mais la douce aurore
Ramene un beau jour.
Le ciel se colore;
Le soleil y brille à son tour.
D'un vent frais le naissant murmure
Du nocher bannit les frayeurs;
Et le calme qui le rassure,
Regne sur l'onde et dans les cœurs.

BASTIEN.

Mais en l'attendant, on pâtit.

JULIEN.

Arrivé à notre destination, j'ai successivement été volé, blessé, fait prisonnier. J'en suis revenu; j'ai gagné de l'honneur et quelque peu d'argent. Une partie m'a servi à traiter de mon congé, et, tout en riant, je rapporte l'autre; mais laissons cela; nous aurons le tems d'en causer ensemble: dis-moi vîte à ton tour ce qui se passe ici: comment vont les affaires, les plaisirs? comment s'y porte ma chere Agathe?

BASTIEN.

Tu ne pouvois arriver plus à propos pour danser à sa noce.

JULIEN, *étonné.*

Que me dis-tu?... Agathe se marie?

BASTIEN.

Dès ce soir.

JULIEN.

Est-il possible? Agathe, que j'aime ! Agathe... qui m'a tant juré de n'aimer que moi !... Elle me trahit !... Non, je ne te crois pas.

BASTIEN.

Rien n'est plus vrai : c'est le vigneron Blaise qui l'épouse.

JULIEN, *très-vivement, comme un homme qui abonde dans ses idées, & dont les paroles sont entrecoupées.*

Arrête, mon cher Bastien .. Oh ! si je m'en croyois... Elle épouse Blaise ?... Elle épouse Blaise ?... lui que j'ai cru mon meilleur ami !... lui à qui j'ai confié, en partant, tout mon bien.

BASTIEN.

Que veux-tu dire ?

JULIEN.

Oui, vraiment; c'est entre ses mains que j'ai remis cette petite cassette qui renferme le seul argent comptant que j'ai recueilli de la succession de mon pere : il le devoit remettre à ma sœur, et je vois trop que le fourbe n'en a rien fait...Il s'enrichit de mes dépouilles !... Il m'enleve Agathe ! elle y consent !...

BASTIEN.

Modere-toi.

JULIEN.

Je ne le puis... Je vais l'aller trouver, l'accabler de reproches, et quitter ce pays pour jamais.

BASTIEN.

Ecoute.

JULIEN.

JULIEN.

Je la vois d'ici pleurer, gémir, me demander un pardon, que j'aurai peut-être encore la foiblesse de lui accorder... Oh! si je pouvois plutôt causer avec elle sans en être reconnu, pénétrer ses vrais sentimens... voir un peu jusqu'à quel point elle et ce frippon de Blaise portent la malice et l'ingratitude!

BASTIEN.

Cela seroit excellent; mais le crois-tu facile?

JULIEN.

En me déguisant.

BASTIEN.

Comment?

JULIEN *cherche.*

Parbleu!... en... en pelerin, par exemple.

BASTIEN, *d'un ton d'intérêt, & réfléchissant.*

Oui-da... Mais... tiens... Oh! écoute, il me vient une bien meilleure idée.

JULIEN.

Dis-la donc vîte.

BASTIEN, *en regardant si on l'écoute.*

Personne ne t'a encore apperçu, que je sache; et il faut que tu saches aussi, toi, qu'ils attendent ici depuis quelques jours un Sorcier qui fait grand bruit aux environs. Agathe m'a confié qu'elle le vouloit consulter... Si je te faisois passer pour lui?

JULIEN, *étonné.*

Pour un Sorcier!

BASTIEN.

Sans doute. Tu n'auras pas grande peine à deviner ce

que tu sais déja ; et pour eux, puisqu'ils veulent bien croire qu'il y a des sorciers dans le monde, il ne leur sera pas plus difficile de croire aussi que tu es celui qu'ils desirent.

JULIEN, *avec vivacité.*

Oui... sans doute... aussi-bien ai-je rencontré quelques-uns de ces fripons-là dans mes voyages : il en est même avec qui je me suis associé pour mieux connoître leurs fourberies.

BASTIEN.

Pourvu que tu puisses imiter un peu leur jargon.

JULIEN, *gaiement.*

Laisse faire... j'ai apporté avec moi l'habit d'un ancien Dervis Indien : je l'achetai là-bas par curiosité, et il va me servir à merveille ; sous ce déguisement, j'étonnerai nos paysans ; j'intimiderai les uns, je gagnerai la confiance des autres ; je pourrai... Mais prenons garde que l'on ne m'apperçoive : ne dis rien de mon retour, et sois discret, même avec ma sœur.

BASTIEN.

Ne crains rien. Viens chez moi ; fais-y porter ton bagage. Tu dois avoir besoin de repos.

JULIEN, *pénétré.*

Ah ! mon ami, ne crois pas que j'en prenne.

DUO.

JULIEN.

Agathe me trompe, m'outrage,
Rien ne peut calmer mon courroux.
Je veux que l'ingrate partage
Les tourmens de mon cœur jaloux.

BASTIEN.

Modere ton courroux,
Cher ami, sois plus sage.

JULIEN.

Non, non; je veux qu'elle partage
Les tourmens de mon cœur jaloux.

BASTIEN.

Mais si le sien n'est point volage;
S'il te prépare un sort plus doux?

JULIEN.

Je crois, dans ma douleur extrême,
La voir auprès de son époux,
Lui répéter: c'est toi que j'aime;
Lui donner les noms les plus doux.
Elle me trompe, elle m'outrage,
Rien ne peut calmer mon courroux.

ENSEMBLE.

JULIEN.	BASTIEN.
Suis-moi. Si ma sœur t'est chere,	Je te suis. Ta sœur m'est chere.
Comme ami, comme beau-frere,	
A ton tour, tu dois partager	A mon tour, je dois partager
Mes chagrins, ma juste colere,	Tes chagrins, ta juste colere,
Et m'aider à me venger.	Et t'aider à te venger.

(*Ils sortent en s'embrassant.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

BASTIEN, JULIEN.

Julien, travesti en Dervis Indien; mais sans charge, avec une robe qui cache son premier habit, un bonnet auquel tient une barbe. Il porte à la main une baguette.

BASTIEN.

Courage, mon ami! j'ai déja répandu le bruit de ton arrivée, et nos paysans ne tarderont pas à te venir consulter.

JULIEN.

J'ai, tout en m'habillant, concerté quelque projet; mais j'ai bien peur qu'ils ne me reconnoissent.

BASTIEN.

Déguisé comme tu l'es, et depuis le tems qu'ils ne t'ont vu, je te jure que tu n'as rien à craindre.

JULIEN.

Que je vais avoir de plaisir à me venger de Blaise!

BASTIEN.

Tu sais combien il est crédule, simple, timide...

JULIEN.

N'importe; il me trahit, et je puis tout soupçonner : puisqu'il a bien l'indignité de me ravir ma maîtresse, je le crois aussi capable de me nier mon dépôt; mais j'y saurai mettre ordre.

BASTIEN.

Calme ta colere, et n'oublie point l'unique prix que j'ai mis à mes soins; aide-moi, mon cher Julien, à lire dans le cœur de Justine : songe que tu me l'as promise, que je l'adore, que Simone me la refuse.

JULIEN.

Sois tranquille.

BASTIEN.

Je l'ai avertie, et... Tiens... justement c'est elle qui s'approche. (*On apperçoit Justine.*) Regarde, elle n'a grandi que pour embellir.

JULIEN.

Paix, laisse moi faire; cache-toi derriere ces arbres, et ne reparois qu'à propos.

(*Bastien se cache derriere un arbre.*)

SCENE II.

JUSTINE, JULIEN, BASTIEN, *caché.*

JUSTINE, *à part.*

BASTIEN m'a dit que le Sorcier étoit arrivé ; j'ai tant d'envie de le consulter, que je suis accourue bien vîte.

JULIEN, *à part.*

Il n'a vraiment pas tort;... elle est drôlette... (*Haut.*) Bon jour, ma belle enfant.

JUSTINE *apperçoit le Sorcier, & a peur.*

Ah ! Ciel !... que vois-je?... Monsieur, ne m'approchez pas.

JULIEN, *riant.*

Comment ! je vous fais peur?

JUSTINE, *en se reculant.*

Non ; mais je tremble... que ma marraine.

JULIEN.

Eh ! là, rassurez-vous ; je ne suis ici que pour vous rendre service.

JUSTINE *reculant toujours.*

Oh ! je n'en ai pas besoin.

JULIEN.

Vous me trompez; je lis dans vos petits yeux que vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Vraiment, oui... C'est donc vous qui êtes un Sorcier?

JULIEN.

Justement. Allons, donnez-moi la main. Voyons, que voulez-vous savoir ?

JUSTINE.

Oh ! dame, tenez, ce sont des choses bien difficiles.

JULIEN.

N'importe, expliquez-vous ; je me suis toujours intéressé au sort des jeunes filles.

JUSTINE.

Dites-moi d'abord, s'il est bien vrai que mon frere Julien ne reviendra plus.

JULIEN.

Gardez-vous de le croire ; il reviendra, et bien plus tôt que l'on ne pense.

JUSTINE *saute.*

Ah ! que je suis contente !

JULIEN.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

JUSTINE.

Comment ne l'aimerois-je pas ? il ne m'a jamais fait que du bien et des caresses ; dès qu'il sera revenu, je quitterai cette méchante Simone qui gronde toujours... et puis... peut-être bien mon frere...

JULIEN.

Achevez.

JUSTINE, *en jouant avec son tablier.*

Me mariera-t-il ?

JULIEN.

Vous voudriez l'être, et avec qui ?

JUSTINE.

Voilà ce qui m'embarrasse. Ils me disent tous ici que je suis amoureuse de Bastien. Je n'en sais rien. Seriez-vous assez habile pour m'apprendre ce qui en est.

JULIEN.

Rien n'est plus aisé.

JUSTINE.

C'est un garçon qui m'a fait bien de la peine... et bien du plaisir.

CHANSON.

Sur les gazons,
Loin des garçons,
Quand les fillettes du village
Parloient d'amour, de mariage,
J'écoutois sans comprendre rien.
Dès que j'ai vu Bastien,
J'ai pris plaisir à leur langage.
Je ne sais si c'est mal ou bien;
Mais je n'ai pas le courage
D'en vouloir à Bastien.

Quand d'un bouquet,
Frais et bien fait,
Quelque garçon m'offre l'hommage,
Je le prends sans en faire usage;
Mais une simple fleur, un rien
Qui me vient de Bastien,
Me plaît mille fois davantage.
Je ne sais, &c.

Pour bien danser,
Sans me lasser,
On me connoît dans le village.
Mais quand c'est Bastien qui m'engage,
Je perds la force, le maintien ;
(*Bastien sort de derriere l'arbre & écoute.*)
Je suis lasse d'un rien,
Puis le feu me monte au visage.
Je ne sais, &c.

BASTIEN *accourt, & lui prend la main.*

Non, ne m'en voulez jamais, ma chere Justine : j'obtiens enfin l'aveu que j'attendois.

JUSTINE, *naïvement.*

Comment ! vous étiez là ?

BASTIEN.

Oui ; j'ai tout entendu. En êtes-vous fâchée ?

JUSTINE.

(*Avec ingénuité.*) Non, puisque ça vous fait plaisir.. (*Finement, en faisant une petite menace à Julien.*) Mais vous êtes un méchant, Monsieur le Sorcier.

JULIEN, *en souriant.*

Ah ! vous ne m'en voudrez pas long-tems ; allez, le meilleur secret de mon art, c'est d'accorder les amoureux avec leurs maîtresses... Ah ! çà, la paix, en attendant que Julien vous vienne unir.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc.

BASTIEN.

Chut ! j'entends nos gens qui arrivent... (*A Julien, à part.*) Je t'ai instruit.

JULIEN, *à Bastien.*

Ne crains rien... (*Il apperçoit les Paysans.*) Que vois-je ! Agathe... Blaise... Ah ! leur vue me rend ma colere.

BASTIEN.

Contiens-toi.

JULIEN, *se contraignant.*

Oui... je le dois... Mais qu'il m'en coûte !

SCENE III.

AGATHE, SIMONE, JULIEN, BASTIEN, JUSTINE, BLAISE, TROUPE DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

CHŒUR.

JE venons en diligence,
J'accourons tous vous prier,
Comme Sorcier ;
De nous bailler audience.

JULIEN, *d'un air imposant.*

Parlez, parlez,
Vos desirs seront comblés ;
J'en atteste ma puissance.

BLAISE, *en tournant son chapeau.*

Si j'osons nous présenter...

AGATHE, *d'un air timide.*

Daignez d'abord m'écouter.

SIMONE.

Patience, patience;
C'est moi...

BLAISE.

C'est moi...

AGATHE.

C'est moi...

TOUS.

C'est moi qu'il faut contenter,

JULIEN, *bas à Bastien.*

Agathe, Agathe est charmante;
Elle m'enchante.

BASTIEN, *bas à Julien.*

Tu vas te trahir.

JULIEN, *bas à Bastien.*

Je sais me contenir.

CHŒUR, *qui reprend.*

Je venons en diligence, &c.

SIMONE.

Il est bon de vous instruire...

BLAISE.

D'abord, je venons vous dire...

ENSEMBLE.

JULIEN.	CHŒUR.
Parlez, parlez:	
J'en atteste ma puissance;	Pour apprendre notre chance,
Vos desirs seront comblés.	Je nous sommes assemblés.

BLAISE.

Je venons donc vous instruire...

JULIEN, *d'un air capable.*

M'instruire !... voilà du nouveau, par exemple. Vous venez m'instruire !

BASTIEN.

Eh ! vraiment oui !

JULIEN.

Et de quoi, s'il vous plaît ? Qu'il s'est fait hier un vol dans le village, qu'il s'y prépare une noce aujourd'hui ; que l'on reverra bientôt quelqu'un que l'on n'attend gueres ; que Maître Blaise épouse, peut-être malgré elle, une fille....

SIMONE *l'interrompt.*

Doucement, doucement ; je ne vous demandons pas les secrets de familles.

JULIEN.

Et vous-même, qui parlez, venez-vous m'apprendre que vous vous nommez Dame Simone, veuve depuis trois ans, mere de la petite Agathe, et amoureuse, malgré votre âge, du jeune...

SIMONE, *vivement.*

V'là qui est fini, Monsieur le Sorcier, v'là qui est fini ; je ne doutons plus de votre science.

JULIEN.

Je le crois ; mais vous n'y êtes pas. Je vous ferai voir bien pis dans la suite. Je vous apprendrai de quoi je suis capable.

ARIETTE.

Dans la magie,
A mon pouvoir rien n'est égal :
Rien ne résiste à mon génie.

Je

Je ne fais qu'un signal,
Et l'Empire infernal
Devant moi s'humilie.

Voulez-vous voir voler des Diables,
Des Huissiers, des Greffiers,
Des Procureurs, des Créanciers,
Et tous ces monstres effroyables
Qui de l'enfer sont cazaniers?...
A ma voix soumis et traitables,
Ils obéiront les premiers.

Dans la magie, &c.

Je fais aussi choses gentilles,
Dans un magique miroir,
Aux maris j'y fais voir
Tous les secrets de leurs familles.
J'apprends l'art aux amans
D'attraper les mamans;
Je sais les fredaines des filles.

Dans la magie, &c.

SIMONE.

Eh! je ne vous demandons pas des choses si difficiles et si secrettes: tant seulement, comme vous savez le passé et l'avenir...

JULIEN.

Oui; je sais aussi bien l'un que l'autre.

SIMONE.

Je venons vous consulter, et il faut que vous m'écoutiez la premiere, parce que je suis l'aînée et la plus

considérable... Partant, retirez-vous à la maison, vous autres ; je voulons queuque chose de particulier.

JULIEN.

Vous avez raison... (*A part.*) Tout réussit... (*Haut.*) Allez, mes enfans, je ne suis pas ici pour un jour : nous aurons le tems de nous revoir.

SIMONE, *à Blaise.*

Ne manquez pas de rassembler notre monde, et que tout soit prêt quand je retournerons.

BLAISE, *à Simone.*

Ça vaut fait... (*A part.*) Oh ! je reviandrons ; j'ons itou la fantaisie de causer avec le Sorcier.

(*Ils sortent tous.*)

SIMONE, *à part.*

La peste ! il faut tâcher de mettre ce galliard-là dans nos intérêts .. (*Haut.*) Accoutez ici, Justine.

JUSTINE, *revient.*

Que vous plaît-il, ma marraine?

SIMONE.

V'la Monsieur qui est fatigué, allez-vous-en dans le petit buffet, là, à main gauche, en entrant, vous trouverez une bonne bouteille d'un certain vin que je sais bien ; il faut l'apporter avec deux gobelets ; et ne vous trompez pas, entendez-vous?.. (*Justine sort.*) (*A Julien.*) Vous ne serez pas fâché de boire un coup, pas vrai?

JULIEN.

Mais, non, ça ne gâtera rien,.. (*A part.*) Je vais un peu m'éclaircir.

SCENE IV.

SIMONE, JULIEN; ensuite JUSTINE.

SIMONE.

Assevons-nous sous ce berceau ; je causerons plus à notre aise.

JULIEN.

Comme il vous plaira. (*Ils s'asseient.*)

SIMONE, *d'un ton confiant.*

Ah! çà, Monsieur le Sorcier, je voyons ben qu'il faut vous parler vrai.

JULIEN.

Oui; ça s'ra le plus court.

SIMONE.

Vous êtes un habile homme : nous avons tretous en vous de la confiance ; et si vous vouliais, il ne tiandroit qu'à vous de nous rendre sarvice.

JULIEN.

Moi, je ne demande pas mieux. De quoi s'agit-il?

JUSTINE *revient avec une bouteille.*

Est-ce cela, ma marraine?

SIMONE.

Allons; v'là qu'est bon : mettez ça là, et allez-vous-en.

JUSTINE, *à part en s'en allant.*

Qu'elle est méchante!

SIMONE, *versant à boire.*

Buvons un coup... Oh! qu'on est à plaindre, mon cher Monsieur, d'avoir une famille!.. eh! là, remplissez votre verre ; ça ne vous fera pas de mal : il est nature'

V'là notre fille Agathe, je l'aimons bien; c'est tout simple : elle est notre enfant; mais si vous saviez qu'ou tintoin ça me donne! Je li baillons pour mari un homme d'or, un homme tout franc, tout rond, le Compere Blaise.

JULIEN, *d'un ton d'intérêt.*

Et Agathe consent à l'épouser?

SIMONE.

Tredame! faut ben qu'alle y consente.

JULIEN, *à part.*

O l'ingrate!

SIMONE.

Elle a fait queuques difficultés; mais je l'ons sans peine détarminée à l'obéissance.

JULIEN, *à part.*

J'enrage!

SIMONE.

Blaise est un garçon sage, riche: il ne me demande rien; c'est le plus intéressant.

JULIEN, *d'un air contraint.*

Sans doute... Mais Agathe n'avoit-elle pas été promise à un autre?

SIMONE.

Oui; c'est vrai, à un certain Julien, un mauvais sujet qui l'a plantée là; il est parti, peut-être ben mort; je n'en savons rien; je le souhaitons seulement... A votre santé... Vous ne buvez pas?

JULIEN.

Si fait, si fait.

SIMONE.

En tout cas, qu'il soit mort ou non, il ne reviendra plus. Tenez, ne me parlez pas de ces coureurs de pays; ça ne devient jamais rien de bon.

JULIEN.

Doucement; mon art m'apprend que Julien va revenir.

SIMONE.

Vous avez là un art qui ne sait que des choses tristes.

JULIEN.

Oh! il en sait aussi d'assez drôles. Tenez, par exemple, il m'apprend que le jeune Bastien vous tient terriblement au cœur.

SIMONE.

Paix donc! Monsieur le Sorcier, paix donc! n'faut pas dire ça; je n'en suis pas amoureuse: je conviens que c'est un garçon que je voyons de bon œil, et qui me revient assez; mais pourquoi? c'est qu'il est jeune, bien tourné, bien poli, et puis c'est tout. Si j'ons envie de l'épouser, c'est seulement pour l'empêcher d'écouter la petite Justine, la sœur de ce Julien, qui ne vaut pas plus mieux que lui.

JULIEN, *à part.*

Si je n'étois prudent!

SIMONE.

Et puis, une jeune veuve ne peut pas tout faire. Drès que queuqu'un l'aide, ça fait parler. Les bavards, les médisans sont si communs, qu'il faut prendre son parti, malgré qu'on en ait.

DUO.

SIMONE.

Mais buvons donc ensemble,
Trinquons gaiement :
Le plaisir suivra le moment
Qui nous rassemble.
Buvons ensemble,
Trinquons gaiement !

JULIEN.

Oh ! sûrement,
Le plaisir suivra le moment
Qui nous rassemble :

Buvons ensemble,
Trinquons gaiement.

Je le crois bien...
(*A part.*)
Ah ! que je grille !

Je le crois bien.
Il est très-bon.

Vous avez raison...
(*A part*)
J'enrage !

Buvons, buvons,
Point de façons.

SIMONE.

Entre nous, ce Julien,
Qui courtisoit ma fille,
N'est qu'un vaurien.

Si je prends Bastien,
C'est qu'il est bon drille...

Mais buvons donc,
Point de façon,
Le vin est bon.
Agathe, en fille sage,
A suivi ma leçon.
Blaise est joli garçon ;
Ils feront bon ménage.

Mais buvez donc.

JULIEN.

Vous avez fort bien arrangé tout cela ; mais mon Art...

SIMONE.

Eh ! laissez-là votre Art ! Tenez, me voulez-vous rendre sarvice ? v'là un petit magot que je vous baille.

(*Elle lui remet une petite bourse.*)

JULIEN *prend la bourse.*

Ce n'est pas l'intérêt... (*à part.*) La peste ! qu'il est nourri ! faut toujours prendre... (*haut.*) Tout franc, vous me gagnez le cœur. (*Ils se levent.*) Çà, voyons que voulez-vous ?

SIMONE.

Ils allont sûrement venir vous consulter : il faut d'abord dire à ma fille que v'là qui est fini : Julien ne reviendra plus.

JULIEN.

Oh ! laissez faire, je lui ménage une bonne surprise.

SIMONE.

Il faut itou persuader à Blaise qu'il ne peut mieux faire que de se marier.

JULIEN.

Ce seroit bien aussi mon dessein de lui donner une femme.

SIMONE.

Pour quand à ce qui est de Bastien, je me charge de cette affaire... Mais, chut, j'apperçois quelqu'un : c'est ma fille ; sulvez-moi, j'allons vous expliquer ça plus au long.

JULIEN *apperçoit Agathe.*

(*A part, d'un ton ému.*)

Agathe !... (*Haut.*) Je vous suis... (*A part.*) Tâchons de nous délivrer bien vîte de cette bavarde.

(*Ils sortent d'un côté, Agathe entre de l'autre.*)

SCENE V.

AGATHE, *seule.*

MA mere n'est point ici... Tant mieux : je pourrai du moins m'y plaindre. Suis-je assez malheureuse ? Je n'ai plus d'espérance. Ce vilain Blaise, que je ne puis souffrir, est enfermé avec le Notaire. Dès que ma mere sera de retour, ils vont achever mon contrat de mariage... Encore, si je pouvois, comme Justine, rencontrer le Sorcier, le consulter sur Julien ; mais bon ! Julien ne pense plus à moi : voilà qui est fini, il faudra que je sois à Blaise. Est-il possible que Julien m'abandonne ?

ARIETTE.

Revien, revien,
Ma voix t'appelle ;
Viens t'opposer à ce lien.
Ton Agathe est toujours fidelle ;
Ecoute sa voix qui t'appelle !
Revien, revien,
Mon cher Julien !

Chacun ici me désespere ;
Tour à tour Blaise et le Notaire,
De ma mere irritent l'humeur.
Dois-je, hélas ! par ma signature,
Moi-même approuver mon malheur ?

Julien, pour te donner mon cœur,
Il n'a pas fallu d'écriture.

Revien, revien, &c.

SCENE VI.

JULIEN, AGATHE.

JULIEN, *à part.*

Elle est seule.

AGATHE.

Ah ! vous voilà Monsieur ?

JULIEN, *ému.*

Oui... c'est moi... (*A part.*) Que je me sens ému ! que j'ai de peine à me contraindre !

AGATHE.

Attendez, que je regarde si personne ne nous écoute ; ce que j'ai à vous dire est si important !

(*Elle va regarder si personne ne s'approche.*)

JULIEN, *pendant qu'Agathe regarde au fond du Théatre, dit à part.*

Je la retrouve encore plus aimable... (*Haut.*) Un garçon du village, qui se nomme Bastien, m'a déja prévenu que vous aviez à me consulter ; approchez-vous.

AGATHE, *à part.*

Je ne sais d'où vient que mon cœur palpite : je veux parler et je me sens si troublée !...

JULIEN.

(*A part.*) Prenons courage... (*Haut.*) Vous vous nommez Agathe, fille de la Dame Simone ?

AGATHE, *émue.*

Cela est vrai.

JULIEN, *touché.*

Agathe !

AGATHE.

Eh bien ?

JULIEN.

Regardez-moi.

AGATHE, *tremblante.*

Comment !

JULIEN, *montrant son front, & d'un ton très-ferme.*

Regardez-moi là, vous dis-je.

DUO.

JULIEN.

Que vois-je ? quelle perfidie !
Osez-vous n'en pas rougir ?

AGATHE.

Vous me faites frémir !

JULIEN, *à part.*

Qu'elle est jolie !
J'ai peine à contenir,
Et ma colere et mon plaisir !...
(*Haut.*) Quelle perfidie !
Osez-vous n'en pas rougir ?

AGATHE.

Ecoutez-moi, je vous prie.

JULIEN.

C'est demain qu'on vous marie ;
Pouvez-vous y consentir ?

AGATHE.

Non, j'aimerois mieux mourir.

JULIEN.

Agathe ! Agathe !
Perfide ! ingrate !
Vous vous troublez,
Tremblez, tremblez !

AGATHE.

Non, non, Agathe
N'est point ingrate.
Vous me troublez,
Vous m'accablez !

JULIEN.

Quoi ! Julien, toujours fidele,
En vain vous rappelle
Des sermens faits tant de fois !
C'est lui qui vous les rappelle ;
Vous n'entendez pas sa voix !

(*Julien continue avec chaleur.*)

C'est Blaise que vous aimez... que vous prenez pour époux. Blaise, l'intime ami de Julien ! trahir sa confiance ! il lui enleve ce qu'il aimoit le plus au monde, et vous y consentez ! Mais ne l'espérez, ni l'un ni l'autre : non, je vous prédis mille traverses ; et quand Julien devroit revenir lui-même...

AGATHE, *vivement.*

Que dites-vous ?... Julien .. je le reverrois ? Ah ! vous m'annoncez mon bonheur !

JULIEN, *étonné.*

Comment ?

AGATHE.

Si vous savez tout, pouvez-vous ignorer que je dé-

teste Blaise ; que c'est ma mere qui, depuis six mois, me tourmente pour ce mariage ?

JULIEN, *à part.*

Qu'entends-je ?

AGATHE.

Et tout cela, sous prétexte qu'en m'épousant, il consent à terminer un grand Procès que j'aimerois cent fois mieux perdre.

JULIEN, *à part.*

Je renais.

AGATHE.

J'ai résisté jusqu'à ce moment. C'est en vain que l'on me répete que Julien ne reviendra plus.

ARIETTE.

Julien sans cesse
Eut ma tendresse.
Pendant le jour, mes yeux
Ne cherchent que les lieux
Où, réunis tous deux,
Il me disoit, d'un ton si tendre :
Chere Agathe, unissons nos vœux !...
Je crois encor, je crois l'entendre !
L'absence sur moi ne peut rien ;
Quand je pleure ou quand je soupire,
Il suffit de nommer Julien,
On me voit aussi-tôt sourire.

Julien sans cesse, &c.

JULIEN.

JULIEN.

Que dites-vous, Agathe?... Ah! gardez-vous de soupçonner Julien d'infidélité. Il vous aime; il va revenir.

AGATHE, *très-vivement.*

Ah! Ciel! Monsieur, je suis votre servante.

(*Elle veut sortir, Julien l'arrête.*)

JULIEN.

Où courez-vous?

AGATHE, *d'un ton vif & gai.*

Rassembler sa sœur, ma mere, ses amis, tout le village; leur annoncer cette nouvelle charmante.

JULIEN.

Arrêtez.

AGATHE *revient d'un air tendre & embarrassé.*

Mais aussi, ne me trompez-vous pas?... Cela seroit trop méchant... Tenez, voilà tout l'argent que je possede... si Julien ne m'aime plus, dites-le moi plutôt.

(*Elle lui présente quelques pieces.*)

JULIEN *lui repousse la main, qu'elle remet dans sa poche.*

Conservez votre argent... ne craignez rien, vous dis-je. (*Il lui prend la main avec émotion.*) Julien ne vous a jamais tant aimée... Vous le reverrez dès ce soir.

SCENE VII.

AGATHE, BLAISE, JULIEN.

BLAISE *arrive, & sépare Julien d'avec Agathe, dont il tenoit la main.*

EH ! bellement, Monsieur le Sorcier : parlez d'un peu moins près à notre Ménagere.

JULIEN, *surpris.*

(*A part.*) Maudit soit l'importun. (*Haut, d'un air embarrassé.*) C'est que sur cette belle main je considérois certain signe...

BLAISE.

Eh bien ! une autre fois vous aurez tout le tems de le considérer en notre présence... Et vous, Mademoiselle, près qui de d'puis ce matin je ne faisons autre métier que de courir ; allez vîte rejoindre votre mere qui vous attend.

JULIEN, *se composant.*

Monsieur Blaise a raison ; rentrez puisqu'on vous appelle. (*Agathe s'éloigne.*) Ne dites mot. (*Julien la suit, laisse Blaise seul sur le devant du Théatre, & dit à part à Agathe.*) Soyez tranquille, et revenez au plus vîte. (*Agathe sort.*)

BLAISE, *à part, pendant que Julien conduit des yeux Agathe.*

Je sommes seuls. Dame Simone vient de me dire que

ce Sorcier étoit un homme en qui je pouvions avoir toute confiance ; si je le tâtions un tantinet à l'occasion de notre mariage.

JULIEN, *à part, de l'autre côté du Théatre.*

Mon rival se vient livrer de lui-même. Ne risquons pas son désaveu : je suis sûr du cœur d'Agathe. Tâchons en ce moment d'intimider Blaise, et de lui reprendre ma cassette. (*Haut ; il s'approche de Blaise & lui frappe sur l'épaule.*) Eh bien ! quoi? qu'est-ce, notre ami? Vous paroissez tout triste.

BLAISE.

C'est que je sis fâché.

JULIEN, *riant.*

Comment ! un jour de noce, la veille d'un mariage ?

BLAISE.

Vraiment... oui ; c'est justement ça qui fait que j'avons peur.

JULIEN, *riant.*

Vous avez peur ? Et de quoi donc ?

BLAISE.

Les femmes sont si changeantes !... Agathe pourroit bian itout l'être, et ça fait que je craignons.

JULIEN.

Ah ! j'entends... vous êtes jaloux.

BLAISE.

Ça s'peut ben, jaloux, comme vous voudrais : je n'en savons rien ; mais tenez :

ARIETTE.

Quand j'voyons près d'ma petite
Batiffoler queuque amant,
Tout d'un coup mon sang s'agite,
Il roule, il se précipite,
Et je pards le mouvement.
Ça m'prend comme une migraine,
Ça me tiant entre les yeux...
Du milieu de ma poitreine,
Je sentons monter des feux;
Ils me brûlont le visage,
Et dans mon cœur aussi-tôt,
J'entends tôt, tôt, tôt, tôt, tôt.
Je me désole; j'enrage,
Et je n'ose dire un mot.

JULIEN.

Comment diable! c'est de la jalousie et de la plus terrible. Je vous plains.

BLAISE.

C'est plus fort que moi; et quand je venons à penser qu'après le mariage, il pourroit y avoir de certaines suites .. ça me baille des serremens de cœur.

JULIEN, *en le considérant, & en riant.*

Mais écoutez; je connois des maris qui ne devroient jamais avoir de soupçons sur cet article.

BLAISE.

Eh bien! j'en avons, nous; c'est notre guignon. Et

comme vous savez l'avenir, je venons vous prier, en payant, de nous dire un peu...

JULIEN.

Si votre femme vous sera fidelle ?

BLAISE.

Justement.

JULIEN, *d'un ton ferme.*

Mais, entre nous soit dit, Maître Blaise, méritez-vous bien qu'on vous le soit, et vous-même...

BLAISE.

Qu'est-ce à dire ?

JULIEN, *à demi-voix.*

Oui, l'êtes-vous au fond du cœur à de certains engagemens ?

BLAISE, *étonné.*

(*A part.*) Ne disons mot. (*Haut.*) Je n'ons jamais manqué à parsonne, Monsieur le Sorcier : je sommes connus ; je n'avons rien à craindre.

JULIEN.

(*A part.*) Ah ! le fourbe. (*Haut.*) C'est ce que mes conjurations me vont bientôt apprendre. Vous allez entendre votre destinée.

BLAISE.

Eh bian ! conjurations, soit : qu'à ça tienne, vous n'avais qu'à conjurer.

JULIEN, *d'un ton très-ferme.*

Vous le voulez ?...

BLAISE.

Oui ; j'allons faire un tour à la maison ; je reviandrons quand tout s'ra fait. (*Il veut s'en aller.*)

JULIEN *le retient.*

Doucement, cela ne s'arrange pas ainsi ; j'ai besoin de votre présence.

BLAISE, *voulant s'en aller.*

Oh ! il faudra que vous vous en passiez. Je ne sommes pas de loisir ; j'ons affaire ailleurs.

JULIEN, *à part.*

Courage ; il s'intimide. (*Haut.*) J'en suis fâché ; (*d'un ton malin*) mais vous resterez. Dans l'instant vous en serez quitte. Il ne s'agit que d'avoir tous les deux une petite conversation avec le Diable.

BLAISE, *intimidé.*

Avec le Diable !... Oh ! voilà qui est fini, Monsieur ; je ne suis plus curieux.

JULIEN, *malignement.*

Tant pis ; car il n'est plus tems de reculer. (*Ferme.*) Vous l'avez voulu.

BLAISE, *tremblant, à part.*

Que devenir ?... Quoi ! sérieusement. Ce sera le Diable, Monsieur ?

JULIEN.

Très-sérieusement. Savez-vous que c'est un grand

avantage que je vous procure : vous aurez l'honneur de le voir, de lui parler.

BLAISE, *vivement.*

Oh ! que non ; je me boucherai plutôt les yeux avec mes deux poings.

JULIEN.

Ce sera le plus sage... Allons (*il le prend par la main*), donnez-moi la main... (*Il le conduit au milieu du Théatre.*) Bon... Placez-vous au milieu de ce cercle. (*Il décrit avec sa baguette un cercle sur le Théatre, & place Blaise au milieu.*)

BLAISE, *à part, en se plaçant dans le cercle.*

Pauvre Blaise !

JULIEN.

Sur-tout gardez-vous bien d'en sortir.

BLAISE, *naïvement.*

Oh ! je vous le promets.

JULIEN, *à part, en riant.*

Il tremble.

BLAISE.

Maudite curiosité !

JULIEN, *d'un ton ferme.*

Silence... je vais commencer.

RECITATIF.

Noirs habitans de la nuit éternelle,
Farfadets, Lutins et Démons,

Qui veillez sur les espions.
Les nouvellistes, les fripons,
Reconnoissez ma voix qui vous appelle.
Protégez un futur époux,
Qu'un esprit diabolique anime ;
Il est soupçonneux et jaloux :
De l'avenir découvrons-lui l'abîme.

AIR.

Quel transport me saisit soudain !...

BLAISE.

Tout mon corps tremble.

(*Ici Blaise met ses mains devant ses yeux.*)

L'enfer s'assemble.

JULIEN.

La terre tremble,
L'enfer s'assemble,
Et j'entends un bruit souterrain.

(*Julien imite un Chœur de Démons.*)

Nous quittons les retraites sombres,
Nous accourons du sein des ombres.

(*Il reprend sa voix.*)

Vous paroissez...

BLAISE, *tremblant & se bouchant les yeux.*

Ma frayeur est extrême...

JULIEN, *d'un ton ferme.*

Paix.

BLAISE.

Ma peur est extrême.

JULIEN.

C'est le grand Diable lui-même ;
Ecoutez, Blaise, et frémissez.
(*Il imite la voix du Diable.*)

RECITATIF.

Si tu veux d'une épouse tendre,
Fixer seul l'amoureux desir,
O Blaise ! pour y parvenir,
A Julien commence par rendre
La cassette et l'argent que tu lui veux ravir.
Tu dois m'entendre.

BLAISE.

AIR.

(*A part.*) Le Diable vient de me trahir.
(*Haut.*) De tout mon cœur, dans l'instant même.

JULIEN, *avec sa voix naturelle.*
Respectez son ordre suprême.

BLAISE.

Dans le moment.

JULIEN.
Il y consent.

BLAISE.
Ah ! quel tourment !

JULIEN *s'essuie le visage, comme s'il avoit eu bien de la peine.*

Voilà qui est fini ; vous n'avez plus rien à craindre.

BLAISE *ouvre les yeux.*

Ouf ! ah ! que j'ai souffert ! le Diable est donc parti ?

JULIEN.

Oui, comme il est venu. Ah! ça, vous avez entendu ses volontés?

BLAISE.

Que trop!

JULIEN.

Vous voyez à quel prix il a mis votre bonheur? Que Diable aussi! vous ne nous disiez mot de cette cassette.

BLAISE, *en confidence.*

La peste! c'étoit un secret. Julien me la laissit en partant. Parsonne n'en savoit rien; et comme ils disiont qu'il ne reviendroit plus...

JULIEN.

J'entends, vous regardiez ça comme un héritage. (*A part.*) Oh! le fripon! (*Haut.*) Il faut me la rapporter.

BLAISE.

Mais je l'ai bien entendu; c'est à Julien que je la dois remettre.

JULIEN.

Aussi, est-ce à lui que vous la donnerez. Voulez-vous l'aller trouver, ou que je l'appelle ici?

BLAISE, *incertain.*

Mais...

JULIEN.

Vous n'avez qu'à dire: moi, cela m'est égal; j'ai cinq ou six cents Diables à mes ordres.

BLAISE, *vivement.*

Eh ! non, j'aime mieux qu'il vienne...

JULIEN.

Allez donc la chercher bien vîte, et revenez ici.

BLAISE.

J'y vais dans le moment. (*Il va & revient,*) Au moins, Monsieur le Sorcier, bouche close.

JULIEN, *en riant.*

Ne craignez rien ; je suis trop de vos amis.

(*Blaise sort.*)

SCENE VIII.

JULIEN, BASTIEN.

BASTIEN *accourt.*

AH ! mon cher Julien, tout est désesperé.

JULIEN.

Je suis au comble de la joie.

BASTIEN.

On veut absolument contraindre Agathe.

JULIEN.

Agathe m'est toujours fidelle.

BASTIEN.

Simone et Blaise sont réunis.

JULIEN.

Simone et Blaise sont plus attrapés qu'ils ne pensent.

BASTIEN.

Mais écoute...

JULIEN.

Mais... tais toi.

SCENE IX.

BASTIEN, JULIEN, JUSTINE.

JUSTINE *accourt.*

AH! Monsieur le Sorcier, voici bien autre chose.

BASTIEN, *inquiet.*

Comment?

JUSTINE.

Je suis perdue, si mon frere ne revient pas bien vîte.

BASTIEN.

Qu'est-ce?

JULIEN.

Parlez.

JUSTINE, *vivement.*

Simone veut marier Agathe; elle veut aussi me marier avec un homme que je n'ai jamais vu; et tout cela pour se conserver Bastien.

BASTIEN.

Est-il possible?... (*A Julien à part.*) Ah! mon cher ami!

JULIEN, *avec confiance.*

Soyez tranquilles l'un et l'autre.

JUSTINE.

Vous m'avez tant promis que Julien reviendroit!

SCENE X.

BASTIEN, AGATHE, JULIEN, JUSTINE.

AGATHE *accourt, & se place entre Bastien & Julien.*

J'ÉCHAPPE à ma mere, j'accours à vous. Je suis désolée ; mon contrat est prêt ; on ne m'écoute plus, on veut que je signe. Je ne sais quel parti prendre ; vous m'avez dit que je reverrois Julien.

JUSTINE.

Vous me l'avez juré.

JULIEN *ému.*

Eh bien !.. oui... vous l'allez revoir.

AGATHE ET JUSTINE, *avec transport.*

Ah ! Ciel !

(*Pendant ce tems, Julien se prépare à quitter son travestissement.*)

JULIEN.

Mais ne serez-vous point effrayées ?

AGATHE.

A-t-on jamais peur de ce qu'on aime ?

(*Toute cette Scene doit être du débit le plus vif.*)

JULIEN.

Le reconnoîtrez-vous ?

JUSTINE.

Son portrait est dans nos deux cœurs.

JULIEN.

Comment l'allez-vous recevoir ?

JUSTINE, *vivement.*

Oh ! je lui sauterai au cou.

AGATHE.

Quoi qu'on en puisse dire, je l'embrasserai mille fois.

JULIEN.

(*A part.*) Quel plaisir !.. (*Haut.*) C'en est fait. (*Il jette son bonnet, sa robe, & paroît tel qu'on l'a vu au premier Acte.*) Le moment est venu... Bastien, Justine, Agathe, embrassez tous Julien.

QUATUOR.

JUSTINE.

Ah ! mon frere !

AGATHE.

Mon cher amant !

JULIEN.

Ah ! ma sœur !.. ma chere maîtresse !

JUSTINE.

Ah ! quelle alégresse !

BASTIEN.

Quel heureux moment !

AGATHE.

Quelle douce ivresse !
Je revois Julien.

JUSTINE.

J'obtiendrai Bastien,
Quelle alégresse !
Est-il bonheur égal au mien ?

JULIEN ET AGATHE.

Que le chagrin cesse.

BASTIEN ET JUSTINE.

Que le plaisir naisse.

TOUS.

De nos cœurs suivons les loix,
Embrassons-nous mille fois.

AGATHE.

Mon cher Julien !

JUSTINE.

Mon frere !

JULIEN *les embrassant.*

Mes amis !

AGATHE.

Mais dites-moi...

JUSTINE.

Mais contez-moi....

JULIEN.

Ma sœur... ma femme ; car vous le serez bientôt, ma chere Agathe ; je vous expliquerai tout. Ne songeons qu'au plaisir.

SCENE XI.

BASTIEN, AGATHE, JULIEN, JUSTINE, BLAISE.

BLAISE, *à part, tient entre ses mains la cassette.*

V'LA toujours la cassette; voyons un peu comme il s'y prendra pour faire venir Julien. (*Il le voit & crie.*) O Ciel! c'est lui; je suis perdu. (*Il jette la cassette, & veut s'en aller.*

(*Justine ramasse la cassette, & la donne dans la coulisse.*)

JULIEN *arrête Blaise.*

Eh! là, arrêtez. (*en riant.*) Ah! ah! Maître Blaise, vous héritez donc comme ça des gens qui ne sont pas morts?

BLAISE *interdit.*

Je ne savions pas,...

SCENE XII et derniere.

SIMONE, BASTIEN, AGATHE, JULIEN, JUSTINE, BLAISE.

SIMONE.

POURQUOI donc tous ces cris?.. Mais... me trompai-je, Julien!

BASTIEN.

Lui-même.

JULIEN *en riant.*

Oui, ce mauvais sujet, ce vaurien, qui....

SIMONE, *interdite.*

Accoutez, Maître Julien, je n'avons pas dit...

JULIEN.

Doucement, j'ai tout entendu.

SIMONE.

Comment! vous êtiez...

JULIEN, *gaiement.*

Le Sorcier; et convenez que ce n'est pas mal l'être, que d'arriver à propos pour déranger vos méchans projets, retrouver ma maîtresse, mon argent, et faire mon bonheur et celui des autres.

SIMONE, *avec humeur.*

Je sis votre servante. Je n'entendons point de pareilles histoires. Ma parole est donnée, faut qu'alle se tienne, et commencez, s'il vous plaît, par me rendre la bourse.

JULIEN.

Oh ! non, en conscience, je ne puis pas. Je la garde ; c'est le présent de noce. Croyez-moi, Dame Simone ; traitons ceci de bonne amitié. Je commence par reprendre Agathe. (*Il donne la main à Agathe.*) Elle m'a été promise, nous nous aimons ; et avec l'argent que je rapporte, et celui que j'ai confié à Monsieur Blaise, dont il voudra bien ne pas hériter, je lui promets une vie agréable. Je donne ma sœur Justine à Bastien. (*Bastien vient se placer entre Justine & Blaise.*) Mais, consolez-vous, je vous garde un mari.

SIMONE.

A moi?

JULIEN.

Oui ; n'avez-vous pas un procès avec le compere Blaise ? Il faut le terminer : eh bien ! épousez-le, tout sera dit.

SIMONE.

Vous badinez ?

BLAISE.

Sans doute.

JULIEN.

Doucement, Maître Blaise : ce n'est qu'à cette condition que je serai discret dans le village.

AGATHE, *à demi-voix, à Simone.*

Vous m'avez tant répété, ma mere, que Monsieur Blaise étoit un bon garçon, tout rond, tout uni... un peu...

SIMONE *l'interrompt.*

Taisez-vous, sotte. (*A part.*) Me voilà prise. (*Haut.*) Eh bien ! compere Blaise ?

BLAISE.

Eh bien ! Dame Simone ?

SIMONE.

Ma foi ! j'y consens.

BLAISE.

Tope ! et moi itou.

(*Il passe à côté de Simone, & se place entre elle & Agathe.*)

JULIEN.

C'est le bon parti. Soyons d'accord. Tenez, j'en ai assez vu pour n'être pas curieux d'en voir davantage. Vivons tous six ensemble. Avec mon argent, j'acheterai une petite Terre, et, là,

ARIETTE.

Dans le sein de la liberté,
De l'amour et de l'innocence,
Aux embarras de l'opulence,
Nous opposerons la gaieté.
L'arbrisseau que j'aurai planté,
Sous mes yeux prendra la croissance :
Tout s'embellit par la propriété.
Mon jardin n'a point d'étendue ;
Mais il est à moi !
Chez moi, je suis roi.
J'irai, moi-même à la charue,
De mes bœufs presser les efforts ;
Le travail est l'ami du corps :

C'est la paresse qui nous tue.
Point de chagrins, point d'embarras,
Bons amis, femme qui nous aime,
Oui, c'est-là le bonheur suprême;
Ou, ma foi! je n'en connois pas.

SIMONE.

T'as raison, mon garçon. Viens, que je t'embrasse; vivons tretous de bonne intelligence.

JULIEN.

C'est ce que je demande; faisons les trois noces, et ne songeons qu'à célébrer, et le Sorcier et son heureux retour.

VAUDEVILLE.

AGATHE.

Loin de l'objet de ma tendresse,
Mon cœur soupiroit nuit et jour ;
Les plaisirs, la vive alégresse,
En ces lieux suivent son retour ;
A nous rendre heureux il s'empresse !
Il paroît, et dans un instant,
Il fait tant, tant, tant, tant, tant, tant,
Que les embarras, la tristesse,
Il nous force à tout oublier :
C'est un Sorcier, c'est un Sorcier.

BASTIEN.

Bergers qui, pour vaincre une Belle,
Prodiguez les soins, les langueurs ;
Loin de toucher votre cruelle,
Craignez de nourrir ses rigueurs.
Imitez l'amant téméraire ;
Quand l'amour lui marque l'instant,
Il fait tant, tant, tant, tant, tant, tant,
Que la plus farouche Bergere
Finit bientôt par s'écrier :
Il est Sorcier, il est Sorcier.

SIMONE.

Quand une veuve a de l'espece,
Galans sont près d'elle assidus ;

D'abord la vieille, avec adresse,
Défend son cœur et ses écus :
Mais qu'un vivant de bonne mise
Lui conte son tendre tourment,
Il fait tant, tant, tant, tant, tant, tant,
Que notre pauvre femme éprise
Finit par tout sacrifier :
C'est un Sorcier, c'est un Sorcier.

BLAISE.

A la ville on dit qu'on s'ennuie,
Que tout est triste et languissant ;
Mais pour mener joyeuse vie,
Parlez-moi d'un bon Paysan.
Dans sa maison la gaieté brille ;
Toujours dispos, toujours content,
Il fait tant, tant, tant, tant, tant, tant,
Qu'on voit sa petite famille
Tous les ans se multiplier :
C'est un Sorcier, c'est un Sorcier.

JUSTINE.

Plaignez le sort d'une fillette,
Dans les bois, aux champs, aux vergers,
Elle a beau chercher, la pauvrette,
A fuir l'approche des Bergers :
Il faut que celui qui la guette,
La surprenne un soir en rentrant.
Il fait tant, tant, tant, tant, tant, tant,
Que jamais dans sa collerette
Son bouquet ne reste en entier :
C'est un Sorcier, c'est un Sorcier.

JULIEN.

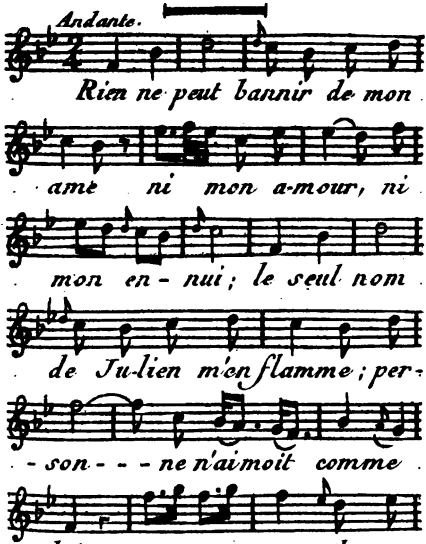
Après avoir souffert des peines,
Mon bonheur surpasse mes vœux.
De l'hymen je serre les chaînes,
Mes amis par moi sont heureux;
Mais je brigue un autre avantage,
Messieurs, en nous encourageant,
Frappez tant, tant, tant, tant, tant, tant,
Qu'assuré de votre suffrage,
Je puisse à mon tour m'écrier:
Je suis Sorcier, je suis Sorcier.

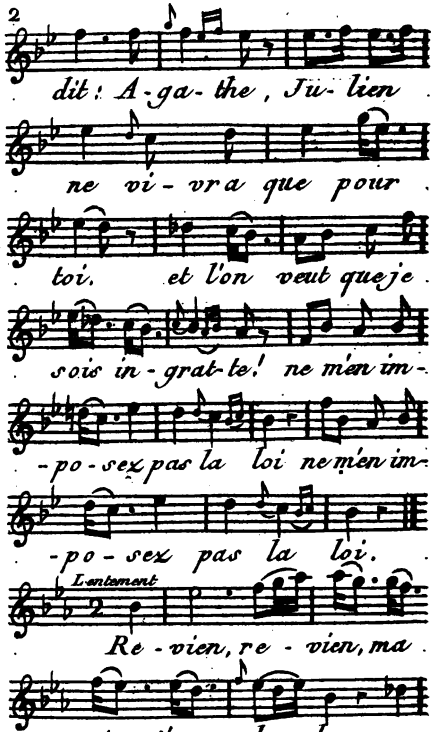
CHŒUR.

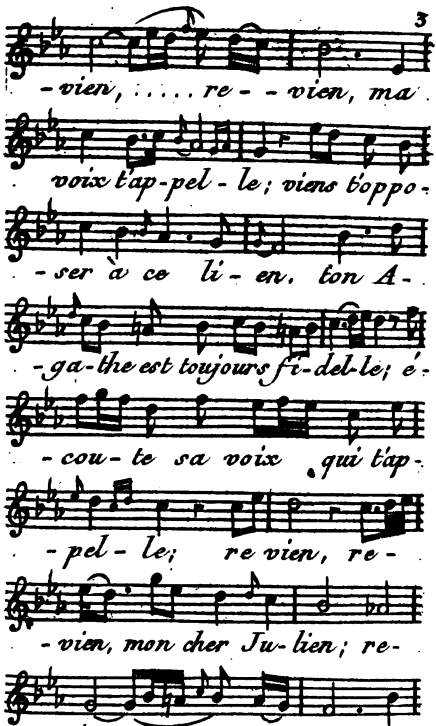
Nous briguons un autre avantage,
Messieurs, en nous encourageant;
Frappez tant, tant, tant, tant, tant, tant,
Qu'assurés de votre suffrage,
Nous puissions tous nous écrier:
Vive notre Sorcier, notre Sorcier.

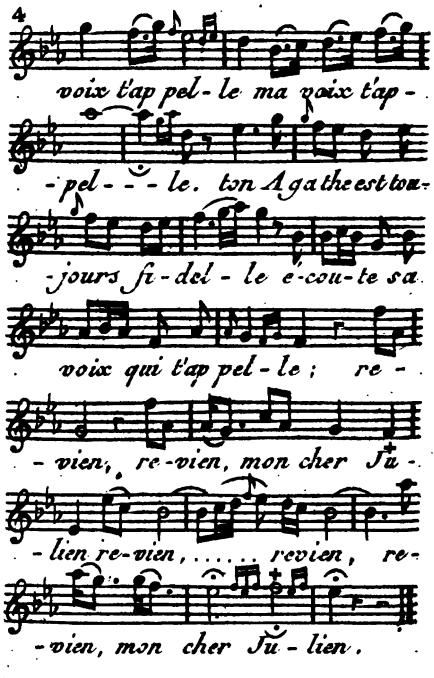
FIN.

Paroles de Poinsinet ;
Musique de Philidor.




2
dit : A-ga-the, Ju-lien
ne vi-vra que pour
toi. et l'on veut que je
sois in-grat-te ! ne m'en im-
-po-sez pas la loi ne m'en im-
-po-sez pas la loi.
Lentement
Re-vien, re-vien, ma
voix t'ap-pel-le ; re-

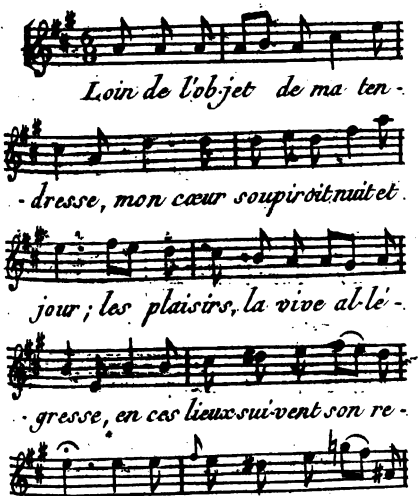

- vien, ... re - - vien, ma
voix t'ap-pel - le; viens t'oppo-
- ser à ce li - en, ton A-
- ga-the est toujours fi-del-le; é-
- cou - te sa voix qui t'ap-
- pel - le; re vien, re -
- vien, mon cher Ju-lien; re-
- vien, ... re - vien, ma

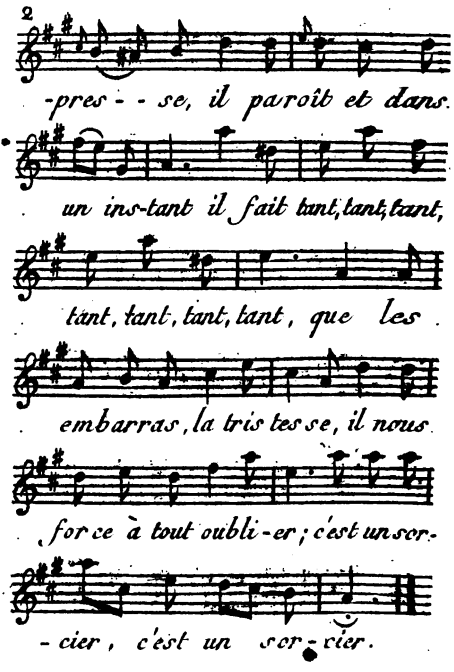

4
voix t'ap pel- le ma voix t'ap-
-pel- - - le. ton Agathe est tou-
-jours fi-del- le é-cou-te sa
voix qui t'ap pel- le ; re-
- vien, re-vien, mon cher Ju-
- lien re-vien, ... revien, re-
-vien, mon cher Ju- lien.

VAUDEVILLE

du Sorcier.

Musique de Philidor.




2
-pres - - se, il paroît et dans
un ins-tant il fait tant, tant, tant,
tant, tant, tant, tant, que les
embarras, la tris tes se, il nous
force à tout oubli-er; c'est un sor-
-cier, c'est un sor-cier.

TOM JONES,

COMÉDIE LYRIQUE,

EN TROIS ACTES,

IMITÉE DU ROMAN ANGLOIS DE FIELDING,

PAR POINSINET;

MUSIQUE DE M. A. D. PHILIDOR,

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR LE DUC

DE FRONSAC,

PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, MARÉCHAL DE SES CAMPS ET ARMÉES, &c.

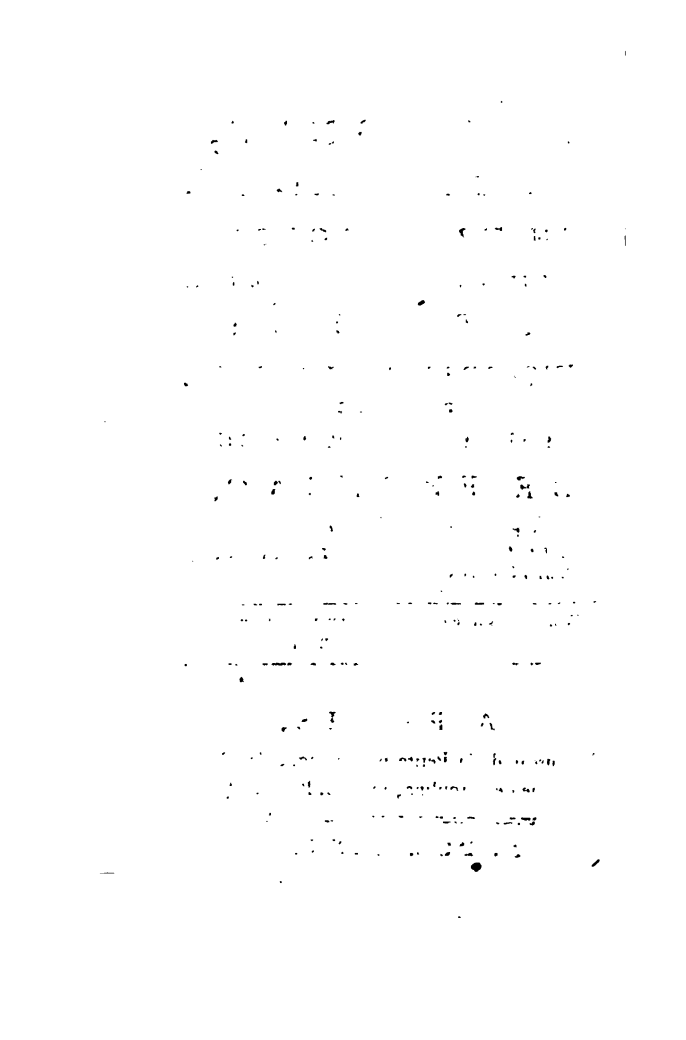
Vingt fois sur le métier remettez votre Ouvrage.

BOIL. *Art Poét.*

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.



A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE FRONSAC,

PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, MARÉCHAL DE SES CAMPS ET ARMÉES, &c.

MONSEIGNEUR,

LES ARTS, dès votre enfance, ont paré votre berceau. Vous les caressiez alors par amour; vous les protégez aujourd'hui par devoir. Héritier du rang, et, ce qui est plus cher encore, du mérite respecté d'un Pere dont le nom seul fait l'éloge, c'est vous qui conduisez au pied du Trône les Muses rassurées; c'est à vos soins qu'elles doivent ces regards bienfaisans dont le Monarque les

honore, et qui raniment en elles une brillante émulation, d'où résulte toujours la gloire du Maître, des Citoyens et de l'Etat. Jeune encore, vos bontés et quelques succès sont les seuls guides de mon courage. Je ne vous présente qu'avec crainte un Ouvrage dans un genre que la Nation adopte avec transport, et qui semble avoir touché le véritable but; c'est de réunir et de faire briller les Arts les plus flatteurs, en leur donnant pour guide la vérité. Certains Aristarques s'obstinent à le condamner; peut-être ont-ils raison. Je suis loin d'imaginer qu'une Comédie Lyrique soit un effort de génie; je ne crois pas non plus que ce soit l'œuvre d'un moment : je pense seulement que le meilleur Ouvrage en ce genre deviendroit un nouveau monument de la gloire de la Nation, et qu'il établiroit encore une fois notre supériorité littéraire sur les Italiens et les Anglois qui s'y exerçoient avant nous. Au reste, qu'importe le cri des Censeurs? Quel tort pourront-ils faire à mes efforts? si Paris veut bien les applaudir, s'ils

méritent un sourire de la Cour, si le fils du Pacificateur de Gênes et du Vainqueur de Minorque se plaît à les encourager, et me permet de lui réitérer les témoignages du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,
POINSINET.

SUJET
DE TOM JONES.

TOM JONES, dont la naissance est ignorée, ne subsiste que des bienfaits de M. Alworthy, Gentilhomme du Comté de Sommerset, et chez lequel il vit. Son goût pour la chasse lui a gagné l'amitié de M. Western, Gentilhomme du voisinage. Jones devient si familier chez ce dernier, qu'il prend de l'amour pour Sophie, sa fille, et parvient à s'en faire aimer. Cependant la sœur de M. Western, politique profonde et surtout fort prévoyante, a cru s'appercevoir que Blifil, neveu de M. Alworthy, convenoit à sa niece, et a résolu de le lui faire épouser. Tandis que tout se dispose pour ce mariage, M. Western surprend sa fille et Jones dans un tête-à-tête fort tendre, et le chasse comme un suborneur. Jones, désespéré, prend la route de Londres, et s'arrête dans une Hôtellerie d'Upton,

où il rencontre Dowling, Quakre honnête, et Intendant d'Alworthy. Sophie s'est sauvée en même tems de la maison paternelle, pour ne pas épouser Blifil. Elle va se réfugier chez des parens qu'elle a à Londres, et elle descend dans la même Hôtellerie avec Honora, sa Suivante. M. Western, M. Alworthy et Blifil, qui courent sur les pas de Sophie, y arrivent presqu'en même tems. Ils la retrouvent ainsi que Jones. Blifil veut que l'on punisse son Rival; mais Dowling apprend à Alworthy que cet infortuné, dont on n'a point encore découvert l'origine, est le fils de sa sœur, mariée clandestinement, et l'aîné de Blifil, qui connoissoit et vouloit cacher à jamais ce secret, et ravir ainsi l'existence à son frere. Western, indigné d'un procédé si infâme, accorde sa fille à Jones, et Alworthy lui donne tout son bien, en déshéritant Blifil.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR TOM JONES.

TOM JONES, Roman de Fielding, est entre les mains de tout le monde : c'est de ce charmant Ouvrage que Poinsinet a tiré son sujet, et d'après l'Auteur Anglois, qu'il a dessiné les caracteres de ses Personnages. Ceux de Western, de sa sœur et d'Alworthy sont bien saisis, et produisent beaucoup d'effet : ceux de Sophie et du malheureux Jones sont très-intéressans ; mais celui de Blifil est tout-à-fait révoltant. Peut-être auroit-on dû l'adoucir un peu. Il y a dans cette Piece de belles situations ; celle entr'autres où Western, laissant Sophie seule avec Jones, charge ce dernier de faire tout ce qu'il pourra pour déterminer Sophie à donner la main à Blifil, son plus cruel ennemi. C'est cette scene ingénieuse et digne de la meilleure Comédie, qui amene la déclaration de Jones à Sophie.

L'unité de lieu n'est point observée dans cette Piece, et c'est certainement un défaut auquel les Spectateurs ont peine à se faire, quoiqu'on soit convenu de mettre plus à leur aise, à cet égard, les Auteurs d'Opéra-Comiques, que tous les autres Dramatistes.

Tom Jones éprouva d'abord autant de rigueur de la part du Public, que les autres Ouvrages de Poinsinet en avoient obtenu d'indulgence, et la superbe Musique de M. Philidor fut enveloppée dans cette disgrace; mais ce jugement trop sévere ne fut pas sans appel. Des Spectateurs plus attentifs, mieux intentionnés ou plus éclairés, sentirent les beautés dont cet Ouvrage est rempli, ramenerent les esprits indisposés, et les réconcilierent avec cette Piece, qui a eu enfin beaucoup de succès.

Dans le tumulte qui se fit à la premiere représentation, on prétend que la garde arrêta deux hommes, dont l'un demandoit à l'autre, de tems en tems, s'il lui conseilloit de *couper*. Ceux qui en étoient proches, et qui entendirent cette question répétée plusieurs fois, crurent qu'il s'agissoit de couper leur bourse, et les déférerent à

la sentinelle, qui les conduisit au corps-de-garde, d'où ils alloient bientôt être traînés en prison comme voleurs. Eh! s'écria l'un d'eux, nous sommes Tailleurs, et c'est moi qui ai l'honneur d'habiller l'Auteur. Comme je dois lui fournir un habit pour paroître devant le Public, qui ne manquera pas de le demander à la seconde représentation, et que j'ai peu de connoissances dans les Ouvrages de Théatre, j'ai cru devoir amener avec moi mon premier garçon, qui a beaucoup d'esprit; car c'est lui qui fait tous mes mémoires, et je lui demandois, de tems en tems, s'il me conseilloit d'aller couper l'habit en question, qui devoit m'être payé sur le produit des représentations de cette Comédie.

Poinsinet racontoit lui-même cette Anecdote d'une maniere très-ingénieuse et très-plaisante, et il n'en rioit pas moins que tous ceux qui l'entendoient.

Le 30 Janvier 1766, on a remis cette Piece au Théatre, avec des changemens dans les paroles et dans la Musique. La reprise a eu le plus grand succès; on a applaudi aux corrections et à la suppression de quelques longueurs qu'on avoit

remarquées lors de la nouveauté. L'affluence fut prodigieuse pendant sept représentations de suite, et devoit l'être, vraisemblablement, à un plus grand nombre, si l'on n'eût été obligé d'en interrompre le cours, par l'indisposition d'un Acteur. Au reste, cette Piece est toujours vue avec un nouveau plaisir toutes les fois qu'on la donne.

Parmi les coupures que Poinsinet a cru devoir faire à cette Piece, en la remettant au Théatre, il y avoit des détails, qui, s'ils n'étoient pas très-dramatiques, ni très-lyriques, peignoient au moins assez bien les Personnages qu'il employoit, d'après Fielding. Telle est, par exemple, cette Ariette, qui caractérise la politique inquiete et ridicule de Madame Western, toujours la Gazette à la main.

« On nous écrit, de Cracovie,
» Que le quartier est à Sambor.
» Le Palatinat de Kiovie
» Veut tenter un nouvel effort.... »
Non, les Politiques du Nord
N'en croiront jamais mon génie....
Mais, poursuivons. « De la Russie.
» On prétend que le grand Visir
» Arme, en secret, pour envahir

» Nos frontieres abandonnées.... »
Je l'aurois gagé, cent guinées!
Le Turc ne veut que s'agrandir;
Et, justement, le voici: « Sa Hautesse
» Fait lever des Troupes en Grèce.... »
Depuis un an, je le prédis!
Cela va bien! « Troubles de Perse.
» La fortune est chez nous diverse,
» Et le pain toujours hors de prix.... »
J'en gémis! Ma peine est étrange!
Je renonce à cet embarras.
Eh! comment veut-on que j'arrange
Des gens qui ne s'entendent pas? &c.

M. Desforges a traité ce même sujet, sans enfreindre la regle d'unité de lieu, en mettant la scene à Londres. Sa Piece est en cinq actes, en vers, et sans Musique. Elle a été donnée, au Théatre Italien, le 22 Octobre 1782, avec un très-grand succès, et elle en obtient encore tous les jours.

TOM JONES,

COMÉDIE LYRIQUE,

EN TROIS ACTES,

IMITÉE DU ROMAN ANGLOIS DE FIELDING,

PAR POINSINET;

MUSIQUE DE M. A. D. PHILIDOR

Représentée le 27 Février 1765.

PERSONNAGES.

TOM JONES.

Monsieur WESTERN.

Madame WESTERN.

Miss SOPHIE WESTERN.

HONORA.

ALWORTHY.

BLIFIL.

DOWLING, Quaker.

UNE SERVANTE de l'Hôtellerie d'Upton.

PIQUEURS.

VALETS.

BUVEURS.

La Scene est, au premier et au second Acte, dans le Château de M. Western; et au troisieme, dans une Hôtellerie, à Upton.

TOM JONES,

COMÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente un Sallon de Compagnie dans le Château de M. Western. *Sophie est à droite, près d'un métier de tapisserie où elle travaille ; Honora, de l'autre côté, fait de la dentelle.)*

SCENE PREMIERE.

HONORA, SOPHIE.

D U O.

SOPHIE, *travaillant.*

Que les devoirs que tu m'imposes,
Triste raison, ont de rigueur !
Tu gémis, Sophie, et tu n'oses
T'interroger sur ta douleur.
Quand sous tes doigts naissent les roses,
Les épines sont dans ton cœur.

HONORA, *faisant de la dentelle, et agitant ses fuseaux.*

Soir et matin,
La jeune Isette,
Triste et seulette,
Céde au chagrin.
Qu'un jeune drille
Lui parle l'amoureux jargon :
Son cœur sautille,
Elle babille ;
C'est un démon.
Voilà sur l'esprit d'une fille,
Le pouvoir d'un joli garçon.

SOPHIE, *s'arrêtant et la regardant.*

En vérité, ma Bonne, vous m'obligeriez de contraindre votre gaieté ; elle est aujourd'hui bien vive.

HONORA.

Pas plus qu'à l'ordinaire, mais c'est vous, Mademoiselle, qui êtes aujourd'hui bien triste.

SOPHIE.

Tu te l'imagines, parce que je n'ai nul plaisir à raisonner avec ma tante des intérêts de l'Europe, ni à babiller inutilement avec toi.

HONORA.

Courage ; soyez plus sincere. Votre mélancolie s'accroît de jour en jour : tout le monde s'en apperçoit ici ; et nous en causions encore ce matin avec Monsieur Jones.

SOPHIE, *travaillant.*

Avec Monsieur Jones ! et qui vous a priée de vous entretenir de moi ?...

HONORA, *travaillant.*

Eh bien ! n'allez-vous pas gronder ? comme si j'avois commis un grand crime d'écouter votre éloge.... fait par le plus joli jeune homme, le meilleur ami de votre pere, que le sage Alworthy éleve et chérit comme un fils.

SOPHIE.

Je vois que le plus court est de te laisser dire.

HONORA *se leve.*

Mais convenez-en vous-même ; vive ce Cavalier pour les attentions, les soins, la générosité, le courage ! Auriez-vous l'ingratitude d'oublier qu'il n'a pas craint de se casser le bras pour vous préserver d'une chute légere? Ah ! lorsqu'il s'agit de rendre service, rien ne l'arrête, et voilà comme j'aime les hommes.

SOPHIE.

Il me paroît que tu ne hais pas trop celui-là.

HONORA.

De bonne-foi, peut-on le haïr ? Il est si poli, si bien fait !

SOPHIE, *en souriant.*

Sais-tu bien, ma Bonne, que je finirai par t'en croire amoureuse ?

HONORA.

Ah ! vous voulez vous amuser à mes dépens : croyez, ma chere Maîtresse, que je me rends justice. Je sais que le pauvre M. Jones ne connoît ni ses parens, ni sa famille ; mais je sais aussi que l'incertitude de son sort vaut mieux que la réalité du mien ; chéri de votre pere, élevé par Alworthy, tout cela suppose quelque secret

motif, et j'en suis si persuadée, qu'on me voit toujours la premiere à prendre son parti contre tous ceux qui en babillent.

SOPHIE.

Cela est très-bien de ta part; je t'en loue.

HONORA.

J'ai déja fait une remarque.

SOPHIE.

Quelle est-elle?

HONORA.

Ce grave Dowlin, ce Quaker, qui est comme l'Intendant de M. Alworthy; lui qui tutoie tout le monde, ne salue personne, dont l'abord est si brusque, le ton si dur, l'esprit si fier; voyez, quand il parle de M. Jones, il y met des égards, du respect.

SOPHIE.

Mais... je m'en suis apperçue.

HONORA.

Allez, Mademoiselle, le Ciel est juste; il permettra que tout se découvre; et, en attendant, si quelqu'un doit ici le protéger, c'est plutôt vous qu'un autre.

SOPHIE.

Pourquoi?

HONORA.

Je crains....

SOPHIE *se leve.*

Acheve. Tu dois savoir que je ne veux pas que l'on me cache rien.

HONORA.

Eh bien! écoutez-moi. C'étoit hier après le dîner; *il*

se promenoit dans le bosquet : c'est assez son usage. Je m'étois cachée, et je l'entendois qui disoit; mais mille fois plus tendrement que je ne puis le répéter.

ARIETTE.

Oui, toute la vie,
La belle Sophie
Charmera mon cœur;
De toute ma vie
La seule Sophie
Feroit le bonheur.

Cœur sensible et tendre;
Qui peut chaque jour
La voir et l'entendre,
Sait-il se défendre
Du pouvoir d'amour?
Non, toute la vie, &c.

Mais dans le silence,
Loin de ses appas,
Cachons mon offense;
Et, sans espérance,
Répétons tout bas :

Oui, toute la vie, &c.

SOPHIE, *troublée.*

Honora... finissez... si vous me promettiez de ne plus parler de ceci.... je vous pardonnerois. Mais prenez garde. Vous êtes indiscrette, ma Bonne... Vous l'êtes trop... Mon pere... Moi-même.

HONORA.

Soyez tranquille... Chut, j'entends quelqu'un : c'est

Madame votre tante ; la gazette l'occupe si fortement qu'elle ne nous apperçoit pas.

(*Sophie et Honora se remettent à leur ouvrage.*)

SCENE II.

HONORA, Madame WESTERN, SOPHIE.

Madame WESTERN, *tenant la gazette, qu'elle lit.*

AH ! je suis bien-aise de vous trouver ici : vous travaillez ; tant mieux. J'aime qu'on s'occupe. Honora, sortez.

(*Elle met la gazette dans un porte-feuille qu'elle tire de sa poche.*)

HONORA, *à part, en serrant les deux ouvrages.* Pourquoi donc ce mystere ? (*Elle sort.*

Madame WESTERN.

Vous me voyez, ma niece, fort inquiete ; nos affaires dans les couronnes du Nord prennent une tournure si contraire à mes idées !....

SOPHIE.

Il faut espérer.

Madame WESTERN.

Non ; contre toute raison le Danemarck prend les armes. On se fioit sur une confédération. On avoit projeté des articles, et point du tout : en vérité, il est bien difficile d'arranger des gens qui ne veulent pas s'entendre.

SOPHIE.

Mais, ma tante, ne seroit-il pas plus simple de les laisser s'arranger eux-mêmes ?

Madame WESTERN.

Cela vous est bien facile à dire ; mais ces contradictions perpétuelles m'occupent, me chagrinent, m'empêchent de songer, comme je le voudrois, aux intérêts de cette maison, dont votre pere, qui n'a pas le sens commun, me laisse tout le tracas.

SOPHIE.

Ma tante... Il est mon pere.

Madame WESTERN.

Oui, et c'est-là tout son mérite ; car, dans sa conduite, c'est bien le Gentilhomme le plus extraordinaire... Tous les jours courant les bois : ne vous entretenant, les soirs, que de ses chevaux, de ses valets... Ah ! qu'il feroit bien mieux de suivre ses affaires, de veiller... sur vous.... oui, sur vous-même, Miss Western, dont je suis fort mécontente.

SOPHIE.

Que me reprochez-vous ?

Madame WESTERN.

Ah ! çà... nous sommes seules. Je vous ai élevée. Je vous aime. Depuis deux mois que Monsieur Alworthy, son protégé Jones, et Blifil son neveu, logent dans ce château, vous êtes triste, rêveuse, vous fuyez la compagnie.

SOPHIE.

Je vous jure....

Madame WESTERN.

Vous êtes amoureuse, Sophie.

SOPHIE, *vivement.*

Ne le croyez pas.

Madame WESTERN.

ARIETTE.

Ah ! j'aime assez cette finesse ;
Vous prétendez m'en imposer,
A moi, ma niece !
En vérité, c'est par trop s'abuser.

Du Ministre le plus sévere,
Du plus habile Secrétaire,
Dès que je veux sonder les sentimens,
L'espoir couronne mon attente.
Jugez si je suis clairvoyante
Sur les intrigues des Amans.

Ah ! j'aime assez, &c.

SOPHIE, *à part.*

Je ne sais que penser.

Madame WESTERN.

Vous rêvez, vous craignez de me répondre ; vous avez tort. Votre choix me plaît : il est convenable. Si j'attendois que mon frere s'avisât le premier de songer à votre établissement, ce seroit à ne pas finir ; il ne peut tarder, et j'en vais conférer avec lui tout-à-l'heure.

SOPHIE.

De grace, répondez-moi ; se pourroit-il que vous fussiez assez bonne ?...

Madame WESTERN.

Eh! voilà comme l'on parle... comptez sur moi... (*On entend un bruit de fanfares.*) J'entends du bruit; c'est votre pere; on ne peut le méconnoître au tapage qui l'environne.

SCENE III.

Quatre Piqueurs en bottes et en habits troussés, tenant en main leurs trompes et donnant des fanfares. JONES, Monsieur WESTERN, *en habit de chasse, la trompe au cou.* SOPHIE, Madame WESTERN, HONORA.

M. WESTERN, *après les fanfares.*

COURAGE, enfans; de la joie; de la gaieté: ah! le beau tems, la belle chasse!

JONES.

Elle a été des plus heureuses.

M. WESTERN.

Oui, mon ami; c'est graces à ton intelligence... Bon jour, Sophie: comment te portes-tu, ma fille? fais ton compliment à mon camarade; il vient, ma foi, de s'acquérir la gloire du plus déterminé Chasseur de notre comté de Sommerset.

JONES.

C'est à vous qu'appartient cet avantage.

M. WESTERN.

Nenni, vraiment; je suis sincere. C'est à toi que je

dois aujourd'hui tout le plaisir de ma chasse... Si tu l'avois vu, Sophie, quelle vivacité! quelle ardeur! Mais vous autres femmes, vous vous levez si tard!

Madame WESTERN.

Ne faut-il pas, comme vous, courir les bois avant qu'il soit jour?

SOPHIE.

J'en ai bien du regret.

JONES.

Le plaisir que nous vous aurions vu prendre, eût encore augmenté le nôtre.

Madame WESTERN.

Oh! sans doute; il est bien flatteur pour des femmes d'une certaine façon, de s'exposer tous les jours à quelque nouvel accident, de braver les vents, la pluie!

M. WESTERN.

Eh! ma chere sœur, mêlez-vous de politiquer sans nous contrarier sur nos plaisirs. Ah! que n'avez-vous vu la chasse de ce matin? Peut-être de six mois n'aurons-nous pareille rencontre; un cerf dix-cors! un tems! un frais! Tayaut! tayaut! il semble que j'y sois: tenez, le récit seul de ma chasse vous fera regretter de ne pas nous avoir suivis. Ecoutez.

ARIETTE.

D'un cerf dix-cors j'ai connoissance:
On l'attaque au fort, on le lance.
Tous sont prêts;
Piqueurs et Valets
Suivent les pas de l'ami Jone.

J'entends

J'entends crier : volcelets ! volcelets !
Aussi-tôt j'ordonne
Que la meute donne.
Tayaut ! tayaut ! tayaut !
Mes chiens, découplés, l'environnent ;
Les trompes sonnent :
« Courage, amis : tayaut ! tayaut ! »
Quelques chiens, que l'ardeur dérange,
Quittent la voie et prennent le change.
Jones les rassure d'un cri :
Ourvari ! ourvari !
Accoute ! accoute ! accoute !...
Au retour nous en revoyons.
Accoute ! à Mirmiraut. Courons
Tous à Griffaut ;
Y après : tayaut ! tayaut !
On reprend route :
Voilà le cerf à l'eau.
La trompe sonne,
La meute donne,
L'écho résonne,
Nous pressons les nouveaux relais :
Volcelets ! volcelets !
L'animal forcé succombe,
Fait un effort, se releve, enfin tombe ;
Et nos chasseurs chantent tous à l'envi :
« Amis, goûtons les fruits de la victoire ;
» Amis, amis, célébrons notre gloire.
» Halali ! fanfare ! halali !
» Halali ! »

Madame WESTERN.

Quand vous aurez tout dit, mon frere, pourra-t-on vous parler un moment de vos affaires?

M. WESTERN.

Oh! de tout mon cœur, et tant que vous voudrez... Mais, dites-moi, d'abord, le dîner tardera-t-il beaucoup? Nous n'avons eu que le tems de faire une petite halte, et, grace à vos soins, la cantine étoit mal fournie.

Madame WESTERN.

Il n'est pas encore midi.

M. WESTERN.

Que m'importe? Ordonnez qu'on se dépêche... (*Aux Piqueurs.*) Et vous, enfans, point de relâche. Le franc Chasseur doit être plus alerte encore que la bête qu'il poursuit. Demain, dès le point du jour.

Madame WESTERN, *à part.*

Oh! demain... Vous aurez, après le dîner, tout le tems de donner vos ordres... (*Haut.*) Honora, suivez ma niece dans mon appartement... Je me flatte que Monsieur Jones me voudra bien permettre d'être un moment seule avec mon frere.

JONES.

Madame....

(*Honora sort avec Sophie.*)

M. WESTERN, *à part.*

C'est une tyrannie; je ne sais ce qu'elle me veut; il faut contenter les femmes... (*A Jones.*) Va-t-en donner un peu le coup-d'œil du Maître; vois si notre jeune meute est rentrée en bon état: va, mon camarade; je ne tarderai pas à t'aller joindre.

(*Jones sort avec les Piqueurs.*)

SCENE IV.

M. WESTERN, Madame WESTERN.

M. WESTERN.

A présent, que me voulez-vous dire ? J'aurois plus besoin de repos que de raisons ; ne marchons pas par les boulées : dépêchons.

Madame WESTERN.

Je veux vous dire, mon frere, que vous ne prévoyez rien, que vous ne savez rien.

M. WESTERN.

Oh ! parbleu, si fait. Je prévois que les vins de France seront fort chers l'année prochaine ; je sais que la race de mes bassets s'abâtardit.

Madame WESTERN.

Et ce sont-là vos plus grandes affaires ?

M. WESTERN.

Et je n'en veux point avoir d'autres, moi. Je paye mes ouvriers tous les mois ; je compte avec mes fermiers tous les ans ; je bois avec mes amis tous les jours ; et, quoi que vous en disiez, j'appelle cela faire très-bien ses affaires.

Madame WESTERN.

Mais votre fille a bientôt dix-huit ans.

M. WESTERN.

C'est vrai, et cela me prouve souvent qu'il ne faut pas avoir votre âge pour raisonner mieux que vous.

Madame WESTERN.

Mon frere !

M. WESTERN.

Allons, point d'humeur, finissons : que veut, que desire ma chere Sophie ?

Madame WESTERN.

Ce que vous n'avez peut-être pas envie de lui accorder si-tôt ; ce que l'on desire à son âge... un mari.

M. WESTERN.

Eh ! c'est mon unique envie. Combien de fois m'avez-vous entendu dire vous-même que ma seule ambition étoit de la voir heureuse, en la mariant au plus riche Gentilhomme de la Province.

Madame WESTERN.

Hâtez-vous donc de faire un choix ; son cœur pourroit vous prévenir ; et j'ai remarqué que, depuis le départ du neveu de M. Alworthy pour son château...

M. WESTERN.

De Blifil ?

Madame WESTERN.

Oui, de Blifil.

M. WESTERN.

Quoi ! sérieusement..... vous imaginez que ma Sophie ?...

Madame WESTERN.

Comptez sur mon discernement.

M. WESTERN.

Oh ! votre discernement !... Au reste, écoutez donc. Ma foi, j'en suis enchanté ; je l'ai toujours aimé : il est pourtant mauvais Chasseur ; mais d'ailleurs hon-

nête homme, neveu de mon ami, son unique héritier. Ce garçon-là sera riche. Ma fille lui veut du bien?... Allons, voilà qui est fini... Holà! quelqu'un. (*Richard entre.*) Richard, qu'on voye un peu si l'ami Alworthy est dans le château: qu'il vienne me parler; qu'il vienne tout-à-l'heure: c'est pour affaire pressée; entendez-vous. S'il ne peut quitter, j'irai moi-même.

(*Richard sort.*)

Madame WESTERN.

Il seroit plus convenable d'attendre.

M. WESTERN.

Oh! trève à vos avis; ne troublez point ma joie: je ferai mon bonheur, celui de ma fille, celui de mon ami, celui de son neveu: nous serons tous contens, tous heureux... Alworthy va venir; je veux lui parler seul.

Madame WESTERN.

Il faut considérer...

M. WESTERN.

C'est assez; c'est assez, ma sœur... (*Madame Western sort.*) Oui; c'est au mieux: ce mariage-là fait justement mon affaire. La Terre de mon ami touche à la mienne; je puis marier Sophie, sans me séparer d'elle: si je chasse de leur côté, je descends chez mon gendre, et j'embrasse ma fille.

ARIETTE.

Ah! quel plaisir je me promets!
Je lui veux annoncer moi-même
Qu'en ce jour, à celui qu'elle aime,
Je la veux unir pour jamais.

Je ne vois, plus je m'étudie,
Aucun obstacle à ce lien.
Tu seras heureuse, Sophie,
Et ton bonheur fera le mien.

SCENE V.

M. WESTERN, ALWORTHY.

ALWORTHY.

RICHARD m'a dit...

M. WESTERN.

Approche, approche, mon cher voisin; tu sais depuis combien de tems nous sommes amis.

ALWORTHY.

Oui, et je m'en ressouviens toujours avec le plus grand plaisir.

M. WESTERN.

Tu n'as pourtant jamais eu la complaisance de courre un cerf avec moi.

ALWORTHY.

Chacun a ses goûts.

M. WESTERN.

De bonne foi, je ne sais pas trop ce que tu aimes.

ALWORTHY.

La tranquillité. Je n'en jouis jamais; aujourd'hui même, vous me voyez triste. J'entends murmurer de tous côtés contre Jones; Blifil même a lieu de s'en

plaindre. J'en suis fâché : ce garçon ne m'est rien ; mais je l'ai élevé, je l'aime.

M. WESTERN.

Et vous avez raison. C'est un excellent sujet, un brave Chasseur. Allez, mon vieil ami, c'est un jeune homme dont vous n'aurez jamais que de la satisfaction.

ALWORTHY.

Je le souhaite.

M. WESTERN.

Laissons cela. Apprends les nouvelles les plus heureuses : tu sais combien j'aime ma fille ; je la marie ; à moins que tu ne t'y opposes.

ALWORTHY.

Moi ! et pourquoi voulez-vous que je m'oppose au bonheur de votre fille ?

M. WESTERN.

En ce cas, touche-là : notre affaire est conclue ; c'est à ton neveu que je la donne. Ils s'aiment ; sa tante me l'a dit ; et je te dis, moi, qu'il faut écrire à ton château, faire revenir Blifil, et les marier dès demain.

ALWORTHY.

Cela est bientôt dit : mais une affaire de cette nature...

M. WESTERN.

Doit se terminer en deux jours. Je donne à ma fille la moitié de mon bien en la mariant, et le reste après ma mort ; traite de même ton neveu, et finissons.

ALWORTHY.

Êtes-vous bien assuré de trouver dans leurs caracteres cette convenance mutuelle d'où résulte le bon-

heur du mariage? Sans parler de Blifil, votre Sophie mérite...

M. WESTERN.

Ils s'aiment, je te l'ai déja dit: je sais mieux que toi ce qu'elle mérite. Veux-tu m'apprendre à aimer ma fille?

ALWORTHY.

Comment Madame Western a-t-elle pu savoir?...

M. WESTERN.

Je te réponds de tout; ma Sophie est ma fille, elle m'aime, elle le doit. Ce mariage la rend heureuse; il fait tout mon desir, et je n'aurai pas besoin d'ordonner pour qu'elle m'obéisse. Quant à ton neveu, s'il lui plaît de refuser quinze mille livres sterlings et ma Sophie, je vous baise à tous les deux les mains; n'en parlons plus.

ALWORTHY.

Modérez-vous.

M. WESTERN.

Eh! non; tout est dit. Voilà comme je suis.

ALWORTHY.

Je vais travailler à vous contenter.

M. WESTERN.

Eh! j'apperçois l'ami Dowling: tu fais bien de conserver ce Quaker à ton service; j'aime ces gens-là, ils sont vrais.

SCENE VI.

M. WESTERN, ALWORTHY, DOWLING, *toujours le chapeau sur la tête.*

DOWLING, *à Alworthy.*

ALWORTHY, j'avois pour toi des lettres, même fort importantes; ton neveu Blifil s'en est emparé: l'approuves-tu?

ALWORTHY.

Il me les remettra; tu sais qu'il a toute ma confiance.

DOWLING.

Soit.

ALWORTHY.

Ecris-lui de se rendre ici le plus tôt possible.

M. WESTERN.

Comment! le plutôt! quand il s'agit du bonheur de ma fille! Que l'on fasse monter un de mes gens à cheval; qu'il courre, qu'il l'amene... qu'il arrive...

ALWORTHY.

Vous serez satisfait; Dowling ira lui-même: je vais lui écrire... Suis-moi; j'ai d'autres affaires à te communiquer: serviteur, mon ami; réfléchissez encore, je vous en prie. (*A Dowling.*) Suis-moi.

(*Ils sortent.*)

M. WESTERN.

Tout est refléchi. Quelle lenteur! Ah! que je te plains, Sophie, s'il faut que son neveu lui ressemble!

SCENE VII.

M. WESTERN, Madame WESTERN.

M. WESTERN.

Vous voilà, ma sœur? Eh bien! notre affaire est arrangée : tout est fini; Alworthy m'a donné sa parole. Avez-vous prévenu Sophie?

Madame WESTERN.

Pas encore: je lui ai fait dire de se rendre ici.

M. WESTERN.

Tant mieux; vous m'avez réservé le plaisir de le lui annoncer moi-même.

Madame WESTERN.

Doucement! Sophie est mon éleve; j'ai pris soin d'entamer cette affaire : il est décent qu'elle ne se fasse que par moi.

M. WESTERN.

Ma sœur, je vous en prie.

Madame WESTERN.

De grace, mon frere, ne me refusez pas cette satisfaction.

M. WESTERN.

Il faut toujours vous céder. Je vais rejoindre Alworthy... Mais j'apperçois Sophie... (*Sophie entre.*) Approche, approche; sois contente: écoute ma sœur; elle a de bonnes nouvelles à t'apprendre. (*Il la caresse.*)

Sois bonne fille. (*D'un ton très-gai.*) Aime bien ton pere, et tout ira comme il faut... (*D'un ton très-froid.*) Adieu, ma sœur.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

Madame WESTERN, SOPHIE.

SOPHIE, *d'un air étonné.*

Mon pere nous quitte ! il paroît bien satisfait !

Madame WESTERN.

Il doit l'être ; et vous ne serez pas fâchée, à votre tour, d'apprendre combien j'ai réussi. Monsieur Alworthy consent à tout ; votre pere en est ravi, et dès ce soir, mes enfans, nous vous unirons ensemble.

SOPHIE.

Ensemble !... avec ?...

Madame WESTERN.

Avec celui que vous aimez ; cela me paroît clair. Pourquoi donc cette inquiétude ? Nous vous jugeons tous deux très-dignes l'un de l'autre. Oh ! ne dissimulons plus, ou je me fâcherai.

SOPHIE.

Je crains de me trop flatter... Eh bien ! Madame, il est vrai que mon cœur...

Madame WESTERN.

Acheve.

SOPHIE.

Je ne le puis.

ARIETTE.

Ah ! ma tante, je vous prie,
Couronnez tant de bienfaits :
En votre sein je confie
Et mon trouble et mes secrets.
Rassurez votre Sophie ;
Et dans son ame attendrie
Portez le calme et la paix.
Oui ; j'aime, j'aime, il est vrai ; mais je tremble,
Je crains d'écouter mes soupirs.
L'Amour peut-il unir ensemble,
Tant de chagrins et de plaisirs ?

Ah ! ma tante, &c.

Madame WESTERN, *en l'embrassant.*

Tu me charmes, tu me rappelles des momens !... Mais ce tems-là n'est plus. Je te l'ai déja dit, ma chere : ton choix est sensé ; ce jeune homme est bien, très-bien.

SOPHIE.

Il faut convenir qu'il est aimable.

Madame WESTERN.

Sage... posé.

SOPHIE.

Courageux, humain, poli.

Madame WESTERN.

Discret, savant.

SOPHIE.

Plein d'esprit, de soins, de prévenances.

TOUTES

TOUTES DEUX.

In un mot, fait pour plaire.

SOPHIE.

Oui, sans doute ; et tant de qualités réunies peuvent bien faire oublier le défaut que la naissance...

Madame WESTERN.

Comment ! que dites-vous ? Où prenez-vous, s'il vous plaît, de pareilles impertinences ?

SOPHIE.

Puis-je ignorer un fait public, et ne pas savoir combien un malheur, dont il n'est pas coupable, fait souffrir l'infortuné Tom Jones ?

Madame WESTERN.

Jones ! Qu'entends-je ? Juste Ciel ! Mais je n'en reviens pas. C'est Jones que vous aimez ! c'est à moi que vous l'osez dire ! Ce n'est pas de Blifil ?...

SOPHIE.

Blifil !... (*A part.*) Je suis perdue.

Madame WESTERN.

Comment ! un homme sans état, sans parens !

SOPHIE.

De grace...

Madame WESTERN.

Déshonorer votre nom, votre famille ! me faire passer pour une femme sans discernement !

SOPHIE.

Ecoutez-moi.

Madame WESTERN.

Voilà donc le fruit de l'éducation que je vous ai donnée ! Vous aimez Jones ! je vais en avertir votre

pere... Je veux qu'il soit chassé du château ; qu'il le soit de chez Monsieur Alworthy, de tout le Comté de Sommerset.

SOPHIE.

Pourquoi le perdre ?

DUO.

Madame WESTERN.

Non, rien ne peut me retenir :
Rien ne peut calmer ma colere.

SOPHIE.

Soyez sensible à ma priere ;
Ce n'est pas lui qu'il faut punir.

Madame WESTERN.

Je veux qu'Alworthy, que mon frere,
M'aident tous deux à le punir.

SOPHIE.

Ce n'est pas lui qu'il faut punir.
Pour appaiser votre colere,
Ordonnez-moi ; que faut-il faire ?
Je suis prête à vous obéir.

Madame WESTERN.

Fuir pour jamais ce téméraire,
Le mépriser, le haïr.

SOPHIE.

Eh bien ! eh bien ! j'y ferai mon possible.

Madame WESTERN.

Recevoir
Blifil dès ce soir ;
Lui montrer une ame sensible.

SOPHIE.

Eh bien ! eh bien ! j'y ferai mon possible.

Madame WESTERN.

Songez à remplir ce devoir ;
A ce prix seul je puis me taire.

SOPHIE.	Madame WESTERN.
Je suis prête à vous satisfaire. Daignez calmer votre colere....	Je veux bien calmer ma colere.
(*à part.*) Allons cacher mon désespoir.	Mais songez à votre devoir.

(*Elles sortent chacune d'un côté opposé.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le Théatre change & représente un endroit agréable du jardin de M. Western. On découvre une allée très-courte qui conduit au Château, que l'on voit dans le fond. Sur la gauche se trouve un siége de gazon : dans le fond, une ou deux allées d'arbres ; & çà & là sur la Scene quelques siéges.*)

SCENE PREMIERE.

BLIFIL, DOWLING.

DOWLING.

BLIFIL, Blifil ; arrêtons ici un moment.

BLIFIL.

Je le veux bien. Je veux même, avant d'aller trouver mon oncle, te rappeller ta promesse.

DOWLING.

Je m'en souviens. Je m'en repens. Ta conduite me déplaît.

BLIFIL.

Tu vois qu'elle est nécessaire.

DOWLING.

Nécessaire... d'être faux ?

BLIFIL.

Mais ce n'est point fausseté. Je ne te demande que du silence ; enfin si ce secret, ignoré depuis tant d'années, se découvroit un jour plus tôt, un jour plus tard, quel avantage de plus seroit-ce pour Tom Jones ?

DOWLING.

Il jouiroit à l'instant de son état.

BLIFIL.

Attends que mon mariage soit conclu avec Miss Sophie.

DOWLING.

Tu l'épouses ?

BLIFIL.

Je t'ai montré la lettre de mon oncle.

DOWLING.

Ton aîné la mérite mieux que toi.

BLIFIL.

Mais, si elle m'aime ?

DOWLING.

En ce cas, tu la mérites mieux que lui.

BLIFIL.

Ce mariage nous rend heureux l'un et l'autre ; si j'écoutois tes desirs, si j'osois parler, je paroîtrois moins riche aux yeux de Western ; il voudroit rompre, et je perdrois ma fortune.

DOWLING.

Il suffit ; je t'entends : ton cœur est faux. Je t'ai donné ma parole ; je m'en souviens. A ton tour, souviens-toi de ce que je te vais dire. J'étois porteur des lettres de feue ta mere. Je te les ai remises. Je vais à Londres, où

ton oncle Alworthy m'envoie ; mais, prends-y garde, s'il faut qu'à mon retour la vérité ne soit pas sortie de ta bouche ; si tu n'as pas déclaré que Jones est ton frere, ton aîné ; je le ferai moi-même.

BLIFIL.

Ecoute...

DOWLING.

Point de réponse. Adieu. (*Il sort.*)

SCENE II.

BLIFIL, *seul.*

PARS, je ne te crains pas. Ces lettres... je les tiens. Je saurai t'arrêter à Londres, plus long-tems que tu ne le penses... Je puis d'un seul mot... Non, je ne te crains pas ; et ton protégé, cet homme si parfait.... Ah ! le voici.

SCENE III.

JONES, BLIFIL.

JONES.

QUOI ! vous ici, Monsieur ?

BLIFIL.

Oui.

JONES.

Et votre voyage ?

BLIFIL.

Bien. (*Il sort.*)

JONES, *seul.*

Heureux mortel ! de la naissance et de la fortune.... Pour quelle raison Sophie a-t-elle disparu avant le dessert ? Je ne sais ; mais tout m'inquiete. Jamais je n'eus l'ame si triste.

ARIETTE.

Amour, quelle est donc ta puissance !
Me dois-je aveugler sur mon sort ?
Aux doux attraits de l'espérance
Mon cœur peut-il s'ouvrir encor ?
J'ose aimer la belle Sophie,
Le plus rare bienfait des Cieux,
Et qu'ils semblent avoir choisie
Pour charmer le cœur et les yeux.
(*Il jette les yeux sur ce qui l'environne.*)
La jeune fleur,
Eclose à peine,
De son teint n'a pas la fraîcheur :
Naissante rose, ton odeur
Est moins douce que son haleine,
Et le jour moins pur que son cœur.

Amour, quel est donc ta puissance !
Me dois-je aveugler sur mon sort ?
Aux doux attraits de l'espérance
Mon cœur peut-il s'ouvrir encor ?

SCENE IV.

JONES, HONORA.

HONORA, *à part.*

VOILA notre homme livré à ses belles rêveries.

JONES.

Ah ! c'est vous, Honora ?

HONORA.

Oui, moi, qui vous trouble peut-être. Les amoureux aiment la solitude.

JONES.

Vous me connoissez mal ; me soupçonner d'être amoureux !

HONORA.

Oh ! ce n'est plus un soupçon ; il y a long-tems que j'en suis certaine.

JONES.

Et de qui croyez-vous que j'ose ici l'être ?

HONORA.

Voyez qu'il est malin ! Venez ici. Ah ! vous êtes si honnête, qu'il n'y a pas de plaisir à vous chagriner. Vous faites le discret, parce que vous tremblez que Sophie ne daigne pas vous payer du moindre retour ; mais si vous saviez, comme moi, ce qui en est : allez.

ARIETTE.

La pauvre fillette à beau faire,
Le trait vainqueur
Est dans son cœur :

Elle veut jouer la sévere,
Se mettre en colere,
Montrer du mépris, de l'humeur.

JONES.

Du mépris !....

HONORA.

Ne craignez rien, vous dis-je.

La pauvre fillette à beau faire,
Le trait vainqueur
Est dans son cœur.
Nul plaisir ne la peut distraire ;
Rien ne peut guérir sa langueur.
Le trait vainqueur, &c.

JONES.

Que me dis-tu ? si j'osois t'en croire... quoi ! le cœur de Sophie ?...

La pauvre fillette à beau faire,
Le trait vainqueur
Est dans son cœur.

HONORA.

Doucement. Je ne vous dis point que ma maîtresse ait de l'amour. J'ai trop de respect pour elle.... Mais c'est bien l'amitié la plus vive.... la plus franche.... la plus...

JONES, *toujours vivement et gaiement.*

Et c'en est assez, ma chere Honora. Quel excès de joie ! que je t'aime ! que je t'embrasse !

HONORA.

Finissez.

(*Il l'embrasse.*)

SCENE V.

JONES, M. WESTERN, *en déshabillé à l'Angloise*, HONORA.

M. WESTERN, *les surprenant.*

Ah! je vous y prends!... Courage, l'ami Jones; à elle, en bon chasseur.

HONORA.

Monsieur...

M. WESTERN.

Eh! non; ne vous gênez pas: je suis de vos amis.

HONORA.

C'est malgré moi.

M. WESTERN.

Oui-da! quelque sot qui te croiroit!

JONES.

Je vous promets...

M. WESTERN.

Taisez-vous, fripon... Allons; ma sœur te demande: va vîte, que je n'entende pas quereller... Ah! ah! notre ami, ce n'est donc pas à tort que l'on te donne la réputation d'un égrillard?

JONES.

Je vous prie de croire...

M. WESTERN.

Tu fais l'innocent, tu cherches à t'excuser? parbleu!

à ton âge, il faut bien s'amuser à quelque chose ; et tel que tu me vois, mon cher Tom...

ARIETTE.

Plus d'une fois, tandis qu'à la maison
Chacun me croit endormi sous l'ombrage,
Dans un bosquet, près d'un jeune tendron,
En tapinois, je prends courage :
Je le cajole ; et les jeux du bel âge
Peuvent encor amuser le barbon.
Oui, le barbon,
Près d'un jeune tendron,
Sait encor du bel âge,
Peut encor donner la leçon.

Quel plaisir d'être sous la treille,
D'y reposer pendant l'éclat du jour !
Mais, sur le soir, on se réveille
Entre l'Amour et la bouteille,
Entre la bouteille et l'Amour.

Plus d'une fois, &c.

JONES.

Je le crois ; il faut convenir que vous menez ici la vie la plus agréable.

M. WESTERN.

Mais, oui-da : tout s'y passe assez à ma fantaisie ; et, comme tu dis, je serois peut-être le Gentilhomme le plus heureux de nos trois Royaumes, sans l'éternelle compagnie de ma sœur. Ah ! çà, de bonne foi, je t'en fais juge : se plaît-elle du matin au soir à autre chose

qu'à me contrarier, à me faire enrager avec sa politique, sa Gazette ? C'est bien le plus fatigant personnage, la plus franche... Mais ma fille est son héritiere ; il faut avoir un peu de patience.

JONES.

Et cette fille charmante ne vous console-t-elle pas bien de ces petites contradictions passageres ? Vous la voyez sans cesse ; vous en êtes tendrement chéri.

M. WESTERN.

Oui, ma Sophie, c'est bien le meilleur caractere, la plus aimable enfant ! il est vrai que cela contraint un peu ; et, sur la fin d'un repas, s'il passe par la tête quelque petite gaillardise, on n'ose la dire ; tout cela tue la gaieté.

JONES.

Quelquefois la délicatesse y gagne.

M. WESTERN.

Laisse faire, laisse faire ; nous allons être bien plus libres. Je vais la marier.

JONES.

Que me dites-vous ?

M. WESTERN.

Tu ne sais donc pas ?...

JONES.

Non ; je vous jure.

M. WESTERN.

Touche-là, mon ami ; fais-moi ton compliment : demain je marie Sophie.

JONES.

Demain, Monsieur !... cela est décidé ?...

M. WESTERN.

M. WESTERN.

Oui ; le voisin Alworthy s'est enfin déterminé.

JONES.

Alworthy ?

M. WESTERN.

C'est Blifil.

JONES.

Blifil ?

M. WESTERN.

Oui ; Blifil arrive dès ce soir pour conclure ce mariage.

JONES.

(*A part.*)

Voilà donc le motif de son retour ?

M. WESTERN.

Ma fille a de l'inclination pour lui. C'est ma sœur qui s'est mêlée de tout ceci ; et c'est, je crois, la premiere fois de sa vie qu'elle a fait quelque chose de raisonnable.

JONES, *pénétré.*

Je n'aurois pas cru que Blifil ait su lui plaire.

M. WESTERN.

Ma foi ! ni moi non plus : je ne sais pas trop comment cela s'est fait ; mais j'en suis charmé. Je ne pouvois gueres trouver mieux ; c'est une excellente, très-excellente affaire. Qu'en penses-tu ?

JONES.

Assurément... Monsieur... Je suis de votre avis.

M. WESTERN.

Ah ! justement, voici ma fille ; je veux que tu sois le premier à l'en féliciter.

SCENE VI.

JONES, M. WESTERN, SOPHIE.

M. WESTERN.

Approche ici, mon enfant; comment! on diroit que tu crains de lever les yeux. Ah! la pauvre petite! mais le cœur, au fond, n'en est pas moins satisfait. Voilà notre ami Jones à qui je faisois part de ton mariage: il en est enchanté. Demande-lui plutôt.

(*Sophie, embarrassée, n'ose lever les yeux sur Tom Jones, qui, de son côté, la fixe d'un air attendri.*)

JONES, *troublé.*

Je me flatte que Miss Western n'ignore pas à quel point son bonheur m'intéresse.

SOPHIE.

Je sais, Monsieur... ce que vous pensez... Mais vous, mon pere, si vous m'aimez...

M. WESTERN.

Si je t'aime? Est-ce à toi d'en douter? Tu ne soupçonnes pas; non, tu ne conçois pas combien tu m'es chere. Que veux-tu? Des bijoux, des parures, des diamans; la moitié, les deux tiers de mon bien? Parle.

SOPHIE.

Je vous supplie de m'écouter.

JONES, *à part.*

Que dira-t-elle?

SCENE VII.

JONES, M. WESTERN, SOPHIE; HONORA.

HONORA.

MONSIEUR Blifil demande s'il peut vous saluer.

M. WESTERN.

Eh ! mais, sans doute : qu'il vienne; pourquoi tant de cérémonies ?

JONES, *à part.*

Blifil !... Blifil !... Sortons; je craindrois qu'à sa vue... le désespoir... (*Haut.*) Vous savez, Monsieur, qu'il me reste encore quelques ordres à donner pour la chasse de demain.

M. WESTERN.

Si je le sais ? Parbleu ! je t'y suis. Mais crois-tu bonnement que je vais m'ennuyer ici à écouter les soupirs de ces deux tourtereaux ? Ma foi ! tu ne me connois gueres.. (*A Sophie.*) Ah ! çà, ma fille, je n'ai pas trop besoin de te dire comment tu dois le recevoir : en pareil cas, on prend plutôt conseil de son cœur que de son pere... (*A Honora.*) Ne va pas les gêner, toi, ces chers enfans; moi, je suis enchanté, cela me rajeunit... Allons, mon ami Jones... (*A sa fille.*) Je reviens vous rejoindre. Sans adieu, Sophie.

JONES.

Vous serez heureuse... Adieu.

(*Il sort avec M. Western.*)

SCENE VIII.

HONORA, SOPHIE; *ensuite* BLIFIL.

SOPHIE, *à Honora.*

QUE me dit-il, heureuse? Ah! qu'il est injuste!

HONORA.

J'apperçois Blifil. Contraignez-vous.

SOPHIE.

Quelle entrevue !... Rentrons sous ces allées pour y rassurer un moment mes esprits.

(*Elles entrent dans une allée ; Blifil, qui entre d'un autre côté, s'avance sur la Scene.*)

BLIFIL.

Que le sexe est dissimulé! je n'aurois jamais soupçonné qu'elle eût pour moi quelque tendresse. Saisissons cette circonstance ; pressons ce mariage avant que... Mais elle s'approche.... Elle s'approche bien lentement !

HONORA, *à Sophie.*

Courage! il faut prendre sur vous.

(*Blifil & Sophie se saluent.*)

BLIFIL.

Quelles graces, belle Sophie, n'ai-je point à vous rendre ? et lorsque je crois n'obéir qu'aux ordres de mon oncle...

SOPHIE.

Je sais, Monsieur, les intentions de mon pere.

BLIFIL.

C'est à leur mutuel aveu que je dois l'avantage dont je jouis, et le bonheur qui m'attend.

HONORA, *à part.*

Oh ! ce n'est pas encore chose faite.

BLIFIL.

Mais vous baissez les yeux, vous rêvez ! L'âge, la naissance, la fortune, tout se réunit en notre faveur, et s'accorde entre nous.

SOPHIE.

Je le sais ; aussi n'est-ce d'aucun de ces côtés qu'il se pourroit trouver des obstacles.

BLIFIL.

Il faut que l'on n'en ait pas prévu, puisque Monsieur votre pere lui-même paroît, autant que moi, pressé de conclure.

SOPHIE.

J'espere, Monsieur, que vous serez de mon sentiment; qu'un délais de quelques jours...

BLIFIL.

Mon unique desir est de vous plaire ; mais je n'oserai jamais demander cette grace à mon oncle.

SOPHIE.

Eh bien ! Monsieur, je l'obtiendrai de mon pere.

BLIFIL.

Je doute qu'il y consente ; je ne puis moi-même, sans chagrin, voir différer le moment de mon bonheur ; mais vous changerez d'idée, sans doute, quand vous sentirez tout l'avantage qui résulte pour vous de l'union de nos fortunes.

ARIETTE.

De l'opulence,
De l'abondance,
Notre maison deviendra le séjour;
Tendresses,
Richesses,
Caresses,
Tout vous prouvera mon amour.
Jamais je n'aurai d'autre envie
Que de veiller sur la belle Sophie,
Trop heureux d'en être chéri.
Ainsi
De l'opulence, &c.

SCENE IX.

HONORA, SOPHIE, M. WESTERN, *habillé comme au premier Acte*, BLIFIL.

M. WESTERN, *dans la coulisse.*

Oui, oui, que tout cela soit arrangé. Eh bien! vous avez eu, je crois, tout le tems de causer ensemble; pour vous, Monsieur mon gendre, il paroît que, si l'on veut vous voir, il faut venir vous chercher.

BLIFIL.

Pardon, Monsieur.

M. WESTERN.

Il me semble que le présent que je vous fais en vous

donnant ma fille, vaut bien la peine qu'on m'en remercie.

BLIFIL.

Croyez que ma reconnoissance...

M. WESTERN.

Oh! point de grands mots : sois mon ami, rends ma fille heureuse ; c'est tout ce que je te demande. Va trouver ton oncle ; il t'attend. Vois avec lui si les ordres que j'ai donnés pour ton mariage te conviennent ; je n'aime point les disputes. Je veux bien ne rien épargner ; mais je n'entends pas qu'on differe. (*Blifil lui fait des révérences ; M. Western le pousse.*) Eh ! va donc vîte... (*Blifil sort.*) (*A Sophie.*) Tu vois, mon enfant ; je préviens tes plus secrets desirs ; j'oublie tout pour ne m'occuper que de toi.

SOPHIE, *à Honora.* (*Honora sort.*)

Le tems est cher. Laisse-nous ; je vais tout risquer. Mon pere, si j'osois m'expliquer devant vous...

M. WESTERN.

Eh bien ! qu'est-ce ? Rien ne doit t'empêcher de m'ouvrir ton cœur. Ne sais-tu pas que tu dois tout espérer de ton pere ; que je n'ai dans la vie d'autre plaisir, d'autre joie que de te voir, de t'entendre, de t'aimer ?

SOPHIE.

Votre bonté m'encourage.

M. WESTERN.

Acheve.

SOPHIE.

ARIETTE.

C'est à vous que je dois la vie,
Vos bontés me la font chérir ;

A la voix de votre Sophie,
Que votre ame daigne s'ouvrir.
Ecoutez son cœur qui vous crie :
C'est à vous que je dois la vie ;
Me voulez-vous contraindre d'en gémir ?

Apprenez que ce mariage,
Qui vous paroît l'objet de tous mes vœux,
N'est à mes yeux
Qu'un esclavage :
C'est le lien le plus affreux.

C'est à vous que je dois la vie, &c.

M. WESTERN.

Ah ! voilà donc ce grand secret ! c'est-à-dire, que tu n'aimes pas Blifil, que tu ne veux pas l'épouser ?

SOPHIE.

Mon pere !

M. WESTERN.

J'en suis bien fâché, Mademoiselle, très-fâché ; mais il n'est plus tems : il falloit plutôt me prévenir. Voyez un peu l'impertinence ! m'engager à des démarches, me laisser donner tous les ordres, et puis se vouloir dédire ! Non, non, c'est inutile ; c'est pour ton bien, pour ton avantage que j'ai conclu cette affaire : Blifil est jeune, riche ; il est neveu de mon ami ; il t'aime, il te convient, et tu l'épouseras.

SOPHIE.

J'aimerois mieux la mort que d'y consentir.

M. WESTERN.

Comment ! tu me résistes ! tu me tiens tête ! Oh ! voici du nouveau pour moi.

D U O.

M. WESTERN.

A ton pere
Tu ne crains donc pas de déplaire ?
Tu ne crains donc pas ma colere ?

SOPHIE.

Mon pere !

M. WESTERN.

Vous et ma sœur vous me trompiez !

SOPHIE.

Hélas ! si vous m'écoutiez...

M. WESTERN.

Non, non ; il faut me satisfaire :
Non ; je veux que vous l'épousiez.
A mon ami j'ai donné ma parole,
Ma promesse n'est point frivole ;
Je prétends que vous me cédiez.

SOPHIE.

Mon pere,
Je me jette à vos pieds.
Mon pere,
Hélas ! si vous m'écoutiez...
Je me jette à vos pieds.

M. WESTERN.

Non, non ; il faut me satisfaire :
Je prétends que vous me cédiez ;
Je prétends que vous l'épousiez.

SCENE X.

SOPHIE *à genoux*, JONES *accourant*, M. WESTERN.

JONES.

J'ACCOURS à vos cris... Que vois-je?... Sophie!
(*Il lui donne la main; elle se releve.*)

M. WESTERN.

Une fille qui ne se plaît qu'à chagriner son pere.

JONES.

Modérez-vous.

M. WESTERN.

Refuser Blifil!

JONES, *avec joie.*

Elle le refuse! O Ciel!

M. WESTERN.

Eh bien! n'en es-tu pas étonné toi-même?... Le plus riche héritier de la Province! Je m'en rapporte à toi, mon ami Tom Mais ne te chagrine pas, elle l'épousera. Tu sais ce qu'est Blifil; fais-lui entendre raison; je t'en prie. Je m'en fie à toi. Je suis trop en colere; si je restois ici je craindrois.... (*A Sophie.*) Ecoute bien ce que te dira Tom; fais ma volonté: c'est ton meilleur parti; fais ma volonté..... (*Il sort.*)

(*Jones regarde, sans lui rien dire, Sophie qui baisse les yeux.*)

JONES, *en soupirant.*

Quoi! vous refusez Blifil? On disoit que vous l'aimiez.

SOPHIE.

Puissé-je n'entendre jamais prononcer son nom !

JONES.

Ah ! si j'osois vous peindre quelle indignation il porte dans mon cœur ! C'est pour vous persécuter qu'il vous aime ; et je serai témoin de son bonheur, tandis que, dans le silence, dévoré du plus violent amour !...

SOPHIE.

N'achevez pas.

JONES.

Punissez-moi ; mais je vais vous perdre, je vais vous perdre, Sophie ; dois-je mourir avec mon secret?

SOPHIE.

Eh ! croyez-vous que je l'ignore ? Ah ! Jones, séparons-nous, oubliez-moi ; je le veux, je vous en prie.

JONES.

ARIETTE.

Vous voulez que je vous oublie !
Non, rien ne vaincra mon ardeur.
C'est mon destin d'adorer ma Sophie ;
Ce sentiment naquit avec mon cœur.
Vous voulez que je vous oublie !
Non, rien ne vaincra mon ardeur.
Je sens que ce cœur vous offense,
Que mon devoir est de vous fuir ;
Mais, loin de vous, dans le silence,
Quand je serai près de mourir,

On entendra ma bouche encore
Prononcer le nom que j'adore :
Ce sera mon dernier soupir.

Vous voulez que je vous oublie, &c.
(*Il se met à genoux.*)

SCENE XI.

SOPHIE, JONES, M. WESTERN, ALWORTHY, Madame WESTERN, BLIFIL, HONORA.

M. WESTERN, *furieux, s'élance & sépare Jones & Sophie.*

Aux genoux de ma fille ! Ah! je sais tout ; ma sœur avoit bien raison. Allons vîte... Hors de ma maison.

JONES.

Daignez m'écouter.

M. WESTERN.

Non : plus je t'aimois, plus ta lâcheté m'outrage. Point de discours : hors de mon château, te dis-je ; et tout-à-l'heure.

SOPHIE, *s'appuyant sur Honora.*

Honora !...

M. WESTERN, *à Alworthy.*

Vous m'avez promis, voisin, de le chasser de chez vous... tenez-moi parole ; je l'exige.

ALWORTHY.

ALWORTHY.

Voilà donc le prix de mes bontés !

Madame WESTERN.

Ecouter un homme sans état !

M. WESTERN.

Refuser pour lui de m'obéir ! Allons, que l'on me suive. Oh ! je t'en réponds ; de force ou de gré, tu l'épouseras.

(*Il prend Sophie par la main.*)

SOPHIE.

Sage Alworthy...

M. WESTERN.

Je ne veux pas qu'on t'écoute.

JONES, *à Alworthy, très-tendrement.*

Vous m'avez permis de vous nommer mon pere.

ALWORTHY, *très-froidement.*

J'ai promis de ne vous plus revoir.

SEPTUOR.

HONORA, *à Sophie.*	JONES, *à Alworthy.*	SOPHIE, *à M. Western.*
	Vous comblez ma misere.	
		Rien ne touche mon pere !
	Je me livre à mon désespoir.	
Ménagez leur colere.	N'êtes-vous plus mon pere ?	
	(A Sophie.) C'est pour jamais que je vous quitte.	*(A Jones.)* C'est moi qui fais votre malheur.
		Rien ne pourra toucher leur cœur.
(A part.) Quel embarras !		
	(A M. Western.) De votre colere C'est moi qu'il faut accabler.	*(A M. Western.)* Non ; je préfere le trépas.
	Sophie est innocente : Punissez-moi seul, hélas !	Pardonnez-lui. *(A Alworthy)* Soyez son appui.
(A Sophie.) Oui, ma Maîtresse, Oui, oui, sans cesse.	*(A Madame Western.)* Vous êtes sa tante.	
	Rien à présent ne m'épouvante.	*(A Madame Western.)* Votre ame sera contente :
Je ferai pour vous mon devoir.	Je me livre à mon désespoir.	Je n'en crois que mon désespoir.

SEPTUOR.

M. WESTERN, *à Jones.*	Madame WESTERN.	ALWORTHY, *à Jones.*	BLIFIL.
Oh! je t'apprendrai ton devoir.			
Je ne t'en tiens pas quitte.		Je ne dois plus vous voir.	Trahir ainsi mon espoir!
Allons, point de raison.	Cette conduite		
Sortez de ma maison.			(*A Alworthy, en montrant Jones.*)
(*A Sophie.*)	Si fort m'irrite.		
J'ai fait avertir le Notaire,		Je hais la trahison.	
Et dès ce soir tu signeras.			Il n'entend point raison.
Il ose encor parler!	(*A Sophie.*)		
		Je hais la trahison.	
Tout ceci m'impatiente.	Vous tenez tête à votre Pere		
Point tant de raison;	Vous ne méritez pas		
Hors de ma maison.	De nous causer cet embarras	Ce tracas-là me tourmente.	Ce tracas-là me tourmente.
Tout ceci m'impatiente.	Ce tracas-là me tourmente.		
Je t'apprendrai mieux ton devoir.	Vous saurez mieux votre devoir.	J'ai promis de ne plus vous voir.	Falloit-il trahir mon espoir?

(*M. Western emmene Sophie. Madame Western & Honora les suivent. Jones désespéré donne encore un regard à Sophie qui le lui rend; il prend la main d'Alworthy, la serre, la baise, & lance ensuite un regard décidé sur Blifil, qui s'approche d'Alworty, & sort avec lui d'un côté. Jones se retire du côté opposé.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre représente une Salle basse de l'Hôtellerie d'Upton. On voit, sur la gauche, un escalier qui conduit à différens corridors; dans le fond, sur la droite, une petite porte; sur le devant, une table à l'Angloise, un banc, quelques chaises de paille; au fond du Théatre, une autre table autour de laquelle sont plusieurs valets qui chantent en buvant du punch. La Symphonie de l'entre-Acte peint une nuit.

SCENE PREMIERE.

Les Valets; ensuite DOWLING; *ensuite la Fille de l'Hôtellerie.*

CHŒUR DE BUVEURS.

CHANTONS, buvons, trinquons sans cesse;
Laissons le Bourgogne aux François.
Le punch anime l'alégresse;
Le punch éveille la tendresse:
Vive le punch et les Anglois.

DOWLING *sort de la petite porte dans une espèce de déshabillé.*

La maudite auberge! le sot voyage! Oh! avec ces

gens-là, je ne fermerai pas l'œil de la nuit... Holà ! hé ! Quelqu'un !... Parbleu ! mes amis, à l'heure qu'il est, vous devriez bien... (*Les Buveurs font du bruit.*) Bon ! les prier, paroles perdues... Ils sont ivres... Venez donc quelqu'un, l'Hôte, la Maîtresse !

LA FILLE, *tenant une lumiere & une bouteille.*

On y va. Comment ! vous n'êtes pas servi ?

DOWLING.

Et ce n'est que du repos que je demande. Vois donc, mon enfant, à faire cesser ce tapage. Quels gens as-tu mis là ?

LA FILLE.

Dame ! il faut bien que chacun s'arrange. Ce sont les guides et les valets des voyageurs que nous logeons.

DOWLING.

Mais tâche, au moins, qu'ils s'éloignent, ou qu'ils se taisent. Il est heure d'être en paix.

LA FILLE.

Parlez donc, vous autres ; vous réveillez tout le monde avec vos chansons. Si vous voulez continuer jusqu'au jour, mettez-vous là-bas à cette table, dans ce passage ; vous y pourrez crier tout à votre aise.

PREMIER BUVEUR.

Oh ! qu'à ça ne tienne. La paix, la paix, ma poule ; mais tu nous bailleras bouteille.

(*Les Buveurs se levent & vont se placer derriere le Théatre ; ils emportent leurs verres, & la Fille rentre par où elle est sortie.*)

SCENE II.

TOM JONES, DOWLING.

JONES *descend l'escalier.*

QUEL bacchanal! On ne peut résister au désordre; partons. Que vois-je? C'est Dowling! O mon unique ami! toi, à Upton!

DOWLING.

Je vais à Londres par ordre d'Alworthy, et, toi-même, qui t'amene ici?

JONES.

Je suis au désespoir! Western a résolu ma perte. Alworthy m'a chassé de sa maison.

DOWLING.

Chassé! que me dis-tu?... quoi!... cet homme...

JONES.

Arrête: il a tout fait pour moi; il peut être injuste; mais je ne veux pas être ingrat.

DOWLING.

Et qui l'a pu porter à cet excès contre toi, contre toi, mon cher Jones?

JONES.

Un malheureux amour. Miss Sophie..... Ah! ma Sophie!

DOWLING.

Et Blifil étoit-il témoin de ta disgrace?

JONES.

Il paroissoit en jouir. Peut-être en est-il l'auteur ; il est mon rival.

DOWLING.

Le perfide !

JONES.

ARIETTE.

Ami, qu'en mes bras je presse,
De mon sort vois la rigueur ;
Permets que ma tristesse
Un moment s'épanche en ton cœur.
J'atteste ici l'honneur ;
Jamais ma foible jeunesse
N'a mérité son malheur.

Alworthy me chasse, m'oublie :
C'est mon pere, mon bienfaiteur.
Je ne verrai plus ma Sophie !
Ah ! j'ai tout perdu dans la vie,
Le repos, l'espoir et l'honneur !

Ami, &c.

DOWLING.

Tu me détermines. Je ne vais plus à Londres ; je retourne au château. Alworthy va me voir et m'entendre. Remonte à ta chambre ; sois tranquille si tu peux l'être. Je vais payer ma dépense en attendant le jour. Ton sort changera, je te le promets ; je t'en donne ma parole, et je n'y manquai jamais.

JONES.

Que ne puis-je te croire !

DOWLING.

Crois-moi... (*Jones remonte à sa chambre.*) Infortuné jeune homme, si je gardois plus long-tems le silence, je deviendrois complice de tes persécuteurs... J'entends quelqu'un. Ah! ce sont des femmes; rentrons.

SCENE III.

SOPHIE, HONORA, LA FILLE.

LA FILLE, *qui les conduit.*

OUI, mes belles Dames, vous pouvez très-bien vous reposer dans cette salle; nous allons attendre vos ordres.

(*Elle sort.*)

HONORA.

Vraiment, vraiment, nos ordres! c'est que l'on nous prépare bien vîte des chevaux; nous devrions déja être à Londres.

SOPHIE.

Je devrois bien plutôt retourner chez mon pere.

HONORA.

Oui, voilà une belle idée!

SOPHIE.

Quel conseil m'as-tu donné? que sera devenu l'infortuné Jones?... (*On entend le bruit que font les Buveurs.*) Qu'entends-je? des cris, des éclats!

HONORA.

Ce sont apparemment des Valets qui s'amusent à boire.

SOPHIE.

Deux femmes seules pendant la nuit ! en quel lieu !

HONORA.

Que peut-il vous y arriver ?

SOPHIE.

Qu'ai-je fait ?

HONORA.

Et quel parti vous restoit-il à prendre ? Votre pere n'écoutoit rien ; votre contrat étoit tout prêt dès le point du jour il eût fallu signer : on auroit su vous y contraindre. Est-ce Blifil que vous regrettez ?

SOPHIE.

Ah ! Ciel !

HONORA.

Du moins, gagnerons-nous du tems, et les parens auprès de qui vous vous retirez à Londres, pourront-ils, à la fin, ramener votre pere à la raison.

SOPHIE.

Je ne suis que trop disposée à te croire ; mais tu veux en vain me rassurer... On ne revient point. Va toi-même donner tes ordres ; partons.

HONORA.

Je cours vous obéir. Allons, ma chere Maîtresse, ne craignez rien, cette maison est sûre ; je reviens tout-à-l'heure.

(*Honora, en sortant, emporte une lumiere. Il n'en reste plus qu'une sur la table.*)

SCENE IV.

SOPHIE, *seule.*

RECITATIF.

ME voilà sans témoins ; soulage-toi, mon cœur...
Où suis-je ?.. qu'ai-je fait ?.. quelle nuit !.. quelle horreur !..
Mon Pere !.. quelle est ta tristesse !..
Je n'entends plus de cris... on se tait... le bruit cesse.
Mais ce profond silence augmente encor ma peur...
Tout ce que je vois m'épouvante.
Cette lueur pâle et tremblante,
Dans mon sein porte la frayeur ;
Et cependant j'éprouve une douceur ;
Le sentiment qui m'anime et m'enchante,
Malgré moi, charme ma douleur.

ARIETTE.

O toi qui ne peux m'entendre,
Qui ne peux recueillir mes pleurs ;
Toi dont j'ai causé les malheurs,
Et dont le crime est d'être tendre ;
Viens, accours, parois à mes yeux ;
Je veux te voir... Non... Je m'égare...
Non, non : fuis-moi, tout nous sépare...
Fuis-moi ; tu le dois : je le veux.
Pardonne, cher amant, pardonne :

L'amour te venge, et me punit.
A ton nom seul, ô mon cher Jone !
Je sens mon cœur qui m'abandonne ;
Sur tes pas il vole et te suit !

SCENE V.

HONORA, SOPHIE, *deux Buveurs qui suivent Honora.*

HONORA.

LAISSEZ-MOI, ne me suivez pas.

SOPHIE.

C'est la voix d'Honora.

PREMIER BUVEUR.

Eh! non, ma belle; il ne s'agit que d'une parole.

DEUXIEME BUVEUR, *tenant une bouteille.*

Oh! le punch est bon ; tenez, goûtez.

HONORA, *se défendant.*

Laissez-moi... si vous ne finissez... prenez garde, Madame.

PREMIER BUVEUR.

Tiens, ma foi! en voilà une qui est encore bien plus jolie.

SOPHIE.

Ne m'approchez pas... Au secours!

HONORA, *courant à Sophie.*

Au secours !

SCENE VI.

JONES, *paroissant au haut de l'escalier; les précédens.*

JONES.

QU'AI-JE entendu? quels cris! comment! malheureux, vous osez insulter des femmes!.

PREMIER BUVEUR.

Qu'est-ce qu'il dit donc celui-là? Je voudrois bien savoir si ça te regarde.

DEUXIEME BUVEUR.

Qu'est-ce que ça te fait? Est-ce ta parente, ta maîtresse?

(*Jones s'élance de l'escalier, saisit une chaise, s'en arme, & tombe sur les Buveurs qu'il poursuit.*)

Attendez-moi, coquins.

SOPHIE.

Où sommes-nous?

PREMIER BUVEUR, *en fuyant.*

Tout doux! ceci passe le jeu.

HONORA.

Prenons courage.

JONES *revient.*

Je vous apprendrai... Rassurez-vous, Madame: ils ont pris la fuite, et je suis trop heureux... Que vois-je? Sophie!

SOPHIE.

Ah! Ciel!

HONORA.

HONORA.

Jones !

DUO.

JONES.

Je vous retrouve, ma Sophie !
Je n'ose en croire mon bonheur !

SOPHIE.

Mon devoir veut que je vous fuie ;
Je vois l'excès de mon malheur.

JONES.

Que je vous abandonne !

SOPHIE.

La raison nous l'ordonne.

JONES.

Non, non ; ce seroit vous trahir.

SOPHIE.

Non, non ; vous devez m'obéir.

JONES.

Que je vous abandonne,
Quand l'amour veut nous réunir !

SOPHIE.

L'Amour égara trop mon ame.

JONES.

Il m'a fait un cœur tout de flamme !
Laissez-moi vous voir ; et mourir.

SOPHIE.

Je voudrois, et ne puis vous fuir.
Que l'Amour maîtrise mon ame !

JONES.

Livrons-nous à sa douce flamme !

TOUS DEUX.

Le Ciel, pour nous aimer,
Se plut à nous former,
Pour nous aimer !

SCENE VII.

DOWLING, JONES, SOPHIE, HONORA.

DOWLING.

Mes yeux me trompent-ils ? c'est Sophie Western !

HONORA.

C'est Dowling !

JONES.

Oui, mon ami, c'est-elle ; le Ciel nous réunit.

SOPHIE.

Ah ! Dowling ! vous retournerez au château ; vous reverrez mon pere.

DOWLING.

Il arrive.

JONES ET SOPHIE.

Il arrive !

HONORA.

Ah ! juste Ciel !

JONES.

D'où le sais-tu ?

DOWLING.

Alworthy, Blifil, sa tante même.

SOPHIE.

Ma tante !

DOWLING.

Oui ; tous vos parens les suivent. Le Postillon qui les précéde est déja dans les cours de l'Hôtellerie.

JONES.

Ah ! mon cher Dowling !... Ah ! Sophie, je vous revois pour la derniere fois !

TRIO.

JONES.	SOPHIE.	HONORA.
Protege son innocence ;	Protégez son innocence ;	Vous voyez mon innocence ;
Sauve-la de leur fureur.	Sauvez-le de leur fureur.	Sauvez-moi de leur fureur.
Cher ami, prends sa défense :	Dowling, prenez sa défense :	Prenez aussi ma défense.
Je ne crains que son malheur.	Je ne crains que son malheur.	O Ciel ! quel est mon malheur !
		Dans ces cruelles alarmes,
(*A Sophie.*)	(*A Jones.*)	Qui viendra nous secourir ?
Mes plus cruelles alarmes	Pour vous épargner des larmes,	
Seront de vous voir souffrir.	S'il ne falloit que mourir.	

DOWLING.

Soyez tranquilles l'un et l'autre ; vous serez heureux et vengés... Honora, conduis ta Maîtresse dans cette chambre... Toi, Jones, remonte à la tienne : je vais les attendre.

JONES.

Ah ! Sophie ! quel affreux moment !

SOPHIE.

Jones, sans vous je n'aurois jamais fui mon pere.

(*Sophie & Honora se retirent.*)

HONORA.

J'entends du bruit : allons, allons, le tems presse.

JONES.

Eh bien ! mes malheurs sont-ils au comble ?

DOWLING.

Tant mieux ; ils touchent à leur terme. Fais ce que je t'ai dit... (*Jones se retire.*) Tu m'as trompé, Blifil ; mais le Ciel m'a réservé les moyens de te convaincre.

SCENE VIII.

M. WESTERN, ALWORTHY, DOWLING.

M. WESTERN.

LAISSEZ-MOI, ne me retenez pas : malheur à qui je rencontre. Ma fille est ici, je le sais ; j'en suis sûr : je veux la trouver ; je veux la voir.

ALWORTHY.

Je n'aurois jamais soupçonné Jones de tant d'audace... Ah ! te voilà, Dowling ?

M. WESTERN.

Tant mieux ; nouveau renfort... Où sont-ils ? qu'est devenu Blifil ?

ALWORTHY.

Blifil, contre mon avis, est allé chez le Juge de Paix.

DOWLING.

Le scélérat !... Nous n'en aurons pas besoin. Demeure Alworthy... Et toi, Western, écoute.

M. WESTERN.

Es-tu du complot aussi ; toi ?

DOWLING.

Ta fille est ici : elle ne peut ni ne veut t'échapper.

M. WESTERN.

Parbleu ! je le crois bien... Allons.

DOWLING.

Où vas-tu ? Déshonorer ta fille et toi par un éclat inutile.

ALWORTHY.

Il a raison : c'est sur-tout ici qu'il faut de la prudence.

M. WESTERN.

Tout cela m'est égal : je n'écoute rien : je veux la voir.

DOWLING.

Eh bien ! je t'y vais conduire ; mais promets-moi de lui parler en pere... Reste, Alworthy ; je vais te rejoindre... Suis-moi, Western.

(*Dowling & Western sortent.*)

SCENE IX.

ALWORTHY, BLIFIL.

ALWORTHY.

INGRAT jeune homme! ne t'ai-je recueilli dans ma maison que pour faire le déshonneur d'une famille honnête? Ah! Jones, que tu es coupable!... Eh bien! Blifil?

BLIFIL.

Le Juge de Paix me suit; j'ai fait investir la maison.

ALWORTHY.

J'aurois desiré qu'on eût épargné cet éclat. Il ne sert qu'à redoubler mes chagrins.

BLIFIL.

Croyez que je les partage. Vous l'avez élevé; et moi qui me faisois un plaisir de chérir en lui le compagnon de ma jeunesse; quelle témérité! quels excès!

ALWORTHY.

Il en sera puni.

BLIFIL.

Que ne puis-je, mon cher oncle, vous fléchir en sa faveur! Je connois l'énormité de son crime; mais il peut être encore utile à l'Etat: faites-le promptement partir pour nos colonies.

SCENE X.

Les précédens, DOWLING; *ensuite* M. WESTERN, SOPHIE, HONORA.

DOWLING.

Pour les colonies! Qui? Jones? Ton frere?

ALWORTHY.

Son frere?

BLIFIL.

Ciel! Dowling!

DOWLING.

Oui, oui, son propre frere.

M. WESTERN.

Venez, venez, Mademoiselle; ce sera moi désormais qui veillerai sur votre conduite.

BLIFIL.

Dowling, je te supplie...

DOWLING.

Je ne t'écoute plus; il est tems de te confondre.

M. WESTERN.

Comment! qu'y a-t-il ici de nouveau?

DOWLING.

Que Sophie rassure son cœur... Alworthy connoît ton injustice... Tu me crois sincere, Western?

ALWORTHY.

Tu m'inquietes.

M. WESTERN.

Acheve.

DOWLING.

Ce Jones que tu persécutes et qui te chérit ; ce vertueux jeune homme que j'ai choisi pour mon ami, c'est ton neveu, c'est son frere, c'est l'aîné de Blifil.

M. WESTERN.

Jones seroit ton neveu ?

SOPHIE.

Quel nouveau jour frappe mon cœur !

HONORA.

Eh bien ! Madame ?

ALWORTHY.

Que me dis-tu ?

DOWLING.

La vérité. Rappelle-toi cet honnête Summers. Deux ans de suite il logea dans ton château : en secret il épousa ta sœur ; cinq mois après il mourut. Jones est le fruit de ce mariage que l'on te cachoit alors, de peur qu'il ne devînt un obstacle au second que tu voulois conclure.

ALWORTHY.

Quelle preuve ?

DOWLING.

Blifil, remets les papiers dont tu t'es chargé.

BLIFIL, *d'un ton douteux.*

Des papiers ?

DOWLING.

La lettre de ta mere... Voici le double de ce qu'elle

t'écrivoit alors ; regarde, Alworthy : c'est l'écriture de ta sœur. Lis.

ALWORTHY.

Ciel ! Malheureux !

BLIFIL.

Mon cher oncle !

M. WESTERN.

Comment ! serois-tu un méchant homme, toi ?

BLIFIL.

Si, par un aveu sincere de mes fautes, j'en pouvois obtenir le pardon...

ALWORTHY.

Le pardon !... Sors de ma présence.

M. WESTERN.

(*Blifil sort.*)

Oui, laisse-nous, méchant. Ah ! morbleu ! si j'étois ton oncle !...

ALWORTHY.

Combien j'étois trompé ! Mais j'atteste le Ciel...

DOWLING.

Point de sermens. Répare ta conduite.

M. WESTERN.

Oui, tu le dois ; c'est mon avis... Mon cher Jones !

SOPHIE.

Ah ! mon pere !

M. WESTERN.

Oh ! je me connois en gens. Quand je vous ai dit, mon vieil ami, que vous n'en auriez jamais que de la la satisfaction...

ALWORTHY.

Fais-moi promptement venir Jones.

DOWLING.

Je vous l'amene. (*Il sort.*)

SCENE XI.

ALWORTHY, M. WESTERN, SOPHIE, HONORA.

ALWORTHY.

J'AI peine à revenir du saisissement...

M. WESTERN.

Pourquoi te contraindre? Cacher sa joie, c'est se trahir soi-même.

SOPHIE.

Quel changement heureux!

ALWORTHY.

Aurois-je dû penser que Blifil?...

M. WESTERN.

Allons, qu'il n'en soit plus parlé: c'est un mauvais sujet; ça ne se connoît ni en chiens ni en chevaux. Vive mon ami Jones! Comme nous allons chasser! c'est comme celui-là qu'il me falloit un gendre: car rien n'est dérangé; et puisqu'il est ton neveu...

ALWORTHY.

Et mon seul héritier.

M. WESTERN.

C'est comme je l'entends.

SCENE XII.

DOWLING, JONES, *les précédens.*

DOWLING.

ALWORTHY, voici Jones.

M. WESTERN.

Approche, approche ; à nous, à nous.

JONES.

Doucement, Monsieur, point de violence ; respectez mon malheur.

M. WESTERN.

Eh ! non : tu ne sais pas ; embrasse-moi, mon camarade.

ALWORTHY.

Mon cher neveu !

JONES.

Que me dites-vous ?

DOWLING.

Voici l'instant que je t'avois promis.

JONES.

Moi ! votre neveu ?

ALWORTHY.

Oui ; crois-en mes regrets, ma tendresse.

M. WESTERN.

Et pour garant, prends la main de ma fille.

JONES.

Sophie !... Est-ce un songe, une illusion ?... Dowling !... (*A M. Western.*) Monsieur, quoi !... (*A Alworthy.*) Je vous appellerai mon oncle ?

SCENE DERNIERE.

Madame WESTERN, *les précédens.*

M. WESTERN.

BON! voici ma sœur : arrivez, arrivez.

Madame WESTERN.

Eh bien! mon frere, quel plan comptez-vous suivre dans cette affaire? Il faut considérer d'abord que les personnes d'un certain état...

M. WESTERN.

Oh! vraiment, vraiment! il y a bien d'autres nouvelles, que toute votre belle politique n'a pas su prévoir. Commencez par embrasser Jones.

Madame WESTERN.

Moi, Monsieur?

M. WESTERN.

Eh! oui : c'est mon ami; c'est mon gendre; je lui donne ma fille. C'est un Summers; sa sœur, son pere... c'est lui... c'est que je suis enchanté.

Madame WESTERN.

En vérité, depuis quinze jours, je ne conçois plus rien aux événemens.

M. WESTERN.

Embrassez toujours.

DOWLING.

On développera ces mysteres.

ALWORTHY.

ALWORTHY.

Ne perdons point de tems : retournons au château ; que nos enfans soient unis dès ce jour.

M. WESTERN.

C'est bien dit ; retournons : il est de bonne heure ; mes chevaux sont frais. Parbleu ! nous aurons le tems de chasser en route... Je parie que tu en meurs d'envie.

ALWORTHY.

Toi, Dowling, à qui je dois ma joie, sois certain...

DOWLING.

Arrête : point de bienfaits ; j'ai fait ce que j'ai dû : ma récompense est dans mon cœur.

VAUDEVILLE.

TOM JONES.

Je vous obtiens, vous qui m'êtes si chere;
Du néant je passe au bonheur.
Dans mon ami, j'embrasse un second pere;
Un oncle dans mon bienfaiteur.
Quels doux momens! Ah! ma chere Sophie,
Chérissons à jamais ce jour!
C'est le plus beau de notre vie;
C'est le triomphe de l'amour.

SOPHIE.

Un nouveau jour vient éclairer mon ame;
Je puis te fixer sans rougir.
Le meilleur pere approuve notre flamme;
Cher Amant, on va nous unir.
En reprenant sa premiere innocence,
Mon cœur, qui deviendra ton bien,
Jouit aussi de sa constance;
Et ton triomphe fait le mien.

ALWORTHY.

Dès ton berceau, je t'aimai comme un pere;
On m'a contraint à te punir:
J'en ai gémi; mon cœur n'est point sévere:
C'est un tourment que de haïr;
Mais rendre heureux tous les objets qu'on aime,

En plaisirs changer leurs douleurs ;
Oui, c'est-là le bonheur suprême :
C'est le triomphe des bons cœurs.

Madame WESTERN.

De chaque Cour démêler les intrigues,
Bien combiner leurs intérêts :
Quand il le faut, tramer de sourdes brigues,
Dans son cœur voiler ses secrets :
D'après ce plan, heureux qui négocie ;
C'est un politique excellent :
Ses efforts sont ceux du génie ;
C'est le triomphe du talent.

HONORA.

Loin des garçons, fuyez, jeunes fillettes ;
C'est ce que prône une maman.
De votre cœur suivez la voix secrette ;
C'est ce que des yeux dit l'amant.
Qui croira-t-on ? celle qui nous obséde ?
Nenni : le cœur s'ouvre au desir.
L'amant paroît ; la raison céde
C'est le triomphe du plaisir.

M. WESTERN.

Dès le matin, ma vive impatience
Guide ma meute au sein des bois :
Le tems est frais, l'animal que je lance
Sort de l'eau, se rend aux abois.
Tous mes amis partagent ma victoire ;
Elle en est plus chere à mon cœur :

J'entends le cor sonner ma gloire ;
C'est le triomphe du chasseur.

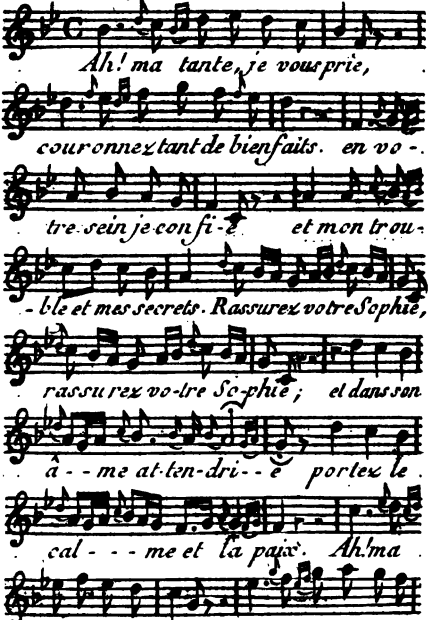
SOPHIE, *au Public.*

Jone au malheur fut livré dès l'enfance ;
Mais, enfin, il touche au bonheur.
Doit-il, Messieurs, dans le sein de la France,
Craindre toujours votre rigueur ?....
Que vos bontés soient enfin son partage ;
Et, s'il répond à vos desirs,
Assurez par votre suffrage
Et son triomphe et vos plaisirs !

FIN.

AIRS DE TOM JONES

Musique de Philidor.



2
fails. en vo-tre sein je confi-e
et mon trouble et mes secrets. rassurez
vo-tre, So-phi-e, rassu-rez votre So-
-phie; et dans son a-me attendrie
3
por-tez le cal me, et la paix. rassurez vo-
-tre So-phie, ras-surez vo-tre So-
-phi-e, et dans son a-me at-ten-
-dri-e, portez le cal- - - me et la
paix, le calme et la paix, le calme et la paix.

Amour, Amour quelle est donc ta puis-
-sance! quelle est donc ta puis-
-sance! me dois-je aveugler sur mon.
sort? aux doux attraits de l'es-pe-
-rance ce mon cœur peut-il s'ouvrir en-
-cor? mon cœur mon cœur peut-il s'ouvrir en-
-cor, peut-il sou-vrir ..... en-
Fin
-cor? J'ose aimer la bel-le So-
-phie, le plus ra-re bien-fait des

J'entends le cor sonner ma gloire ;
C'est le triomphe du chasseur.

SOPHIE, *au Public.*

Jone au malheur fut livré dès l'enfance ;
Mais, enfin, il touche au bonheur.
Doit-il, Messieurs, dans le sein de la France,
Craindre toujours votre rigueur ?....
Que vos bontés soient enfin son partage ;
Et, s'il répond à vos desirs,
Assurez par votre suffrage
Et son triomphe et vos plaisirs !

FIN.

AIRS DE TOM JONES

Musique de Philidor.

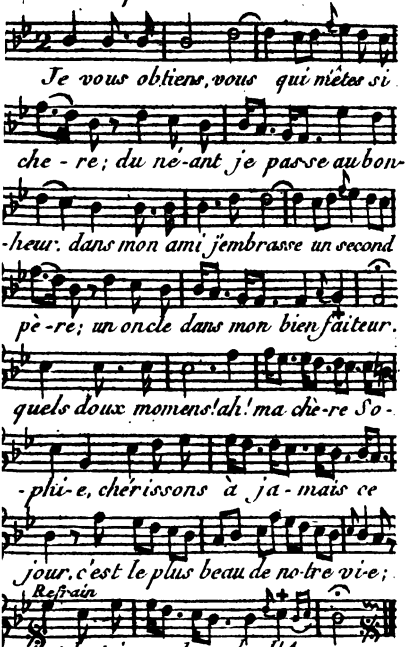
2
faits. en vo-tre sein je confi-e
et mon trouble et mes secrets. rassurez
vo-tre, So-phi-e, rassu-rez vo-tre So-
-phi-e; et dans son â-me attendrie
3
por-tez le cal me, et la paix: rassurez vo-
-tre So-phie, ras-surez vo-tre So-
-phi-e, et dans son â-me at-ten-
-dri-e, portez le cal-me et la
paix, le calme et la paix, le calme et la paix.

Amour, Amour quelle est donc ta puis-
-sance! quelle est donc ta puis-
-sance! me dois-je aveugler sur mon
sort? aux doux attraits de l'espe-
-rance ce mon cœur peut-il s'ouvrir en-
-cor? mon cœur mon cœur peut-il s'ouvrir en-
-cor, peut-il s'ou-vrir en-
Fin
-cor? J'ose aimer la bel-le So-
-phie, le plus ra-re bien-fait des

cieux, et qu'ils semblent avoir choi-
-si - e pour charmer le cœur et les yeux.
Ami, qu'en mes bras je presse, de mon
sort vois la rigueur; permets que
ma tris-tes - se, un moment s'épanche
en ton cœur. J'atteste ici l'honneur, ja-
- mais ma foi-ble jeunes - se, jamais ma
foi-ble jeu-nes - se, n'a mé-ri-
- té son malheur, son malheur.

AUDEVILLE DE TOM JONES

Musique de Philidor.



ŒUVRES

DE

BAURANS.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

VIE
DE BAURANS.

N... BAURANS naquit, à Toulouse, en 1710, d'une famille commerçante et honnête. Son pere se distingua plus par une probité sévere, que par son habileté à faire valoir les avantages du commerce, pour lequel il avoit cependant des vues fort étendues et beaucoup d'aptitude; mais il se contentoit de trouver dans son industrie et dans un patrimoine borné les moyens d'élever ses enfans. Il en avoit plusieurs; et, parmi eux, ce fut celui qui nous occupe, qui donna le plus d'espérances. Il étoit doué d'un caractere doux et sensible, et il fit appercevoir, de très-bonne heure, une grande pénétration et le germe d'un goût actif pour les Arts; mais son pere le destinant au Barreau, le devoir l'emporta sur la nature : il crut les vues paternelles meilleures et plus sages que les siennes; il sut s'y plier, et se

livra à l'étude des Loix. Dès-lors, la Poésie et la Musique, pour lesquelles il se sentoit la plus forte inclination, ne l'occuperent plus que comme des amusemens. Il savoit que ces Arts ne plaisent que parce qu'ils peignent ou expriment les diverses impressions qui affectent notre ame, ou les objets qui frappent nos sens. Il remonta à la source de tous les Arts : il étudia la Nature, et fit de rapides progrès dans la Physique. Nous avons de lui un Essai sur l'Electricité. Il prouve combien BAURANS auroit pu s'illustrer dans les Sciences, s'il s'étoit particulierement adonné à elles. Mais ces délassemens l'aidoient seulement à supporter plus facilement le fardeau de ses occupations journalieres.

Malgré son peu de penchant pour la Jurisprudence, BAURANS s'étoit acquis une parfaite connoissance des Loix ; mais lorsqu'il fut question de faire les premiers pas dans une carriere où tout autre, avec bien moins de savoir et de talent que lui, se seroit fait une grande réputation, il se défia de ses forces, et ne put jamais parvenir à vaincre sa timidité. Pour ne pas déplaire à sa famille, en renonçant même, dès-

lors, entiérement au Barreau, il se borna à l'exercice d'une Charge de Substitut du Procureur-Général au Parlement de Toulouse ; et il en remplit les fonctions avec zele, tant qu'il n'eut qu'à donner ses conclusions par écrit. Enfin, espérant de pouvoir paroître plus facilement sur un théatre où il seroit moins connu, il vint à Paris, dans le dessein de se faire recevoir Avocat au Conseil. Mais il n'avoit pas prévu que son peu de fortune ne lui suffiroit pas. La perte de son pere, dont il n'hérita que les vertus, ne put que lui rendre plus difficile encore le séjour de Paris. Bientôt pour s'y soutenir, il fut obligé de chercher en lui-même quelques nouveaux moyens. Il avoit reçu une excellente éducation, et il crut pouvoir se charger de présider à celle de quelqu'enfant de bonne famille. M. de Gilly, Directeur de la Compagnie des Indes, lui donna un de ses fils ; mais la mort vint bientôt le lui enlever, et il se trouva replongé dans le malheur, presqu'à l'instant où il en avoit été tiré. M. de la Porte, Conseiller d'Etat, connoissoit BAURANS, savoit l'apprécier et l'estimer. Sa situation lui inspira le plus vif intérêt ; et, pour avoir

le droit de lui être utile, sans le faire rougir, il lui confia M. son fils, aujourd'hui chargé de l'administration de l'une de nos Provinces, le pria de l'accompagner au Collége de Louis-le-Grand, pour veiller sur ses mœurs et diriger seulement ses études, et lui fit une pension viagere de douze cents livres. Dans cette retraite, il restoit à BAURANS beaucoup de loisir qu'il put consacrer à ses premiers goûts, et il cessa enfin de combattre vainement son invincible penchant pour les Arts.

C'étoit précisément le moment où celui qu'il idolâtroit le plus, excitoit de vifs débats parmi nous. Rameau avoit opéré une révolution dans notre Musique. Son harmonie brillante lui faisoit un nombre de partisans. La prévention en faveur de l'ancienne monotonie s'affoiblissoit un peu. Mais il n'y avoit encore que quelques vrais connoisseurs qui voulussent convenir de la supériorité de l'Italie sur la France pour la Musique, et le préjugé régnoit toujours sur le gros de la Nation. BAURANS entreprit de le détruire entiérement. L'éloquent Citoyen de Geneve avoit tenté de nous persuader que notre Musique n'en

méritoit pas le nom, que notre langue n'y étoit nullement propre, et que ce qui nous plaisoit ne devoit point nous plaire. Des argumens si tranchans révolterent les esprits prévenus; et ceux mêmes qu'ils guérirent de leur erreur, se plaignoient encore d'avoir été guéris. BAURANS s'y prit autrement pour réussir. Il attaqua les opiniâtres par le sentiment, en choisissant un des chef-d'œuvres de la Musique Italienne, *La Serva Padrona*, du célebre Pergoleze, et en adaptant à cette sublime Musique des paroles Françoises. Il n'osa d'abord communiquer ce travail qu'à quelques-uns de ses amis; mais l'excellente Actrice, Madame Favart, qui fut, dans la suite, si longtems applaudie en jouant cette Piece, le força de lui faire part de son Ouvrage, l'encouragea à le continuer, et lui répondit du succès. Il fut complet; le Public courut en foule entendre des chants si délicieux. Le nombre inoui de représentations qu'eut cette charmante Piece, l'éclat avec lequel elle se soutint, fixerent enfin l'époque d'une grande révolution dans notre Musique. En dépit du préjugé, les airs de Pergoleze furent chantés à la Cour et à la Ville; et si quelque

chose a jamais dû nous faire croire au délire des Abdérites, après la représentation de l'Andromaque d'Euripide, c'est l'enthousiasme qui s'empara des François pour la Musique de la Servante Maîtresse.

BAURANS fit encore un second Essai dans ce genre; ce fut son Maître de Musique. Un double succès couronna son entreprise; et il eut même la gloire d'être suivi par plusieurs Auteurs, qui réussirent presque tous.

BAURANS jouissoit modestement de son triomphe. Il savoit bien qu'il en devoit la plus grande partie à Pergoleze; mais ce qui lui appartenoit à lui seul, c'étoit l'honneur d'avoir délivré sa Patrie d'un préjugé qui tenoit à de si anciennes et de si profondes racines, en osant, le premier, faire aimer une Musique, que, jusques-là, l'on avoit proscrite, parce qu'on ne la connoissoit pas.

BAURANS n'auroit pas borné-là le desir qu'il avoit de redresser le goût de son siecle, sur les productions Dramatiques. Il avoit aussi des vues sur le Théatre François. Nous savons qu'il fit des changemens avantageux aux Ménechmes de

Regnard. Blessé du caractere du Chevalier, BAURANS vouloit en supprimer tout l'odieux, et faire jouer les deux freres par le même Acteur. La scene de la confrontation ne pouvoit plus avoir lieu ; mais BAURANS y suppléoit, en faisant généreusement renoncer l'aîné à Isabelle, qu'il apprend aimer le Chevalier, et en épousant Araminte, de laquelle il sait être aimé.

Au plus beau moment de sa vie, dans le tems de ses succès, BAURANS fut surpris d'une attaque d'apoplexie. Il s'en retira ; mais il eut le chagrin de lui voir succéder une paralysie qui affecta la moitié de son corps le reste de ses jours. Il avoit long-tems souffert des coups de la Fortune ; et lorsqu'il commençoit à respirer et à goûter le fruit de ses travaux, il fallut qu'il se préparât à y renoncer pour toujours ; enfin, à cesser de vivre. Avant ce commun terme de tous nos soins et de tous nos desirs, il se sentit tourmenté de celui de revoir le lieu de sa naissance, et de mêler ses cendres à celles de ses peres.

MM. de la Porte le virent partir avec peine. Il étoit devenu leur meilleur ami : ils le regretterent et le regrettent encore sincerement. M. de

la Porte le pere a conservé toutes les lettres que BAURANS lui a écrites. C'est un Recueil d'autant plus précieux, qu'il renferme de très-sages principes d'éducation, et il fait également honneur à son cœur et à son esprit. Son travail sur les Ménechmes est entre les mains de M. de la Porte le fils.

BAURANS se transporta à Toulouse, où il fut reçu par ses parens et par quelques amis, que la douceur et la simplicité de ses mœurs, la franchise et la bonté de son caractere avoient toujours su lui conserver, malgré l'éloignement; et il mourut, au milieu d'eux, dans les premiers jours d'Avril de l'année 1764, âgé d'environ cinquante-quatre ans.

Considéré seulement par ses goûts Dramatiques, ces quatres vers pourroient être écrits sur sa Tombe:

Amateur éclairé des Muses d'Ausonie,
Plaidant en leur faveur, BAURANS, pour argumens,
Sut nous faire écouter leurs sublimes accens;
Et, sûr de son triomphe, abandonna la vie.

LA SERVANTE MAITRESSE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES, PARODIÉES

DE

LA SERVA PADRONA,

INTERMEDE ITALIEN,

PAR BAURANS;

DÉDIÉE

A MADEMOISELLE

FAVART.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

A MADEMOISELLE FAVART.

NATURE, un jour, épousa l'Art,
De leurs Amours naquit Favart,
Qui semble tenir de sa Mere
Tout ce qu'elle doit à son Pere.

SUJET
DE LA SERVANTE MAITRESSE.

PANDOLFE a pris pour Servante une jeune et jolie fille, nommée Zerbine ; mais sa beauté lui donne des prétentions à devenir l'épouse de son Maître, et il ne peut plus s'en faire servir. Pandolfe l'appelle, pour avoir du chocolat qu'il lui a demandé : elle répond qu'elle n'a pas eu le tems de le faire. Pandolfe est fort mécontent ; il veut sortir : Zerbine s'y oppose, et il faut qu'il se soumette. Cependant, il dit qu'il va bientôt se marier, et qu'alors, ayant une Maîtresse, Zerbine sera obligée de suivre ses volontés. Zerbine déclare qu'elle va se marier aussi ; elle transforme Scapin, valet de Pandolfe, en un Cavalier, et le fait passer pour son époux futur. Scapin, sous son déguisement, fait tant d'extravagances devant Pandolfe ; il lui paroît si bourru, qu'il ne peut consentir à le voir posséder Zer-

bine. Pandolfe l'aime véritablement; et, voulant, enfin, la soustraire au prétendu malheur qui la menace, il se détermine à l'épouser lui-même. Scapin se fait reconnoître, et son Maître lui pardonne une ruse qui fait son bonheur et celui de Zerbine.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LA SERVANTE MAITRESSE.

CETTE Piece est une traduction de la *Serva Padrona*, du célebre Pergoleze. Baurans a conservé la Musique de ce sublime Compositeur, auquel l'Italie a donné le titre de divin, et qui a été confirmé par toutes les Nations. L'introduction de la Musique Italienne, par les Bouffons, avoit alarmé les partisans exclusifs de la Musique Françoise; et ils avoient eu assez d'influence pour empêcher que l'on ne goûtât la *Serva Padrona*, qui fut représentée, en Italien, à la Comédie Italienne, en 1746, et à l'Opéra, en 1752. Dès que Baurans en eut traduit les paroles, son succès ne fut plus douteux. Elle attira tout Paris, et eut cent cinquante représentations de suite. Cette savante Musique, que l'on ne sauroit trop admirer, réunit, enfin, tous les

suffrages. Mademoiselle Favart porta le rôle de Zerbine au plus haut degré de perfection que l'on puisse desirer dans ce genre, et Rochard plut généralement dans celui de Pandolfe. Son chant qui, jusques-là, avoit souvent mérité le reproche d'affectation, fut trouvé plus naturel : on jugea que c'étoit à l'exécution de la Musique Italienne, qu'il étoit redevable de ce perfectionnement de son talent.

On peut regarder le succès de la Servante Maîtresse, comme l'une des premieres époques du changement qui s'est fait dans notre Musique, et dont le Public impartial, et qui sait bien entendre les intérêts de ses plaisirs, ressent, aujourd'hui, tous les avantages.

LA SERVANTE MAITRESSE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES, PARODIÉES

DE

LA SERVA PADRONA,

INTERMEDE ITALIEN,

PAR BAURANS.

Représentée le 14 Août 1754.

PERSONNAGES.

PANDOLFE, Vieillard.

ZERBINE, sa Servante.

SCAPIN, son Valet, Personnage muet.

La Scene est dans la maison de Pandolfe.

LA SERVANTE MAITRESSE, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PANDOLFE *seul, assis devant une petite table.*

AIR.

Long-tems attendre,
Sans voir venir;
Au lit s'étendre,
Ne point dormir;
Grand' peine prendre,
Sans parvenir,
Sont trois sujets d'aller se pendre.

C'est aussi se moquer des gens;
Voilà trois heures que j'attends
Que ma Servante enfin m'apporte
Mon chocolat; elle n'a pas le tems.

Cependant il faut que je sorte ;
Elle me dira : que m'importe ?
Oh ! c'en est trop, je suis trop bon :
Mais je vais prendre un autre ton....
Zerbine ! Zerbine !...
Peste de la coquine !
Zerbine ! Zerbine !...
Je m'égosille en vain,
Elle viendra demain.

(Il se retourne, & il apperçoit Scapin qui est entré sans mot dire, & qui se tient tranquillement derriere lui.)

Sais-tu, que fais-tu là planté comme une borne ?
Euh !... Quoi !... Tu ne dis mot !
Faudra-t-il aussi, maître sot,
Qu'à tes oreilles je corne ?
Eh ! va donc, va donc, tôt,
Va voir ce qui l'empêche :
Romps-toi le cou, s'il le faut ;
Dis-lui qu'elle se dépêche.
(Il le pousse dehors par les épaules.)

RÉCITATIF ACCOMPAGNÉ.

Voilà, pourtant, voilà comment
On fait soi-même son tourment !
Je trouve cette enfant qui me paroît gentille,
Je la demande à sa famille ;
On me la donne, et depuis ce moment,
Je l'éleve comme ma fille ;
Que m'en revient-il à présent ?
Mes bontés l'ont rendue à tel point insolente,

Capricieuse, impertinente,
Qu'il faut, avant qu'il soit long-tems,
S'attendre enfin que la Servante
Sera la Maîtresse céans.
Oh ! tout ceci m'impatiente !

SCENE II.

PANDOLFE, ZERBINE, SCAPIN.

(*Zerbine entre en disputant avec Scapin.*)

ZERBINE, *à Scapin.*

AIR.

EH bien ! finiras-tu ? deux fois, trois fois,
Je n'en ai pas le tems ; cela te doit suffire.

PANDOLFE, *à part.*

Fort bien !

ZERBINE.

Combien de fois faut-il te le redire ?
Si ton Maître est pressé, faut-il que je le sois ?

PANDOLFE, *à part.*

A merveille !

ZERBINE.

Finis, Scapin, si tu m'en crois ;
Ma patience enfin se lasse,
Si tu la réduis aux abois,
Je vais faire pleuvoir vingt soufflets sur ta face.

Tu n'en tiens compte ? il faut donc, je le vois,
Joindre l'effet à la menace.

(Elle se met en devoir de souffleter Scapin ; Pandolfe l'arrête.)

PANDOLFE.

Que prétends-tu, Zerbine ? hola !

ZERBINE.

Vous l'allez voir ;
Je vais à ce faquin apprendre son devoir.

PANDOLFE.

Comment ! coquine, en ma présence,
Devant ton Maître, une telle insolence ?

ZERBINE.

Il faudra donc à votre avis,
Parce que je suis la Servante,
Qu'impunément on me tourmente,
On m'excede, on m'impatiente,
Qu'on n'ait pour moi que du mépris ?
Non, Monsieur, chacun vaut son prix.
Je veux qu'en ce logis tout le monde s'empresse,
Ait pour moi des égards, qu'ils me regardent tous,
Comme si j'étois la Maîtresse,
Archi-Maîtresse, entendez-vous ?

PANDOLFE.

Fort bien ! Sachons donc de Madame
Ce qui peut la mettre en courroux.

ZERBINE.

Cet impertinent qui vient...

PANDOLFE.

Ah ! tout doux !

Il ne mérite point de blâme :
C'est de ma part.

ZERBINE.

Avec de si sottes façons,
Qui se donne les airs de faire des leçons !
Mais... il le paîra sur mon ame.

PANDOLFE.

C'est de ma part, te dis-je.

ZERBINE.

Eh ! pourquoi ! s'il vous plaît ?

PANDOLFE.

Pourquoi mon chocolat n'est-il pas encor fait ?

ZERBINE.

Monsieur, point de colère :
Assurément, quoi que vous en disiez,
Je n'irai pas à présent vous en faire.

PANDOLFE.

Il faut donc ?...

ZERBINE.

Il faut donc que vous vous en passiez.

PANDOLFE, *à Scapin.*

Maintenant que j'ai bu ma tasse,
Dis-moi, Scapin : grand bien vous fasse.
(*Scapin rit.*)

ZERBINE.

De quoi rit ce nigaud ?

PANDOLFE.

Oh ! qu'il a bien raison !
Il rit de ma sottise ; elle est complette.
Je me laisse mener ici comme un oison,

Par une insolente Soubrette.
Mais c'est aussi, c'est trop en abuser.
Il faut enfin se raviser.

AIR.

Sans fin, sans cesse,
Nouveau procès;
Et si, et mais,
Et oui, et non,
Tout sur ce ton,
Jamais, jamais, au grand Jamais,
On n'est en paix.
(*A Scapin.*)
Mais que t'en semble à toi?
Dois-je en crever, moi?
Non, par ma foi!

Un jour viendra
Qu'on se plaindra,
Qu'on gémira,
Quand on sera
Dans la détresse;
On maudira
Son triste sort;
On sentira
Qu'on avoit tort.
(*A Scapin.*)
Qu'en penses-tu? n'est-il pas vrai?
Hai?
Dis, toi?

Quoi ?

Oui ? oui, sur ma foi ?

Sans fin, sans cesse, &c.

ZERBINE.

Enfin, pour vouloir trop bien faire,
Auprès de vous je me fais une affaire.

PANDOLFE.

La pauvre fille ! (*A Scapin.*) Tu l'entends !.

ZERBINE.

Vous payez là d'un beau salaire
Tous les soins que de vous je prends !
Des duretés, des mauvais complimens,
Voilà de vos remercîmens.

PANDOLE.

Oh ! cela n'est pas bien.

ZERBINE.

Joignez-y l'ironie,
Pour faire mieux.

PANDOLFE.

En effet, j'ai grand tort.
Il ne faut pas que je le nie.

ZERBINE.

Allez, vous devriez avoir quelque remord,
De me traiter ainsi.

PANDOLFE.

J'en demeure d'accord.

ZERBINE.

Allons, poussez la raillerie ;
Elle est tout-à-fait de saison,

Et ce ton de plaisanterie
Vous sied, on ne peut mieux.

PANDOLFE.

Je quitte la partie,
Car elle aura toujours raison.
Scapin, va me chercher ma canne et mon épée.
Je veux sortir. (*Scapin sort.*)

ZERBINE.

Oh! la bonne équipée!
Il ne manquoit plus que ce trait.
Voyez un peu la belle idée,
De sortir à l'heure qu'il est!
Et puis c'est moi qui manque de cervelle!

PANDOLFE.

Mais dites-moi donc, s'il vous plaît?
De quoi diable Madame ici se mêle-t-elle?
Je veux sortir.

ZERBINE.

Vous ne sortirez pas;
Et si vous m'obstinez, je m'en vais de ce pas
Fermer la porte à clef.

PANDOLFE.

Je doute si je veille.
Fut-il jamais insolence pareille?

ZERBINE.

Oh bien! criez, pestez, sachez qu'il n'en sera
Ni plus ni moins que ce qu'il me plaira.

PANDOLFE.

Scapin, je l'avouerai, cela me passe;
Je ne m'attendois pas à cet excès d'audace.

D'étonnement... tous mes sens stupéfaits...
Pour avoir trop à dire... je me tais.

ZERBINE, *le regardant malignement sous le nez.*

AIR.

Eh ! mais ne fait-il pas la mine ?
(*Il fait un geste d'impatience.*)
Comment ! je crois qu'il se mutine ;
Eh ! bon, eh ! bon,
C'est que Monsieur badine.
Je veux que sans caprice,
Sans murmurer, on obéisse.
(*Il veut parler ; elle lui impose silence.*)
Paix donc, paix donc ;
Zerbine le veut ainsi :
Elle est Maîtresse ici.
Que tout ceci finisse,
Ou j'en ferai justice ;
Je veux que sans caprice,
Ici l'on obéisse.
Paix donc, paix donc ; qu'on obéisse :
Zerbine le veut ainsi ;
Elle est Maîtresse ici.
Monsieur, me fais-je entendre assez ?
Me fais-je entendre ?
Vous pouvez me comprendre ;
Vous avez dû l'apprendre,
Depuis dix ans passés,
Que vous me connoissez.

Eh ! mais, &c.

PANDOLFE, *à Scapin.*

Scapin, va maintenant tout remettre à sa place :
Car de sortir je n'aurai pas l'audace,
Puisque Madame le défend.

ZERBINE.

C'est le parti le plus prudent.
(A Scapin, qui hésite.)
Eh bien ! quoi, qu'est-ce qui t'arrête ?
Il faut tout remporter... oui... n'as-tu pas compris ?
Que veut dire cet air surpris,
Et ces yeux effarés qui roulent dans ta tête ?

PANDOLFE, *à Scapin.*

Oui, sois émerveillé de me trouver si bête ;
Donne-moi tous les noms qu'invente le mépris ;
Donne-moi des soufflets, ma joue est toute prête.
Je consens même à t'en payer le prix.

ZERBINE.

Quelle boutade extravagante !
Y pensez-vous ?

PANDOLFE.

Eh ! va-t-en, insolente !
Je n'y puis plus tenir ; il faut absolument
Me délivrer de ce tourment...
Scapin, va de ce pas me chercher une femme.
Fût-elle un monstre, une guenon,
Qu'elle vienne à coup sûr, je ne dirai pas : non.
L'hymen n'effraye plus mon ame,
C'est un secours que je réclame,
Pour me sauver de ce démon.

ZERBINE,

ZERBINE.

Monsieur veut donc tâter enfin du mariage ?
Oh ! pour le coup, je suis de son avis.
Ce dessein me plaît fort, j'y donne mon suffrage.

PANDOLFE.

Madame approuve donc ?

ZERBINE.

On ne peut davantage.

PANDOLFE.

De si sages conseils doivent être suivis ;
Je promets bien d'en faire usage.

ZERBINE.

Je l'espere.

PANDOLFE.

Et cela, pas plus tard que demain.
Oui, dès demain, sans faute, je m'engage.

ZERBINE.

Et c'est à moi que vous donnez la main ?

PANDOLFE, *en colere.*

O l'impudence extrême !
A toi !

ZERBINE, *froidement.*

A moi.

PANDOLFE.

Toi, coquine !

ZERBINE.

. . . A moi-même.

PANDOLFE.

Je ne sais qui me tient. . . oser prendre ce ton !
Mais, comment ! pour qui me prend-on ?

ZERBINE.

Pour un objet digne de plaire,
A qui je veux donner ma foi.
Vous avez beau dire et beau faire,
Vous n'en aurez jamais d'autre que moi.

DUO, EN DIALOGUE.

ZERBINE.

Je devine,
A ces yeux, à cette mine,
Fine,
Lutine,
Assassine;
Vous avez beau dire : non;
Bon, bon!
Vos yeux me disent que si,
Et je veux le croire ainsi.

PANDOLFE.

Ma divine,
Vous vous trompez à ma mine,
Très-fort.
Prenez un peu moins l'essor.
Mes yeux avec moi, d'accord,
Vous diront : vous avez tort.

ZERBINE.

Mais, comment? mais pourquoi?
Je suis jolie;
Mais très-jolie,
Douce, polie.
Voulez-vous de l'agrément, de la finesse,

De bons airs, de toute espece,
Gentillesse,
Noblesse ?
Regardez-moi.

PANDOLFE, *à part.*

Sur mon ame, elle me tente :
Elle est charmante !

ZERBINE, *à part.*

Pour le coup il devient tendre.
(*A Pandolfe.*)
Il faut se rendre.

PANDOLFE.

Ah ! laisse-moi !

ZERBINE.

Il faut me prendre.

PANDOLFE.

Tu rêves, je croi.

ZERBINE.

Tu veux, en vain, t'en défendre ;
Il faut que tu sois à moi.

ZERBINE.

Je t'aime,
Je suis à toi ;
Sois donc à moi.

PANDOLFE, *à part.*

O peine extrême !
Je suis, ma foi !
Tout hors de moi !

ZERBINE.

Je devine ;
Oui, à cette mine.

PANDOLFE.

Ma divine,
Il n'en est rien.

ZERBINE.

J'entends bien :
Non, mignon,
Vous avez beau dire : non ;
Mais ce n'est pas tout de bon.

PANDOLFE.

C'est tout de bon.

ZERBINE.

Mais, comment ? mais, pourquoi ?
Je suis jolie ;
Mais très-jolie :
Au plus jolie.

PANDOLFE, *à part.*

En ferois-je la folie ?

ZERBINE, *à part.*

Il en tient, je le voi.
(*A Pandolfe.*)
Rien n'efface
Ma grace ;
Regardez-moi.

PANDOLFE, *à part.*

Pour cela,
Je pense que j'en tiens-là.
(*Il met la main sur son cœur.*)
La, ralla.
La ralla, rala, ralla.

ZERBINE.

Il faut se rendre.

PANDOLFE.

Ah ! laisse-moi !

ZERBINE.

Il faut me prendre.

PANDOLFE.

Tu rêves, je croi.

ZERBINE.

Reçois mon cœur et ma foi.

PANDOLFE.

Non ; je ne veux pas de toi.

ZERBINE.

Tu seras donc à moi ?

PANDOLFE.

Je ne veux pas de toi.

ZERBINE.

Si, si, tu seras à moi.

PANDOLFE, *à part.*

Ah ! je suis tout hors de moi.

PANDOLFE, *toujours à part.*

Pour cela,
Je pense que j'en tiens-là !

ZERBINE.

Je suis jolie ;
Mais très-jolie :
Au plus jolie.

PANDOLFE.

La ralla, la ralla.

ZERBINE.

Rien n'efface
Cette grace.

PANDOLFE, *à part.*

Quelle peine !
Quelle gêne !

ZERBINE, *à part.*

Il en tient, je le voi.

ZERBINE.

Tiens, mon roi,
Reçois mon cœur et ma foi.

PANDOLFE.

Laisse-moi;
Non; je ne veux pas de toi.

ZERBINE.

A toi seul j'en fais don.

PANDOLFE.

Je n'en veux pas; non, non.

ZERBINE.

Bon, bon!

PANDOLFE.

Non, non.

ZERBINE.

Je t'aime,
Je suis à toi;
Sois donc à moi.

PANDOLFE, *à part.*

O peine extrême!
Je suis, ma foi!
Tout hors de moi!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZERBINE, *seule.*

AIR.

Vous gentilles
Jeunes filles,
Aux vieillards qui tendez vos filets,
Qui cherchez des maris beaux ou laids,
Apprenez, retenez bien mes secrets;
Vous allez voir comme je fais.
Tour-à-tour avec adresse,
Je menace, je caresse;
Quelque tems
Je me défends;
Mais enfin je me rends.

SCENE II.

ZERBINE, SCAPIN, *déguisé en Capitaine.*

ZERBINE.

TE voilà très-bien déguisé :
Pandolfe y sera pris à coup sûr, et, peut-être,
Plus fin que lui s'y verroit abusé.
Scapin, c'est maintenant qu'il faut faire paroître
Ton zele et ton esprit, et ne rien négliger
Pour faire en mes filets tomber notre vieux maître ;
Et tu verras alors si je sais reconnoître
Les soins qu'on prend de m'obliger.
Dans ce réduit obscur cependant va te mettre,
Cache-toi là quelques instans ;
Je t'en ferai sortir quand il en sera tems.
(*Elle le fait entrer dans un cabinet, puis elle chante l'air suivant.*)

AIR.

Charmant espoir qui nous enchante,
Rends enfin mon ame contente !
Calme l'attente ;
Impatiente
Qui me tourmente.

SCENE III.

ZÈRBINE, PANDOLFE, *habillé pour sortir.*

ZERBINE, *à part.*

PANDOLFE vient, feignons.

PANDOLFE, *au fond du Théatre.*

Ah! voilà donc Madame!
Faisons notre devoir pour éviter le blâme.
(*A Zerbine, en affectant du respect.*)
Sans trop oser, pourrois-je me flatter
Que Madame à la fin permette que je sorte?

ZERBINE.

Eh! Monsieur, finissons de railler de la sorte:
Il n'est plus tems pour moi de plaisanter;
Je vais cesser enfin de vous déplaire.

PANDOLFE.

Oh! pour cela je l'espere.

ZERBINE.

Dans peu l'hymen vous range sous sa loi?

PANDOLFE.

Il est vrai, j'en ai la pensée;
Mais ne te flatte pas que ce soit avec toi.

ZERBINE.

Je me connois, Monsieur, et suis un peu sensée:
Un tel espoir ne m'a jamais bercée;
Et pour preuve qu'ici je dis la vérité,
C'est que j'y pense aussi de mon côté.

PANDOLFE.

Vous y pensez ?

ZERBINE.

Bien plus, l'affaire est avancée ;
J'ai déja choisi mon époux.

PANDOLFE.

Oh ! oh ! qui peut aller aussi vîte que vous ?
Il suffit donc que Madame se montre,
Et soudain les maris viennent à sa rencontre ?

ZERBINE.

Mais quelquefois on trouve en un moment
Ce que dix ans on cherche vainement.

PANDOLFE.

Et ce mari, qu'un sort si prompt amene,
Que fait-il ?

ZERBINE.

Il est Capitaine.

PANDOLFE.

Cet état donne moins d'argent que de renom.
Peut-on aussi savoir son nom ?

ZERBINE.

Sa fougueuse valeur, que jamais rien n'arrête,
L'a fait nommer Capitaine Tempête.

PANDOLFE.

J'entends, il est un peu brutal ?

ZERBINE.

Il est vrai qu'il ne l'est pas mal.

PANDOLFE.

En ce cas-là, je crains le sort qu'il vous apprête.

ZERBINE.

C'est mon affaire, nous verrons
Ce qu'il fera lorsque nous y serons;
D'avance, il ne faut pas, dit-on, chommer la fête.

PANDOLFE, *avec intérêt.*

Moi, j'en serois sincérement fâché :
Je t'ai toujours voulu du bien, et j'ai tâché,
En toute occasion, de le faire paroître;
Tu le sais bien.

ZERBINE, *d'un ton pénétré.*

Ah! mon cher Maître,
Mon cœur vous est aussi sans réserve attaché;
Et je voudrois pouvoir faire connoître
Quels sentimens chez moi vos bontés ont fait naître.

RÉCITATIF ACCOMPAGNÉ.

Jouissez cependant du destin le plus doux;
Soyez long-tems l'heureux époux
De celle que le ciel aujourd'hui vous destine:
Souvenez-vous quelquefois de Zerbine,
Qui, tant qu'elle vivra, se souviendra de vous.

AIR. *Tendrement.*

A Zerbine laissez, par grace,
Quelque place
En votre souvenir;
L'en bannir,
Quelle disgrace!
Eh! comment la soutenir?

(*Pandolfe s'attendrit par degrés, et veut cacher son attendrissement.*)

(*A part, gaiement.*)

Il est, ma foi ! dupe de ma grimace ;
Je le vois déja s'attendrir.

(*A Pandolfe, tendrement.*)

De Zerbine gardez, par grace,
Quelque trace ;
L'oublier ! quelle disgrace !
Eh ! comment la soutenir ?
(*Pandolfe s'attendrit de plus en plus.*)
(*A part, gaiement.*)
Il y va venir ;
Il ne peut plus long-tems tenir.
(*A Pandolfe, tendrement.*)
Si je fus impertinente,
Contrariante,
Extravagante,
Vous m'en voyez repentante,
(*Elle se jette aux genoux de Pandolfe, qui lui prend la main comme en cachette.*)
Pardonnez-moi !...
(*A part, gaiement.*)
Mais, il me peend la main ;
Ma foi ! l'affaire est en bon train.

PANDOLFE, *à part.*

Ah ! combien j'ai de peine
Du parti qu'elle prend !

ZERBINE, *à part.*

En vain il se défend ;
Ma victoire est certaine.

PANDOLFE.

PANDOLFE.

Va, ne doute pas, mon enfant,
Que de toi je ne me souvienne.

ZERBINE, *à part.*

Frappons le dernier coup, de peur qu'il n'en revienne.
(*Haut.*)
Voudrez-vous m'accorder encore une faveur ?

PANDOLFE.

Qu'est-ce ?

ZERBINE.

Que mon prétendu vienne
Vous offrir ses respects.

PANDOLFE.

Il me fait trop d'honneur.
Je le veux bien.

ZERBINE.

Je vais en diligence
L'en avertir et l'amener ici.
(*Elle sort.*)

SCENE IV.

PANDOLFE, *seul.*

RÉCITATIF ACCOMPAGNÉ.

Que sera donc, enfin, cet homme-ci?
Elle m'a l'air de faire avec lui pénitence,
D'avoir tant éprouvé ma patience.
S'il est, comme elle dit, aussi brutal;
Il la traitera mal,
Sur ma parole.
Ah! pauvre folle!...
Mais, moi, ne pourrois-je pas...
Quoi! ma servante!...
Serois-je le seul dans ce cas?
Est-ce un crime qu'on se contente?
Réfléchissons...
Eh! fi donc! je m'oublie...
Ah! plutôt bannissons
Cette folie...
Mais tout doux.
J'ai moi-même élevé cette fille;
Je sais quelle est sa famille...
Eh! roi des fous!...
Ecoutons-nous...
Non; je saurai m'en défendre...
Mais la pitié me rend tendre...
A quoi doit-elle s'attendre?

Je la plains... quel parti prendre !
Oh ! je ne sais auquel entendre !

AIR.

Quel est mon embarras !
Ne finira-t-il pas ?
Je sens je ne sais quoi
Plus fort que moi ;
Seroit-ce
Tendresse ?
Seroit-ce pitié,
Amitié ?
Mais une voix secrette,
Répete :
Pandolfe ! pense à toi !
Certain je ne sais quoi,
Plus fort que moi,
Me fait la loi ;
Mais une voix secrette,
Répete :
Pandolfe ! pense à toi !
Mon esprit incertain
Ne peut tenir en place ;
Mais plus il se tracasse,
Et plus il s'embarrasse
Et se tourmente en vain.

Quel est mon embarras, &c.

SCENE V et derniere.

PANDOLFE, ZERBINE, SCAPIN, *déguisé en Capitaine.*

ZERBINE.

MONSIEUR, le Capitaine est là : peut-il paroître ?

PANDOLFE, *un peu brusquement.*

Oh ! qu'il entre ; il est bien le maître.

ZERBINE.

Entrez, Monsieur. (*Scapin entre.*)

PANDOLFE.

Oh ! oh ! comme cet homme est fait !
Il a la mine orageuse, en effet.
(*Le faux Capitaine salue Pandolfe brusquement. Pandolfe lui rend le salut, & lui dit :*)
Monsieur veut donc épouser cette fille ?
(*Scapin répond d'un signe de tête à toutes les questions de Pandolfe.*)
Lui semble-t-elle assez gentille,
Pour le justifier d'oser franchir le pas ?
(*A Zerbine.*)
Mais, dis-moi, ne parle-t-il pas
Autrement que par signe ?

ZERBINE.

Il est, je le confesse,
Un peu bizarre sur ce point :
La peur de trop parler, fait qu'il ne parle point.

(*Scapin fait signe.*)

Il fait signe... est-ce?... Oh! oui, c'est à moi qu'il s'adresse;
Souffrez qu'un moment je vous laisse.

(*Elle va parler à Scapin.*)

PANDOLFE, *à part.*

Cet homme me déplaît aussi parfaitement...
Quoi donc! je souffrirai patiemment
Que ce vilain hibou fasse aujourd'hui l'emplette
De cette jeune et gentille fauvette?

ZERBINE, *à Pandolfe.*

Savez-vous bien, Monsieur, ce qu'il a dit?

PANDOLFE *impatienté.*

Eh bien! quoi? Qu'a-t-il dit?

ZERBINE, *affectant de la timidité.*

Il a dit qu'il espere
Qu'aujourd'hui vous voudrez me tenir lieu de pere,
Et me donner ma dot.

PANDOLFE.

Dis-moi, perds-tu l'esprit?
Qu'il s'aille promener.

ZERBINE, *affectant de la frayeur.*

Eh! Monsieur, je vous prie,
Parlez plus bas; s'il avoit entendu,
Vous seriez un homme perdu.
Je vous ai dit qu'il entre aisément en furie.

PANDOLFE.

Oh! je me moque ici de son courroux.

ZERBINE.

Y pensez-vous de tenir ce langage?
Vous pourriez tout au plus montrer ce grand cour-

Si vous étiez derrière vos verroux.
Je crains que vous n'ayiez excité sa colere.
Voyez comme il vous considere.

PANDOLFE.

Il est vrai, je commence à craindre tout de bon.
Je suis seul, s'il alloit faire le furibon !...
Scapin !... Où donc est-il fourré ce maître ivrogne ?
(*Scapin, qui s'entend nommer, veut accourir ; Zerbine le retient.*)
Scapin !

ZERBINE.

Vous l'appellez en vain, il est sorti.
Mais, Monsieur, il faudroit enfin prendre un parti ;
Le Capitaine attend, sa mine se refrogne ;
Il pourroit se fâcher, je vous en averti.

PANDOLFE.

Écoute, as-tu conclu tout-à-fait ?

ZERBINE.

A vrai dire,
Je puis encore ailleurs jeter les yeux.

PANDOLFE.

Eh bien ! si tu veux te dédire,
Je connois un parti qui te conviendroit mieux.

ZERBINE.

Oui ; mais un obstacle m'arrête.

PANDOLFE.

Lequel ?

ZERBINE.

Il n'est pas homme à céder sa conquête

Au premier qui viendroit pour moi se proposer ;
Il faudroit que ce fût un parti bien honnête.

PANDOLFE, *hésitant.*

Eh ! mais... si c'étoit moi... qui voulus t'épouser ?

ZERBINE, *le regardant tendrement.*

Vous, Monsieur ?

PANDOLFE, *vivement.*

Oui, ma chere, il n'est plus tems de feindre ;
A cet aveu tu sais à la fin me contraindre.
Je t'aime, je t'adore, et j'en suis comme un fou.
Prends ma main, prends mon cœur, prends mon bien,
et renvoie
Ce maudit Spadassin, ce franc oiseau de proie,
A qui Satan puisse tordre le cou !

ZERBINE.

Ah ! mon cher Maître, en conscience,
Vous méritez la préférence :
Je vous la donne, et c'est de très-grand cœur ;
Voilà ma main, vous êtes le vainqueur.

PANDOLFE.

Il ne faut pas non plus braver le Capitaine ;
Attends qu'il soit sorti de ma maison.

ZERBINE.

Oh ! ne vous mettez pas en peine,
Je vais d'un mot le mettre à la raison....
(*A Scapin.*)
Scapin ! tu peux quitter cet attirail fantasque ;
Nous n'avons plus besoin de masque.
(*Scapin se découvre en riant avec éclat.*)

PANDOLFE.

Comment, coquin ! c'est toi ?

ZERBINE.

De quoi vous plaignez-vous,
Quand vous devez ma main à son adresse ?

PANDOLFE.

Il est vrai, je ne puis me fâcher d'une piece
Qui met le comble à mes vœux les plus doux.

ZERBINE.

Elle remplit aussi les miens, mon cher époux.
(*A part.*)
J'étois Servante, et je deviens Maîtresse.

DUO EN DIALOGUE.

ZERBINE.

Me seras-tu fidele,
M'aimeras-tu toujours ?

PANDOLFE.

Oui, d'une ardeur nouvelle
Je t'aimerai toujours ;
Toujours mêmes amours.

ZERBINE.

Mais, dis, sincérement ?

PANDOLFE.

Je fais serment
De t'aimer constamment.

ZERBINE.

Peut-être ton cœur le dément.

PANDOLFE.

J'en fais serment ;
J'en fais serment !

ZERBINE.

J'aurai donc ta tendresse ?

PANDOLFE.

Oui, toute ma tendresse !

ZERBINE.

Sans cesse ?

PANDOLFE.

Sans cesse !

ENSEMBLE.

Toujours !

Tu m'aimeras ;
Je t'aimerai | Toujours.

ZERBINE.

Tu seras donc fidele ?

PANDOLFE.

Toujours !

ZERBINE.

Et d'une ardeur nouvelle ?

PANDOLFE.

Toujours !

ZERBINE.

Mais, dis, sincérement,
Dis, dis ?

PANDOLFE.

Je fais serment
De t'aimer constamment.

ZERBINE.

Peut-être...

PANDOLFE.

J'en fais serment !

ZERBINE.

Sincérement ?

PANDOLFE.

Sincérement !

ZERBINE.

Tu m'aimeras donc toujours ?

PANDOLFE.

Toujours !

ZERBINE.

Toujours mêmes amours ?

PANDOLFE.

Toujours !

ZERBINE.

Oui ?

PANDOLFE.

Oui !

ZERBINE.

Toujours ?

PANDOLFE.

Toujours !

ENSEMBLE.

Quelle charmante ivresse !
Que notre ardeur renaisse,
Sans cesse,
Toujours ;
Aimons-nous toujours !

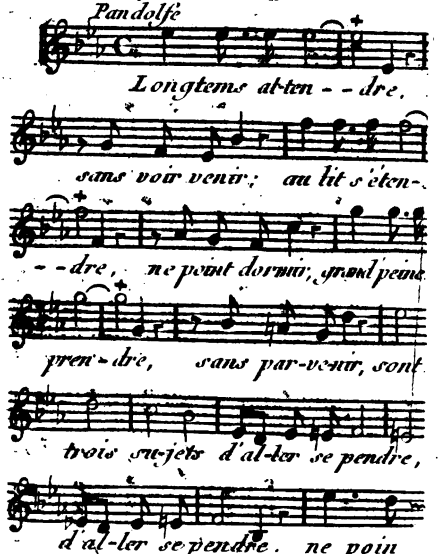
FIN.

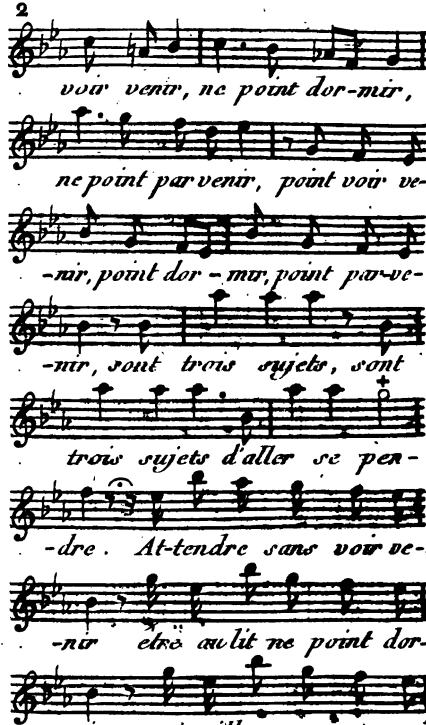
AIRS
de la Servante Maitreße

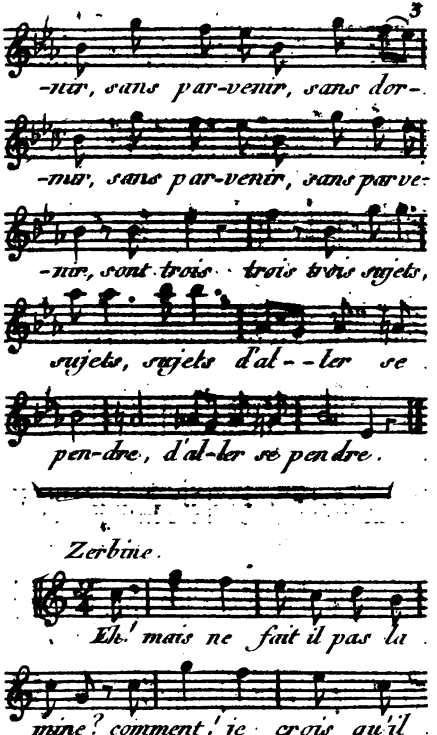
Paroles de Baurans,

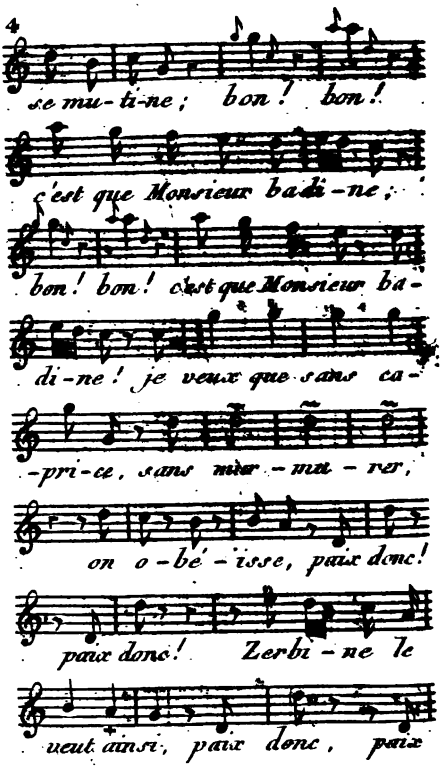
Musique de Pergoleze.

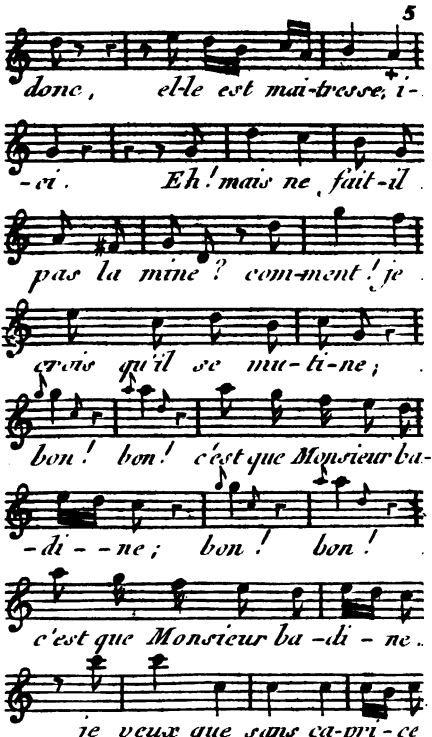
Pandolfe

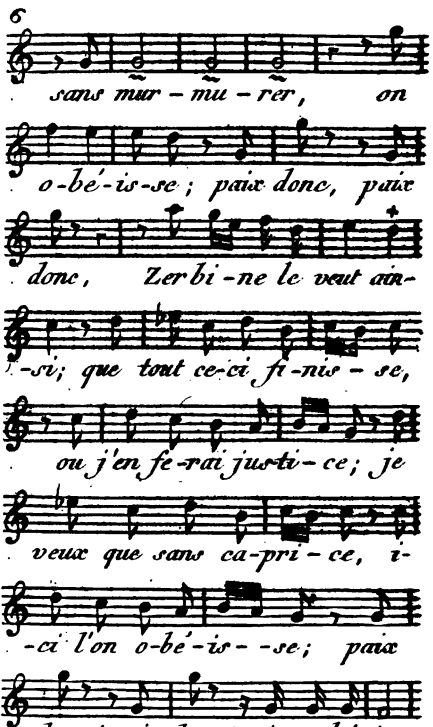


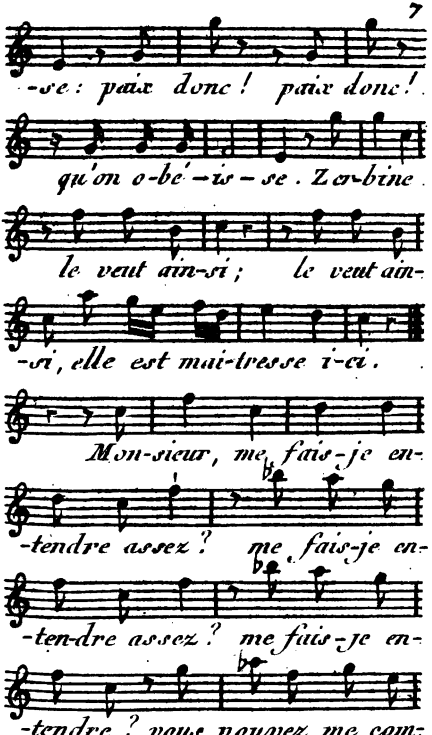

voir venir, ne point dor-mir,
ne point par venir, point voir ve-
-nir, point dor-mir, point par-ve-
-nir, sont trois sujets, sont
trois sujets d'aller se pen-
-dre. At-tendre sans voir ve-
-nir être au lit ne point dor-
-mir travailler sans par ve-

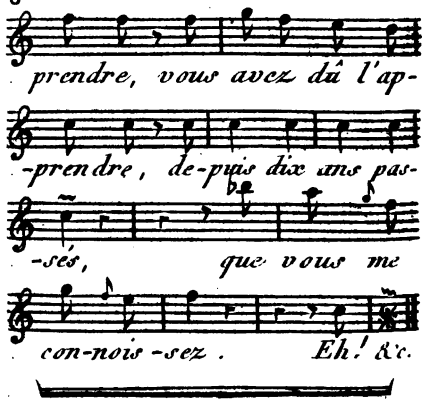

-nir, sans par-venir, sans dor-
-nir, sans par-venir, sans par ve-
-nir, sont trois trois trois sujets,
sujets, sujets d'al--ler se
pen-dre, d'al-ler se pendre.
Zerbine.
Eh! mais ne fait il pas la
mine? comment! je crois qu'il


se mu-ti-ne; bon! bon!
c'est que Monsieur ba-di-ne;
bon! bon! c'est que Monsieur ba-
di-ne! je veux que sans ca-
-pri-ce, sans mur-mu-rer,
on o-bé-isse, paix donc!
paix donc! Zerbi-ne le
veut ainsi, paix donc, paix


donc, elle est maîtresse, i-
-ci. Eh! mais ne, fait-il
pas la mine? comment! je
crois qu'il se mutine;
bon! bon! c'est que Monsieur ba-
-di--ne; bon! bon!
c'est que Monsieur ba-di-ne.
je veux que sans capri-ce

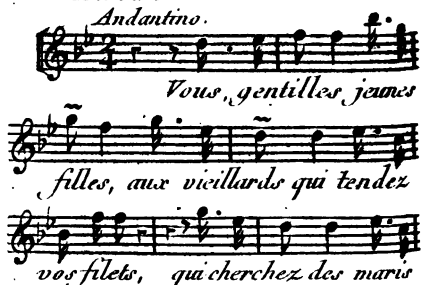

6
sans mur-mu-rer, on
o-bé-is-se; paix donc, paix
donc, Zerbi-ne le veut ain-
-si; que tout ce-ci fi-nis-se,
ou j'en fe-rai juſti-ce; je
veux que ſans ca-pri-ce, i-
-ci l'on o-bé-is--se; paix
donc! paix donc! qu'on o-bé-is-

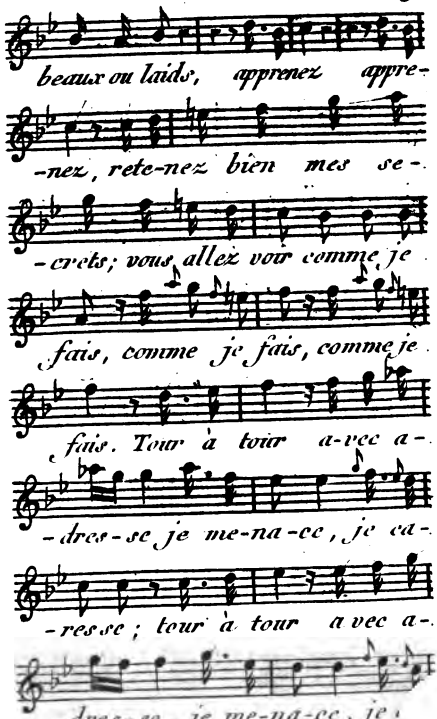

-se : paix donc ! paix donc !
qu'on o-bé-is-se . Zer-bine
le veut ain-si ; le veut ain-
-si, elle est mai-tresse i-ci .
Mon-sieur, me fais-je en-
-tendre assez ? me fais-je en-
-ten-dre assez ? me fais-je en-
-tendre ? vous pouvez me com-

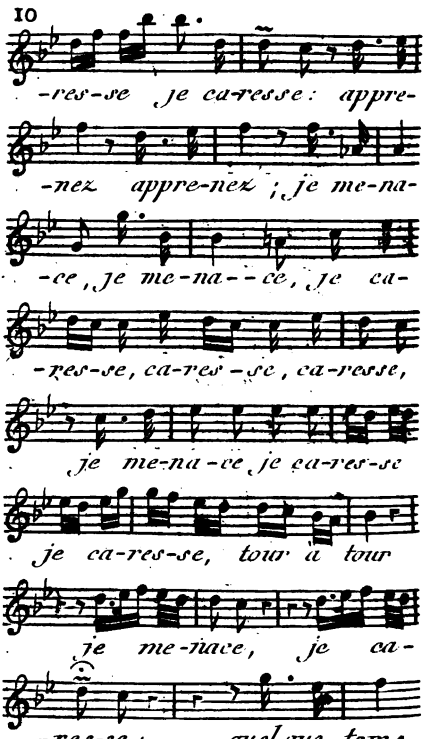


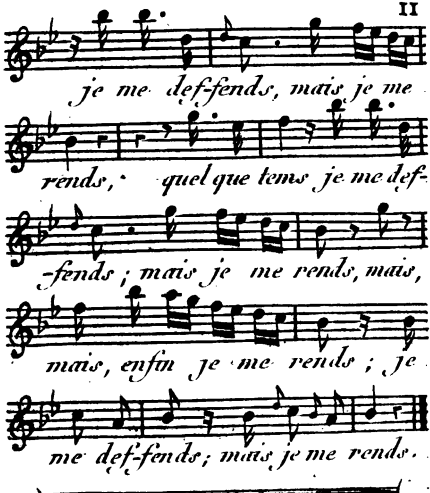
Zerbine.

Andantino.

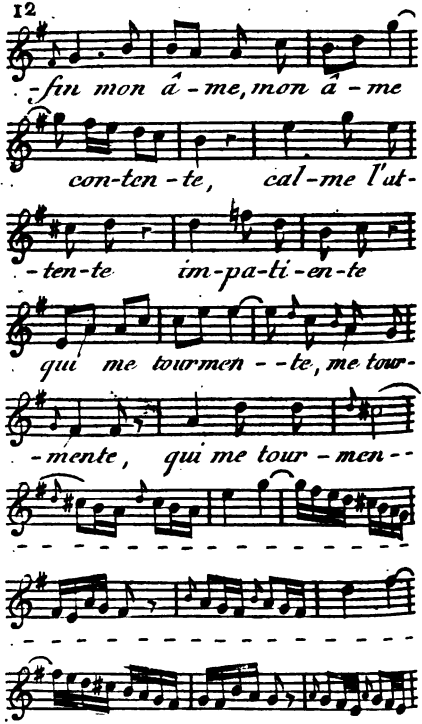


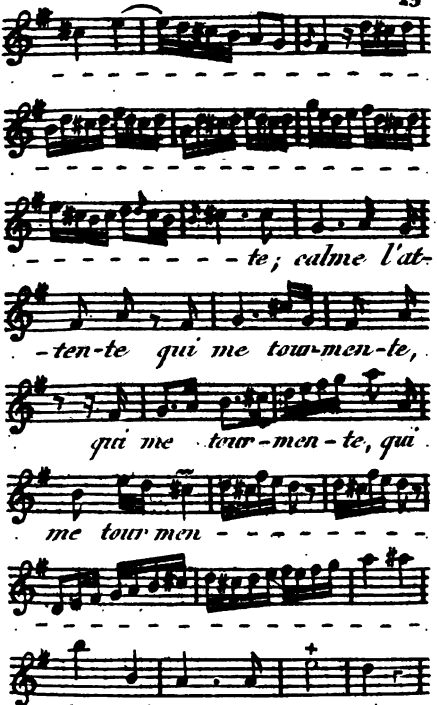

beaux ou laids, apprenez appre-
-nez, rete-nez bien mes se-
-crets; vous allez voir comme je
fais, comme je fais, comme je
fais. Tour à tour a-vec a-
-dres-se je me-na-ce, je ca-
-res-se; tour à tour a vec a-
-dres-se, je me-na-ce, je

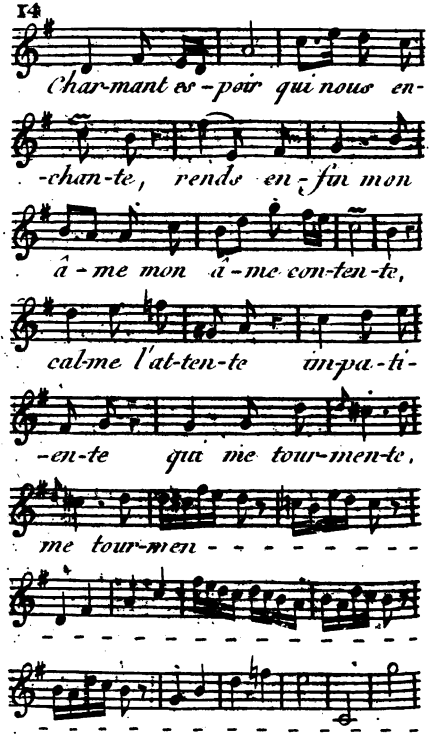

-res-se je ca-resse: appre-
-nez appre-nez; je me-na-
-ce, je me-na--ce, je ca-
-res-se, ca-res-se, ca-resse,
je me-na-ce je ca-res-se
je ca-res-se, tour à tour
je me-nace, je ca-
-res-se; quel que tems

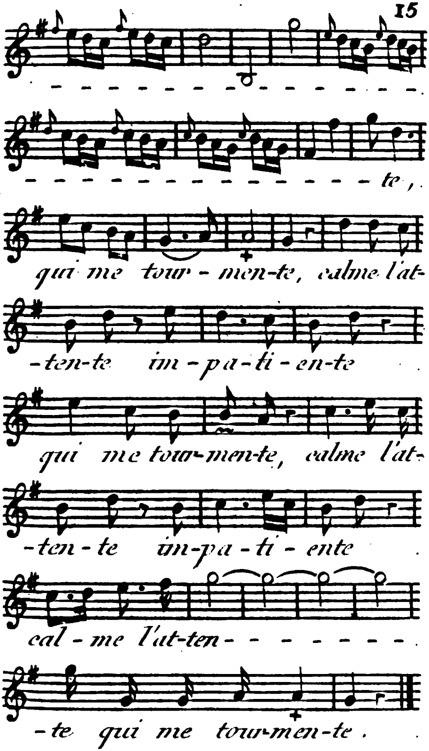

je me def-fends, mais je me
rends, quel que tems je me def-
-fends ; mais je me rends, mais,
mais, enfin je me rends ; je
me def-fends ; mais je me rends.

Zerbine.
Char-mant es--poir
qui nous en-chante rends en-


-fin mon â - me, mon â - me
con-ten - te, cal - me l'at-
- ten-te im-pa-ti-en-te
qui me tourmen - - te, me tour-
- mente, qui me tour - men - -


te; calme l'at-
-ten-te qui me tour-men-te,
qui me tour-men-te, qui
me tour men
-te, qui me tour-men-te.


Char-mant es-poir qui nous en-
-chan-te, rends en-fin mon
â-me mon â-me con-ten-te,
cal-me l'at-ten-te im-pa-ti-
-en-te qui me tour-men-te,
me tour-men-


- .
- te , .
qui me tour - men-te, calme l'at-
-ten-te im - pa - ti - en-te .
qui me tour-men-te, calme l'at-
-ten - te im-pa - ti - ente .
cal - me l'at-ten - - - - - - - .
-te qui me tour-men-te .

LE MAITRE DE MUSIQUE,

COMÉDIE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PARODIÉES DE L'ITALIEN,

PAR BAURANS.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

SUJET
DU MAITRE DE MUSIQUE.

LAMBERT, Maître de Musique, éleve la jeune Laurette pour le Théatre. Cette Ecolière est si jolie, qu'en lui donnant des leçons de l'art du chant, il en est devenu éperdument amoureux. Un certain Tracolin, Entrepreneur d'Opéra, et personnage ridicule, vient visiter Lambert. Il remarque Laurette, s'intéresse à elle, et lui prédit les plus brillans succès, si elle veut entrer dans sa Troupe. Lambert, jaloux, témoigne ses inquiétudes, et se propose bien de ne pas les laisser seuls, dans la crainte qu'elle n'accepte les offres de Tracolin. Mais un valet-de-chambre arrive de la part d'une Duchesse, qui a besoin de Lambert sur le champ. Ce contre-tems le désole : il hésite ; enfin il sort. Tracolin profite de son absence, pour faire sa déclaration à Laurette, et lui offrir sa fortune et sa main. Lambert rentre, et surprend Tracolin aux genoux de son

Eleve. Il éclate en reproches, qui terminent le premier acte. Tracolin revient avec une autre Ecoliere de Lambert, lui raconte le sujet de leur querelle, et lui fait aussi des propositions. Ils fuient, ensemble, en entendant rentrer Lambert et Laurette. Celle-ci veut se justifier auprès de Lambert; mais ils sont interrompus par un importun, nommé Clarinel, Maître de Musique ridicule, qui vient chanter un morceau de sa composition à Lambert. Après le départ de Clarinel, Laurette se justifie entiérement: elle amene même Lambert au point de lui faire des excuses de ses soupçons et de ses fureurs. Tracolin, qui revient, le trouve, à son tour, aux pieds de la jeune Cantatrice. Nouveaux débats entre les deux Rivaux. Laurette les termine enfin en se donnant à son Maître, et Tracolin se retire confus; mais se promettant de se dédommager à son voyage de l'année suivante.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LE MAITRE DE MUSIQUE.

CETTE Piece n'est encore qu'une Parodie d'un intermede Italien ; en deux actes, donné à l'Opéra, sous ce titre : *Il Maëstro di Musica*, le 3 Octobre 1752. Le Public accueillit très-bien, à la Comédie Italienne, cette seconde traduction de Baurans, et lui sut gré d'avoir puisé deux fois dans la même source, pour lui procurer de nouveaux plaisirs, inconnus jusqu'alors en France.

Le Maître de Musique n'eut, cependant, pas le même succès qu'avoit eu la Servante Maîtresse. Peut-être la différence de sujet en fut-elle cause. Celui de la Servante Maîtresse est infiniment plus gai que celui du Maître de Musique. Rochard et Madame Favart y remplirent les deux premiers rôles, et les firent beaucoup valoir.

On appliqua à cette charmante Actrice tous les éloges qui sont donnés au Personnage de la Piece.

Le sujet du Maître de Musique a été traité en Ballet-Pantomime, par Sabadini, et exécuté par lui et Mademoiselle Sabadini, sa sœur, tous deux Danseurs Italiens. Ce Ballet, composé sur la Musique Italienne, fut donné, après la seconde représentation de la Servante Maîtresse, le 17 Août 1754, et il réussit beaucoup.

LE MAITRE DE MUSIQUE,

COMÉDIE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PARODIÉES DE L'ITALIEN,

PAR BAURANS.

Représentée le 28 Mai 1755.

PERSONNAGES.

LAMBERT, Maître de Musique.

LAURETTE, son Ecoliere.

TRACOLIN, Entrepreneur d'Opéra.

UN DOMESTIQUE DE LAMBERT.

UN VALET DE CHAMBRE.

UNE AUTRE ÉCOLIERE DE LAMBERT.

CLARINEL, Compositeur.

La Scene est chez Lambert.

LE MAITRE DE MUSIQUE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAMBERT, LAURETTE.

LAMBERT.

AIR.

AH! quel martyre!
Sans cesse instruire,
Cent fois redire,
Sans rien produire;
C'est toujours pire.
Eh! laisse-moi,
Va, tais-toi.

LAURETTE, *piquée.*

Eh bien, je me tairai. Je veux prendre la mouche
A mon tour.

LAMBERT.

Quoi ?

LAURETTE.

Suffit. Si j'ouvre encor la bouche....

LAMBERT.

Mais... elle se fâche, je croi.
Quoi ! tout de bon ?... Oh ! le trait est unique ;
C'est donc Mademoiselle à présent qui se pique ?

LAURETTE.

Oui, Monsieur, je me lasse à la fin d'essuyer,
A tout propos, vos brusques incartades ;
Et je vous dirai net, que vos façons maussades
Ont tout-à-fait le don de m'ennuyer.

LAMBERT.

Ah ! voilà les grands airs qui viennent appuyer...
Mademoiselle joue au mieux l'impertinence ;
Et, pour faire dans peu l'Actrice d'importance,
Il ne lui manque plus, ma foi ! que du talent.
Encor souvent on s'en dispense,
En mettant à la place un ton bien insolent.

LAURETTE.

En ce cas là, Monsieur, je suis en bonne école ;
Je puis très-bien l'apprendre ici de vous.

LAMBERT.

Bien répondu : comment ? tu sais déja ton rôle,
On ne peut mieux ! Mais quand finirons-nous ?

Je me lasse, à la fin, de ce débat frivole.
Veux-tu chanter une fois tout de bon ?

LAURETTE.

Mais, comment voulez-vous qu'on chante ?
Le moyen de former un ton,
Quand de colere on a la voix tremblante ?

LAMBERT, *ironiquement.*

Eh bien, appaise toi.

LAURETTE, *sèchement.*

Vous-même appaisez-vous,
Et sachez m'écouter sans vous mettre en courroux.

LAMBERT.

Allons ; il faut qu'un maître ait l'ame patiente.

(*Lambert se met au Clavecin. Laurette se place derriere lui, & le contrefait : elle fait mine de le frapper ; il se retourne, & il la fait mettre à côté de lui. Elle chante. Après quelques mesures, Lambert témoigne qu'il n'est pas content, par un geste d'impatience.*)

LAURETTE.

Qu'avez-vous donc ?

LAMBERT.

Veux-tu que je te parle net,
Ce n'est pas là chanter.

LAURETTE.

Qu'est-ce donc, s'il vous plaît ?

LAMBERT.

C'est crier.

LAURETTE.

Mais, Monsieur, il faut bien qu'on entende

LAMBERT.

Eh ! l'on entend assez, pour peu qu'on y prétende.
Je te l'ai dit cent fois, mauvaise invention ;
Un Chanteur croit faire merveille,
Quand d'un vain bruit il étourdit l'oreille ;
Il croit forcer l'attention :
Ah ! qu'il est loin de son intention !
Chanteur, qui pour mieux nous séduire,
Voulez être, à-la fois, agréable et touchant ;
Que l'haleine du doux Zéphire,
Qui de sa Flore à l'oreille soupire,
Soit l'image de votre chant.
Eh ! crois-moi, renvoyons aux halles
Tous ces Chantres bruyans, qui savent seulement
De leurs grands cris remplir nos salles....
Recommençons.

(*Lauretta chante de nouveau, & chante bien.*)

AIR *de la Leçon.*

Un Pilote, battu de l'orage,
Loin du port et du rivage,
Et bientôt près du naufrage,
De la fureur des vents sait faire usage,
Et, pour un tems, cede à leur rage.

LAMBERT.

Cela va très-bien maintenant.
Pour le coup c'est chanter.

LAURETTE *s'applaudissant.*

Quand on veut...

LAMBERT.

Mais, de grace,
Dis-moi, pourquoi ne pas vouloir toujours ?

LAURETTE.

Pour se faire valoir.

LAMBERT.

Eh ! ne suis point la trace
De ceux qui d'un tel art empruntent le secours.
Souvent un jour de négligence efface
De grands succès, dont il suspend le cours.
Tu sais qu'à toi je m'intéresse; écoute :
Si tu veux suivre mes avis,
Et t'appliquer, je ne fais aucun doute
De te voir des succès éclatans et suivis ;
Et, si sincerement ta volonté s'y prête,
Je veux te rendre une Actrice parfaite.

LAURETTE.

Mais dans combien de tems?

LAMBERT.

Dans peu si tu le veux.

LAURETTE.

Si je le veux ? C'est-là le comble de mes vœux !
Plaire au Public est mon unique envie,
Et de grand cœur j'y consacre ma vie.
Je ne me sens pas d'aise, et mon cœur satisfait,
Se fait d'un tel destin le plus charmant portrait.

AIR.

Quel délice
Ne trouve point une Actrice
Sur la Scene et dans la coulisse !
L'un dans un doux délire
Admire,

Et puis soupire.
A l'autre on entend dire :
Quel feu ! quelle chaleur elle m'inspire :
Fort bien, très-bien.
Quel plaisir est le mien !
A peine je respire ;
Et des pieds et des mains, dans son transport,
Il claque, claque fort.
Ta ta ta ta, &c.
(*Elle fait l'action d'applaudir.*)
Quel plaisir, quel délice
N'éprouve point l'Actrice !
L'un, dans un doux délire,
Admire et puis soupire.
Plus loin, à l'autre on entend dire :
A peine je respire.
Fort bien, très-bien.
Quel feu ! quelle chaleur elle m'inspire !
L'envie aura beau dire,
Il faut claquer bien fort,
Et d'un commun effort.

SCENE II.

UN DOMESTIQUE *& les Acteurs de la Scene précédente.*

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, un Etranger d'une étrange figure,
Demande à vous parler.

LAMBERT.

(*Le Domestique sort.*) (*A Laurette.*)
Faites entrer.... J'augure
A ce portrait que ce sera
Mon Entrepreneur d'Opéra.
Il a l'air en effet d'une caricature ;
C'est un original qui te divertira.

SCENE III.

LAMBERT, LAURETTE, TRACOLIN.

TRACOLIN.

AH ! cher Lambert, que je t'embrasse.
(*Ils s'embrassent.*)
J'étois gros de te voir ; et mon empressement
M'a fait quitter le coche, où j'avois une place,
Pour arriver plus promptement.

LAMBERT.

Vous avez pris la poste ?

TRACOLIN.

Non, vraiment.
Je trouve qu'elle me tracasse ;
J'ai fait ma route à pied tout franchement :
Pour la santé, je tiens qu'il est propice
De faire ainsi quelque peu d'exercice.
(*Laurette rit, & Tracolin qui l'apperçoit dit à Lambert.*)
Mais, quel est ce charmant objet ?
(*En souriant.*)
Est-ce ta sœur... ta femme... ou bien...

LAMBERT.

C'est un sujet
Que j'éleve pour le Théatre.

TRACOLIN.

Vraiment j'applaudis au projet ;
De ses talens déja je me sens idolâtre :
Quelle mine ! quel jeu ! quelle voix !

LAMBERT.

Par hasard,
Pour en parler ainsi, l'auriez-vous entendue ?

TRACOLIN.

Oh ! cela ne fait rien ; nous autres gens de l'art,
Nous n'avons pour cela besoin que d'un regard,
Et nous jugeons d'une voix à la vue.

LAURETTE, *à part, éclatant de rire.*

Oh ! qu'il est drôle !

TRACOLIN.

Avec un tel minois,
A-t-on jamais manqué de voix ?

LAMBERT.

Il est vrai, sa voix est jolie ;
Mais, pour la cultiver, il faut encor du soin.
La voix n'est rien, si l'art ne l'a point embellie ;
Et d'ailleurs la Chanteuse est encore assez loin
D'une Actrice en tout accomplie.

TRACOLIN.

Bon, bon ! le Public, au besoin,
Prête tous les talens à la seule figure.
Elle plaira sans cela, je te jure.

LAMBERT.

Oui, voilà comme on gâte aujourd'hui les talens :
A la toilette on dit cela ; mais au Théatre
On éprouve souvent qu'il en faut bien rabattre.

TRACOLIN.

Moi, sur la foi de ces yeux semillans,
Je n'en rabattrai rien, et donne ma parole
Qu'elle aura des succès brillans.

LAMBERT, *à part.*

Mais je crois qu'à dessein le traître la cajole !

LAURETTE.

Monsieur, assurément je ne mérite pas
Qu'on fasse tant d'accueil à de foibles appas.

LAMBERT.

C'est en effet vanter un peu trop son mérite.

TRACOLIN *avec vivacité.*

Eh ! mais, je dois m'y connoître, je crois.
Je dis, et je redis que voilà les minois
Qui souvent du Public attirent la visite.

LAMBERT, *à part.*

Je soupçonne fort qu'il médite
Un tour de sa façon.

LAURETTE, *à Tracolin.*

Mais, Monsieur, dites-moi,
Dois-je à tous vos propos ajouter quelque foi ?
Ne me flattez-vous point ?

TRACOLIN.

Non, je vous rends justice.

LAURETTE.

AIR.

Suis-je bien pour une Actrice,
Vrai ? Suis-je bien ?
Dites-moi, sans artifice,
Croyez-vous qu'on applaudisse
Ce maintien :
Suis-je bien ?
Je n'ose me flatter de rien.
Croyez-vous qu'on m'applaudisse,
Qu'en Public, je réussisse ?
Mais, hélas !
N'ai-je pas
L'air trop novice, eh ?
Pour une Actrice, eh ?
Pour la Coulisse, eh ?
Je n'ose me flatter de rien.

TRACOLIN, *avec transport, en l'embrassant.*

Eh, non ! ma Reine, non ; vous êtes trop charmante !
Vous, l'air novice ? Ah ! quel travers !

Dans

Dans l'art de plaire, et ses moyens divers,
On ne peut être plus savante.
Vos graces, vos talens, votre voix, tout m'enchante;
Tout me transporte.

LAMBERT, *à part.*

Oh! oh! comme il prend feu!
Ma foi! ceci passe le jeu.
(*A Laurette.*)
Vous sentez bien, je crois, que ce langage
Vise tout droit au persiflage?

TRACOLIN.

Non, d'honneur! je lui fais l'aveu
De ce que je ressens.

LAMBERT.

Brisons-là, je vous prie;
C'est, en ce cas, pousser trop loin la flatterie;
Et vous devez savoir que d'un pareil encens
La vapeur est mortelle à de jeunes talens.
Je présume qu'ici vous venez pour affaires,
Et nos propos ne les avancent gueres.

LAURETTE, *à part.*

Moi, je présume, à ce ton aigredoux,
Que de cet homme il est un peu jaloux;
Et dans le fond du cœur, j'en ai l'ame ravie:
J'en ferai mon profit.

LAMBERT.

Si vous avez envie
D'avoir de bons sujets, vous arrivez à point;
En ce moment mon école est fournie,
Comme je crois qu'ailleurs vous n'en trouverez point.

TRACOLIN.

Je sais qu'on a toujours chez vous trouvé l'élite
De toute sorte de talens;
Et vos sujets sont excellens,
Si, sur Mademoiselle, on prise leur mérite.
(*Il fait une révérence à Laurette.*)

LAURETTE.

Monsieur...

(*Ils font un jeu de révérences réciproques.*)

LAMBERT, *avec chagrin.*

Eh! laissons-là, je vous prie, à l'écart!
C'est le moindre sujet qui soit dans mon école;
Vous en verrez tantôt qui sont, sur ma parole,
Bien au-dessus pour la voix et pour l'art;
Et qui savent, sur-tout, faire valoir un rôle.
Je puis dire, sans me flatter,
Qu'il n'est aucune école en talens plus féconde:
Il en est peu qui brillent dans le monde,
Dont je ne puisse me vanter.

AIR.

Oui, nos Chanteuses
Les plus fameuses,
Qui des savans
Enchantent les sens,
Me doivent toutes tous leurs talens.
Sons permanens,
Tons fulminans;
Tremblemens,
Passages, roulemens,

Grands intervalles surprenans.
Toutes me doivent tous leurs talens.

TRACOLIN.

Je connois, cher Lambert, ta science profonde;
Je sais que ton école en grands sujets abonde.
Mais tous ces prodiges fameux,
Ces grandes voix, ces talens merveilleux,
Ne sont pas, après tout, quelque espoir qu'on y fonde,
Le secret le plus sûr d'attirer bien du monde.

AIR.

Je veux tout bas
Te dire où gît le cas.
Pour faire un grand fracas,
Ayons filles
Gentilles,
Ne pensons qu'à cela;
Car tout dépend de-là.

Oui, mon cher, je te le déclare:
Je ne veux pas du parfait, du si rare;
Je me contente à moins; et ce jeune sujet,
Par exemple, seroit précisément mon fait.

LAMBERT.

Oui-da? (*A part.*) L'y voilà donc, le traître!

LAURETTE, *à part.*

Bon! Pour le coup, il en tient mon cher maître!

TRACOLIN.

Qu'en dis-tu? N'est-tu pas content de mon projet?

LAMBERT.

Non; Laurette n'est point encore assez formée.

TRACOLIN.

Oh ! je la formerai ; laisse-moi faire.

LAMBERT.

Non ;
Je n'y puis consentir : de moi, que diroit-on,
Qui me suis fait un peu de renommée,
Si je laissois produire ainsi, de ma façon,
Un sujet qui ne fût pas bon ?

TRACOLIN, *à part.*

J'entends, c'est pour lui qu'il la garde.

LAMBERT.

Même Laurette auroit tort d'y songer.
Un sujet peu formé, qui trop tôt se hasarde,
S'expose beaucoup au danger
D'échouer sans retour. (*A part.*) Si je n'y prenois garde,
Il me l'enleveroit. Sur-tout il ne faut pas
Les laisser seuls.

SCENE IV.

LES ACTEURS de la Scene précédente, UN DOMESTIQUE, ET UN VALET-DE-CHAMBRE.

LE DOMESTIQUE *à Lambert.*

MONSIEUR, on vous demande.

LAMBERT, *avec impatience.*

Qu'est-ce ?
Faites entrer. (*Le Domestique sort.*)

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Monsieur, Madame la Duchesse
Vient d'envoyer un carosse là-bas,
Pour vous mener à l'hôtel de ce pas;
C'est, m'a-t-on dit, pour affaire qui presse.

LAMBERT.

Pour affaire qui presse... Oh! je gagerois bien
Que cette affaire est moins que rien.
Allez dire à votre Maîtresse
Qu'il ne m'est pas possible en ce moment.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Monsieur, je n'oserois; j'ai trop expressément
L'ordre de vous mener. Vous savez que Madame
Veut bien ce qu'elle veut, et sur-tout promptement;
Vous viendrez, s'il vous plaît.

LAMBERT.

Oh! l'importune femme!
Elle prend bien son tems!... Mais vous êtes témoin
Qu'ici je suis maintenant en affaire:
Voilà Monsieur qui vient tout exprès de fort loin;
Il faut l'expédier.

TRACOLIN.

Cela n'importe guere;
Nous en aurons de reste le loisir:
Je ne vous retiens point du tout, bien au contraire;
Je vous prîrai d'aller promptement satisfaire
A ce qu'on veut de vous.

LAMBERT, *à part.*

Je le crois; son desir
Est de me voir bien loin. Ah! le maudit message!

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Monsieur, vous n'avez plus de prétexte.

LAMBERT.

J'enrage!

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Décidez-vous : plus tard vous partirez, plus tard
Vous serez de retour.

LAMBERT

Chienne de destinée!

(*A Tracolin.*)

Mais je pourrois vous mener quelque part?

TRACOLIN.

Non; je n'ai point affaire ailleurs de la journée.

LAMBERT, *à part.*

Ah! le bourreau! Je pars, mais je reviens soudain,
Pour prévenir ou rompre son dessein.

(*Il sort avec le Valet-de-chambre.*)

SCENE V.

LAURETTE, TRACOLIN.

TRACOLIN, *à part.*

Il est enfin parti. Notre attente est remplie;
Nous voilà seuls. Ma foi! la friponne est jolie;
Elle seroit mon fait, de plus d'une façon.
Si ma main lui convient, je mords à l'hameçon;
Et, par raison, j'en ferai la folie.

LAURETTE, *à part.*

Cet homme assurément s'apprête à m'en conter :
Il ne faut pas le rebuter.
Que sait-on ?... Après tout, qui voudra mordre y morde;
Il est bon à son arc d'avoir plus d'une corde.

TRACOLIN, *à Laurette.*

Mademoiselle, en vérité...
Vous me plaisez beaucoup.

LAURETTE.

Monsieur...

TRACOLIN.

Sans vanité,
Je passe pour juger assez bien du mérite,
Et le public parfois m'en félicite ;
Je suis du vôtre, en honneur enchanté :
Je trouve tout chez vous, talent, grace, beauté.

LAURETTE.

Vos éloges, Monsieur, me rendent interdite.

TRACOLIN, *d'un ton tendre & badin.*

Même s'il faut tout dire, avec sincérité,
Je ne sais quoi... tout bas... pour vous me sollicite ;
Là... certain mouvement, qui fait qu'on est tenté...
Comment l'appellez-vous ?.... Eh ! dites, ma petite ?
(*Il lui prend la main.*)

LAURETTE, *affectant de l'embarras.*

D'un tel propos, Monsieur... la nouveauté...
Me trouble... et d'en rougir j'ai la simplicité.

TRACOLIN.

Quoi ! tout de bon ? Vous en êtes encore
A ces miseres-là ? Vous vous moquez, je crôi ?

LAURETTE.

Oui ; ma joue aisément de honte se colore ;
Je suis si sotte encor que, malgré moi,
Ce sentiment me fait toujours la loi.

AIR.

La pudeur qui me guide
Me rend timide ;
Je n'ose lever les yeux :
Si quelque curieux
Auprès de moi se place,
Et me regarde en face,
Je suis toute honteuse de cela.
Ma langue s'embarrasse,
En lui disant : de grace !
Souffrez, Monsieur, que je passe,
Je ne puis rester là,
Où me voilà.

La pudeur, &c.

Si quelque téméraire
Poussoit trop loin l'affaire,
Moi, qui suis bonne, et ne me fâche guere,
J'excite ma colere,
Et lui dis d'un ton sévere :
Mais finirez-vous donc, Monsieur ?
Sachez qu'on est fille d'honneur,
Sachez qu'on a de la pudeur.

TRACOLIN.

Ah ! fine mouche ! Va, je connois ta malice ;
C'est moi qu'ici tu traites en novice,

En me faisant ces contes bleus ;
Mais j'en crois moins ta bouche que tes yeux,
Et les frippons décelent l'artifice.
Allons au fait ; car aussi bien,
Lambert peut revenir troubler notre entretien.
Veux-tu de moi ? Tu m'as su plaire,
Et si tu veux combler mes vœux,
Je puis te faire un sort heureux.
Qu'en dis-tu ? Ton cœur délibere ?...

LAURETTE.

Monsieur, la proposition
Mérite bien quelque réflexion ;
Et je vous paroîtrois sans doute un peu légere,
Si je brusquois, en pareille matiere,
Au premier mot, une décision.

TRACOLIN.

Ma chere, il faut toujours brusquer l'occasion :
Qui la laisse échapper ne la retrouve guere.

LAURETTE.

Mais Lambert voudroit-il ?...

TRACOLIN.

Qu'en avons-nous affaire ?
N'es-tu pas, après tout, maîtresse de ton sort ?

LAURETTE.

Il est vrai : cependant je crains de lui déplaire ;
Et la reconnoissance est un lien bien fort.

TRACOLIN.

Oh ! la reconnoissance a tort,
Lorsqu'à son intérêt on la trouve contraire.

LAURETTE.

Vous êtes bien pressant.

TRACOLIN.

Pourquoi tant de mystere ?
Consulte seulement ton inclination ;
Le Théatre est l'objet de ton ambition :
Lambert à ton desir s'oppose ;
Moi, j'applaudis à ton intention,
Et c'est précisément ce que je te propose.
Viens soutenir ma réputation.
A ce métier, j'ai gagné quelque chose ;
Tout est à toi, si tu le veux.
En habits, en bijoux, formes-tu quelques vœux ?
Dis, tu seras à point nommé servie.
Dans les festins et dans les jeux,
Tu meneras, au gré de ton envie,
La plus charmante vie ;
Enfin, ma Reine, chaque jour
Sera la fête de l'amour.

AIR.

Si d'une ame
Propice à ma flamme,
Tu deviens ma femme,
En bombance,
En magnificence,
Je ferai dépense ;
Mais sur-tout plein de complaisance,
De prévénance,
En silence

Tout je verrai :
Par prudence,
Je dormirai ;
Si l'on danse,
Je danserai :
Sans partage,
Dans mon ménage,
Ton suffrage
Fera toujours la loi,
Sans dire pourquoi.

Si d'une ame, &c.

SCENE VI.

Les précédens : LAMBERT, *au fond du Théatre, et qui les observe.*

TRACOLIN.

ALLONS, ma chere,
Rends-toi, consens à faire mon bonheur ;
(*Il se jette à ses genoux.*)
Je te jure à genoux une éternelle ardeur.

LAMBERT *au fond du Théatre.*
A ses genoux ! le téméraire !

TRACOLIN *aux genoux de Laurette.*
Tu ne dis rien ? aurois-tu peur
Que mon discours fût peu sincere ?

Ah ! quitte une vaine frayeur ;
Regarde dans mes yeux, tu liras dans mon cœur.

(*Ici Lambert, qui s'est approché tout doucement, passe sa tête sur l'épaule de Laurette à l'opposite de Tracolin. Laurette fait un cri de surprise, et s'éloigne un peu; Tracolin étonné de cette vision, ouvre de grands yeux, & demeure quelque tems vis-à-vis de Lambert, dans une attitude burlesque. Il se releve, tantôt cherchant des yeux Laurette, tantôt les fixant sur Lambert. Après quelques momens de scene muette, Lambert rompt le silence, & commence le Trio suivant.*)

TRIO EN DIALOGUE.

LAMBERT.

Le feu me monte au visage,
Voilà donc tout l'avantage
D'avoir formé son bas âge ?
Pour le prix de tant de soins,
Cette volage
Avec un autre s'engage :
Quel outrage !
Et mes yeux en sont témoins.

TRACOLIN.

J'avois fait un heureux voyage,
Et, sans crainte du naufrage,
Je bravois deja l'orage,
Quand le vent qui devient fort,
Et qui fait rage,
Me repousse du rivage :
Quel dommage !
J'allois entrer dans le port.

LAURETTE.

LAURETTE.

Je guettois dans un bocage,
Un oiseau d'un beau plumage ;
Un Chasseur sonnant du cor,
Faisant tapage,
L'effarouche, et lui fait prendre l'essor,
Quel triste sort !

ENSEMBLE.

Soins perdus ! inutile effort !

LAMBERT.

J'avois formé son bas âge.

TRACOLIN.

J'avois fait un bon voyage.

LAURETTE.

Je le guettois au passage.

Ensemble

LAURETTE.

Un chasseur sonnant du cor,
Faisant tapage,
Lui fait prendre son essor.

TRACOLIN.

Je touchois presque au rivage,
Quel dommage !
J'allois entrer dans le port.

LAMBERT.

En voilà tout l'avantage,
Quel outrage !
Meritois-je un pareil sort !

(*Seul.*) Un autre aujourd'hui l'engage.
La volage !

TRACOLIN.

Je touchois presqu'au rivage ;
Quel dommage !

LAURETTE.

Moi, j'allois le mettre en cage.

TRACOLIN.

Quel dommage !

LAMBERT.

La volage !

Ensemble.

LAURETTE.

Un chasseur sonnant du cor,
Faisant tapage,
Lui fait prendre son essor.

TRACOLIN.

Quel dommage !
J'allois entrer dans le port.

LAMBERT.

Quel outrage !
Méritois-je un pareil sort ?

(Seul.) Méritois-je un pareil sort ?

TRACOLIN.

J'allois entrer dans le port.

LAURETTE.

Moi, j'allois le mettre en cage,
Il prend l'essor,
Quel triste sort !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TRACOLIN, une Ecolière de LAMBERT.

TRACOLIN.

AIR.

OH! la plaisante querelle:
Mais il faut en rire tout bas.
Lambert jure après sa belle,
Pour jamais il renonce à l'infidelle,
Il m'a surpris avec elle,
Il ne s'en possede pas.
Cela le met en cervelle;
Est-ce donc chose si nouvelle?
Tel qui rit est dans le cas,
Sans faire tout ce fracas.

Au fonds, c'est fort bien fait, et cette humeur commode,
Avec raison est la plus à la mode;
Car enfin, pourquoi se fâcher
De ce qu'on ne peut empêcher?
Qu'est-ce qu'en pareil cas le courroux racommode?

Vaut-il pas mieux chez le voisin
En aller passer son chagrin ?
Ma foi ! la meilleure méthode,
Le parti le plus sage est de ne dire mot ;
Car celui qui se fâche en est deux fois plus sot.

L'ECOLIERE.

Mais, j'aimerois assez cette morale.

TRACOLIN.

Oui-da ! sans peine je le crois.
Dans ce regard fripon je lis que quelquefois
Il faudra qu'un Amant près de toi la signale.

L'ECOLIERE.

Non, car j'ai peur du moindre engagement,
Et j'ai bien résolu de n'avoir point d'Amant.

AIR.

Le badinage,
L'humeur volage,
Sont du bel âge,
L'heureux partage ;
Quand on s'engage
On n'est pas sage,
Et les regrets
En sont bien près.

TRACOLIN.

Oui, l'on connoît ce langage ordinaire ;
Il ne trompe personne. Eh mais ! ne sait-on pas
Que sur ce point, ainsi que sur maint autre cas,
Jeune fille souvent dit tout haut le contraire
De ce qu'elle pense tout bas ?

L'ECOLIERE.

Vous me croyez donc peu sincere?

TRACOLIN.

Oui, ma Reine; et sans faire injure à vos appas,
Je ne vois, à vrai dire, en toute cette affaire,
Que vos yeux qui ne mentent pas
Allons, quittons la feinte: à quoi bon ce mystere?
Pourquoi d'inutiles combats?
Quand on peut lire ailleurs, d'une façon si claire,
Ce que la bouche en vain s'obstinoit à nous taire?

L'ECOLIERE.

Il faut donc parler vrai?

TRACOLIN.

Ce sera beaucoup mieux.
Belle bouche toujours doit être
Du même avis que deux beaux yeux.

L'ECOLIERE.

Allons, je vois qu'il faut paroître
A vos yeux sans déguisement,
Puisqu'aussi bien vous savez quand on ment.

AIR *de l'Echo.*

Que c'est un plaisir extrême,
D'entendre dire je t'aime,
Et de répondre de même,
Quand on se jure, tour à tour,
Amour, amour.
On a beau vanter sans cesse,
Les grandeurs et la richesse;
Qu'est-ce au prix de la tendresse?

Les amours, sans leur secours,
Nous filent d'heureux jours.
Ah ! pourquoi sont-ils si courts ?

Que c'est, &c.

TRACOLIN.

Ah ! pour le coup, j'entends un langage sincere,
Voilà du vrai, du plus vrai que cela.
Mais ce n'est pas-là tout, il faudroit, pour bien faire,
Réaliser un peu...

(*Il veut la caresser.*)

L'ECOLIERE *le repoussant.*

Paix donc... Qu'entends-je là ?..
Ecoutez... là-dedans je crois qu'on est en fête.

TRACOLIN.

En effet, c'est Lambert qui gronde et qui tempête;
Près de sa belle il prend souvent de tels ébats.

L'ECOLIERE.

En ce cas là, Monsieur, il ne faut pas
Troubler mal-à-propos un tendre tête-à-tête;
Fuyons plus vîte que le pas.

(*Ils sortent précipitamment.*)

SCENE II.

LAMBERT, LAURETTE.

LAMBERT.

AIR.

Non, je suis trop en colere :
Me diras-tu le contraire,
Quand moi-même j'ai vu le téméraire
Qui te faisoit les yeux doux ?
Pourquoi faire
Etoit-il à tes genoux ?

Vaine ruse !
Mauvaise excuse !
Me crois-tu donc assez buse
Pour m'en laisser amuser ?
Mais voilà comme on s'abuse,
Quand on pense m'abuser.

Non, je suis, &c.

LAURETTE.

Mais, de sang froid, si vous daigniez m'entendre.

LAMBERT.

Non, je n'écoute rien.

LAURETTE.

Cependant c'est bien fort
De condamner ainsi les gens d'abord,
Sans leur donner le tems de se défendre.

LAMBERT.

J'ai peine à retenir un trop juste transport :
Quand sûr le fait je viens de la surprendre,
A se justifier elle ose encor prétendre !

LAURETTE.

L'apparence et le vrai sont souvent peu d'accord :
Qui les confond, risque de se méprendre,
On l'a vu mille fois.

LAMBERT.

Oh ! c'est toujours leur fort :
Pour bien juger en affaires pareilles,
Il faut sur-tout récuser le rapport
De ses yeux et de ses oreilles ;
Croire qu'on est aveugle, en voyant à merveilles :
Enfin, je ne sais par quel sort,
Ecoutez une femme, elle n'a jamais tort.

LAURETTE.

Mais, quel Juge a jamais prononcé la sentence,
Sans avoir pris du fait entiere connoissance ?

LAMBERT.

Mais, qu'ai-je ici besoin de plus grandes clartés,
Quand j'ai de mes deux yeux tout vu ?

LAURETTE.

Je veux le croire,
Et demeure d'acord des faits que vous citez ;
Oui, vous avez tout vu.

LAURETTE.

Quelles rares bontés
De convenir d'un fait quand il est si notoire !

LAURETTE.

Mais, qu'est-ce dans le fonds dont vous vous irritez ?
Et qu'avez-vous tant vu qui me rende si noire ?

LAMBERT.

Mais... dis... me crois-tu donc tout-à-fait dépourvu
De jugement et de mémoire ?
Ce que j'ai vu !

LAURETTE.

Oui, qu'avez-vous tant vu ?
Je le répete encore.

LAMBERT.

Oh ! l'impudence extrême !
Quoi ! je n'ai donc pas vu le traître à tes genoux ?

LAURETTE, *froidement.*

Vous avez dû le voir étant si près de nous.

LAMBERT.

L'ai-je pas entendu te déclarer qu'il t'aime,
Te presser, te flatter des propos les plus doux ?

LAURETTE.

Peut-être avez-vous mieux entendu que moi-même ;
Tout le monde n'a pas l'oreille d'un jaloux ;
Mais enfin, qu'en conclurez-vous ?

LAMBERT.

Qu'on ne peut être plus ingrate,
Plus perfide, plus scélérate !
Que toute femme est un serpent ;
Qui le réchauffe et qui le flatte,
Le moment d'après s'en repent :
Le naturel pervers éclate,

Et le bienfaiteur imprudent
En est toujours payé d'un coup de dent.

AIR.

Désormais
Je saurai mieux m'en défendre ;
J'éprouve trop à quoi l'on doit s'attendre,
Quand on se laisse surprendre
A de perfides attraits ;
J'ai su l'apprendre :
Je ne l'oublîrai jamais.

LAURETTE.

Allons, avez-vous bien exhalé votre bile,
Et n'avez-vous rien gardé sur le cœur ?
Peut-être serez-vous plus calme et plus tranquille,
Après cet accès de fureur,
Et pourrez-vous entendre une leçon utile.
L'Amour est un enfant complaisant et docile,
Quand on le traite avec douceur ;
Mais d'un jaloux la mine lui fait peur :
Il s'effarouche et cherche un autre asyle,
Dès qu'il entend le ton grondeur ;
Et s'il prend une fois son essor par malheur,
Le rappeller n'est pas chose facile.

AIR.

Qu'espere un amant
De son jaloux emportement ?
D'un plaisir charmant
Il se fait un cruel tourment.

On lui pardonne,
S'il papillonne,
De fleur en fleur,
Pourvu que, sans peine,
L'amour le ramene
A son premier vainqueur.
Mais un sauvage
Qui prend ombrage
D'un badinage
Fi! eh fi!
Franchement je vous le di:
Il faut, en aimant,
Etre toujours content,
Prévenant,
Complaisant,
Accommodant;
Toujours amusant,
Et s'il le faut chantant,
Dansant,
Folâtrant
A tout moment.
Mais un sauvage,
Pour rien faisant tapage,
Qui prend ombrage
Du moindre badinage,
Il n'est pas sage:
Je vous le di,
Fi! eh fi!
Franchement je vous le di.

LAMBERT.

Ah ! j'ai tort en effet ; c'est être bien sauvage
Que de ne vouloir pas tranquillement souffrir
Que, sous mes yeux, une autre vienne offrir
En liberté ses vœux et son hommage.

LAURETTE.

Mais si, sans le vouloir, je plais à d'autres yeux,
De quoi suis-je donc si coupable ?
Faudroit-il, pour vous plaire mieux,
Qu'à tout autre que vous je parusse effroyable ?
C'est un goût, ce me semble, assez capricieux,
Qui, pour l'objet aimé, n'est pas fort honorable,
Que vouloir être seul à le trouver aimable.

LAMBERT.

Le détour, je l'avoue, est fort ingénieux :
Je trouve de l'esprit à celui qui l'invente ;
Mais je trouve bien sot celui qui s'en contente.

LAURETTE.

Eh bien ! puisqu'il vous faut parler sans nul détour ;
Allons au fait sans rien confondre.
Vous avez vu qu'il me parloit d'amour ;
Mais m'avez-vous vue y répondre ?

LAMBERT.

Oh ! c'est encore un artifice usé
Qui ne sauroit tromper l'homme le moins rusé ;
On sait bien qu'en pareille affaire,
Pour bien répondre, il suffit de se taire :
Les yeux savent parler un langage si doux,

Que

Que c'est en dire assez que souffrir sans colere
Un téméraire à ses genoux.

LAURETTE.

Vous croyez donc que j'approuve sa flamme ?

LAMBERT.

Je dois le croire, après ce que j'ai vu.

LAURETTE.

Qu'un homme qui m'est inconnu,
En se montrant, a su gagner mon ame ?

LAMBERT.

Belle raison ! pour une femme :
C'est un titre de plus qu'être nouveau venu.

LAURETTE.

Ingrat ! puisque tu fais cette insulte à ma gloire,
Va, je te donnerai des raisons de le croire ;
Et je saurai te fournir un peu mieux
De quoi réaliser ce doute injurieux.
Oui, je saurai l'aimer ; et si cette victoire
Pouvoit coûter quelque peine à mon cœur,
Je te saurai si bien bannir de ma mémoire,
Qu'il le prendra pour son premier vainqueur.

AIR.

Ingrat ! je romps ma chaîne ;
Je te promets
Toute ma haine,
Pour jamais.
(*Elle fait semblant de dire à part ce qui suit.*)
Hélas ! j'ai beau le dire,
Mon cœur ne le pense pas ;

Il soupire
Tout bas!

LAMBERT, *à part.*

Mais elle pourroit bien n'être pas si coupable.
Je connois Tracolin ; il est avantageux,
Et ne doute jamais du succès de ses vœux :
De son audace, au fond, est-elle responsable?...
Je crains d'avoir un peu légérement
Ecouté la chaleur d'un premier mouvement...
Le pis est qu'à son tour elle fera la fiere,
Si je conviens de mon emportement...
Que faire cependant? Je ne vois pas comment
Je pourrai, sans cela, raccommoder l'affaire.
(*Il se met à rêver.*)

LAURETTE, *à part.*

A la fin, j'ai donc su calmer ce grand courroux!
Ce n'est pas assez pour ma gloire,
Et, pour achever ma victoire,
Il faut qu'il tombe à mes genoux.

SCENE III.

Les précédens; CLARINEL, *Compositeur ridicule.*

LAMBERT, *à part.*

ALLONS, quoi qu'il m'en coûte,
Il faut bien s'y résoudre. (*Haut.*) Oh! ça, Laurette, écoute,
Je veux...

CLARINEL, *se mettant entre deux.*

Pardon, Monsieur, si je suis importun.
Je viens de composer un morceau de musique,
Oh! quel morceau! c'est du plus magnifique.

LAMBERT.

(*A part.*)
Monsieur, je veux le croire... Eh quoi! toujours quelqu'un
Viendra m'importuner?

CLARINEL.

D'honneur, il est unique;
Cherchez dans tous les airs, et faites-m'en voir un,
Je vous dis un, qui fasse au mien la nique.

LAMBERT.

Je n'en veux point douter, Monsieur; mais...

CLARINEL.

Je me pique
De montrer, en tout genre, un talent peu commun;
Mais j'excelle sur-tout dans le grand pathétique.

LAMBERT.

Encore un coup, Monsieur, volontiers je le crois ;
Mais si vous vouliez bien venir une autre fois.

CLARINEL.

Non ; il est peu d'occasions propices :
Croyez-moi, saisissez au toupet celle-ci ;
Car je fais cas de vous, et j'aurois du souci
Que de mon air un autre eût les prémices ;
J'en serois outré.

LAMBERT.

Grand merci ;
Mais, à vous dire vrai, je suis outré moi-même
De n'avoir pas le tems.

CLARINEL.

Il ne faut qu'un moment,
Auquel vous n'aurez pas regret assurément.
Mais, je vous l'avouerai, ma surprise est extrême.
Quoi ! vous montrez si peu d'empressement,
Quand je vous fais une faveur suprême,
Que tant d'autres auroient saisie avidement ?
Je devrois en avoir quelque ressentiment.
Mais, pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je veux vous rendre heureux, en dépit de vous-même ;
Parbleu ! vous entendrez mon air, absolument.

LAMBERT, *à part.*

Je vois bien qu'il n'est pas aisé de s'en défendre,
Et je crois que j'aurai plutôt fait de l'entendre.
(*A Clarinel.*)
Allons, Monsieur, voyons, si c'est votre desir.

CLARINEL.

Vous allez avoir du plaisir ;
Ecoutez bien.
(*Il prélude.*)
Mais, à propos, je pense
Qu'il faut avant vous mettre au fait de l'action,
Afin que du sujet prenant l'intelligence,
Vous sentiez mieux du chant toute l'expression.

LAMBERT.

Eh ! Monsieur, le sujet de lui même s'explique.
Voyons tout d'un coup la musique ;
J'en suis impatient.

CLARINEL.

Ouida ! je m'en doutois,
Et de votre bon goût je me le promettois.
Vous vous faisiez pourtant d'abord tirer l'oreille ;
Mais je n'en étois pas la dupe, et j'y comptois :
Je connois mes gens à merveille.

LAMBERT.

Daignez donc satisfaire à mon empressement ;
Si vous saviez combien je souffre, en ce moment,
Du tems que nous perdons en ces discours frivoles !

CLARINEL.

Allons donc.
(*Il prélude.*)
A propos, remarquez bien les vers.

LAMBERT.

Encor !

CLARINEL.

Je les ai faits, et même les paroles.

LAMBERT, *à part.*

Ah ! j'étouffe. Il me prend des mouvemens divers
De le jeter dehors par les épaules.

CLARINEL *toussant.*

Je suis d'un rhume affreux ; l'hiver très-discourtois
Semble en vouloir sur-tout aux belles voix.
(*Il chante ridiculement l'air suivant.*)

AIR.

Ah ! mon cœur soupire,
Ah ! Cloris j'expire !
Mais quand tu vois ce fier martyre,
En dois-tu rire ainsi,
Sans en avoir aucun souci ?

Mais enfin, il faut prendre un parti ;
Je renonce à l'inhumaine,
Et d'une si rude chaîne,
Pour jamais, enfin, je suis sorti.
(*A Lambert, après qu'il a chanté.*)
Eh bien ! vous semble-t-il digne un peu qu'on l'admire ?

LAMBERT.

Il est digne de vous, Monsieur, et c'est tout dire.

CLARINEL.

Je suis ravi qu'il soit de votre goût ;
Et je vais hardiment le produire par-tout.
Adieu. (*Il s'en va.*)

LAMBERT.

Je suis au bout de mon martyre.

(Clarinel revient pour faire admirer à Lambert différens traits de l'air qu'il a chanté ; celui-ci parvient enfin à le mettre dehors, et ferme la porte à double tour.)

Pour empêcher son importun retour,
Je crois qu'il faut fermer la porte à double tour.

(Clarinel chante encore par le trou de la serrure.)

SCENE IV.

LAMBERT, LAURETTE.

LAMBERT.

Est-il pire fléau que ces sots personnages,
Qui vont assassinant les gens de leurs ouvrages?
Que du plus loin chacun fuit à grands pas,
Qui sont la bête noire et ne s'en doutent pas?
(*A Laurette.*)
Que t'en semble, Laurette? Est-il pire supplice,
Dont le courroux du ciel quelquefois nous punisse?

LAURETTE.

Le ciel vous a traité, Monsieur, bien doucement.
Si c'est, à votre avis, son plus dur châtiment;
Il en est au dessus, et j'en connois sans doute....

LAMBERT.

Ah! tu boudes encore! Oh ça, Laurette, écoute;
J'ai trop cédé peut-être à mon premier transport;
Un rien met quelquefois la cervelle en déroute;
Je veux croire qu'au fond tu n'as pas tant de tort.
Faisons la paix, et, d'un commun accord,
Oublions le passé.

LAURETTE.

Non, Monsieur, au contraire;
Je crois qu'il faut très-fort s'en souvenir,
Pour n'avoir plus querelle ensemble à l'avenir.

LAMBERT.

Nous n'en aurons plus, je l'espere.

LAURETTE.

Oh ! je l'espere bien aussi.

LAMBERT.

Je verrai mille amans empressés à te plaire,
Sans que j'en prenne aucun souci.

LAURETTE.

Moi, je vous fournirai, dans peu, laissez-moi faire,
De très-bonnes raisons pour en agir ainsi.

LAMBERT.

Pour vivre désormais en bonne intelligence,
Je sais un bon moyen; ayons de l'indulgence
Et passons-nous tous deux quelques vivacités.

LAURETTE.

Moi, j'en sais un meilleur, et qui des deux côtés
Nous sauvera l'ennui de tant de complaisance.
Séparons-nous.

LAMBERT.

Quel arrêt inhumain !
Nous séparer !

LAURETTE.

Que serviroit d'attendre ?
C'est un parti qu'il faudroit toujours prendre;
Il vaut mieux que ce soit aujourd'hui que demain.

LAMBERT.

Quoi ! tu pourrois former un tel dessein ?
Tu garderois ce prix, cruelle !
A tant de soins, à tant de zele,
Que j'espérois ne pas placer en vain ?

LAURETTE.

Mais, Monsieur, rendez-vous justice,
Tout ce zele et ces soins, puisqu'il faut les priser,
Vous donnent-ils le droit de me tyranniser ?
Faut-il de mon repos leur faire un sacrifice ?
Et quelle loi peuvent-ils m'imposer ?
D'être ici le jouet d'un éternel caprice ?
Non, Monsieur, il est tems que je m'en affranchisse ;
Je n'ai que trop souffert d'un tyran, d'un jaloux,
Qui, pour un rien, s'enflammant de courroux,
Même de son amour sait me faire un supplice.

LAMBERT.

Je reconnois ma faute, et veux la réparer.

LAURETTE.

Il n'est plus tems ; il faut nous séparer.

LAMBERT.

AIR.

Grace ! sois plus traitable,
Charitable,
Pitoyable,
Favorable
Au repentir d'un coupable ;
Montre-lui quelque pitié,
Quelque amitié !

RECITATIF.

C'est l'amour qui m'anime :
S'il m'a fait trop écouter un courroux,
Que j'ai cru légitime,
L'amour, qui fait le crime,
Doit faire aussi l'excuse d'un jaloux.
Grace ! grace pour un coupable !
Montre lui quelque pitié,
Quelque amitié !

Pour t'appaiser, que faut-il que je fasse ?
Faut-il, pour obtenir ma grace,
Que je la demande à genoux ?
M'y voilà, calme ton courroux.
(*Il se jette aux genoux de Laurette.*)

SCENE V.

Les précédens ; TRACOLIN.

TRACOLIN, *le surprenant.*

AH ! ah ! je puis, à mon tour, vous y prendre !

LAMBERT, *à part, se relevant brusquement.*

Oh ! que je suis confus qu'il ait su me surprendre ?

LAURETTE, *à Tracolin.*

Fort à propos, Monsieur, vous arrivez ici ;
J'ai besoin de votre présence
Pour finir cette affaire-ci,
Et pour faire connoître au fond comme je pense.

TRAÇOLIN *se félicitant.*

Mademoiselle.... grand merci.
(*A part.*)
Oh ! je vois clairement la fin de tout ceci ;
Elle me va donner la préférence.

LAMBERT, *à part, tristement.*

Elle me va prononcer ma sentence.

LAURETTE.

Je vais tout haut déclarer mon vainqueur ;
Je ne puis mieux, je crois, l'assurer de mon cœur,
Qu'en rendant un rival le témoin de sa gloire ?...
Lambert, voilà ma main.
(*Tracolin, qui présentoit déja la sienne, reste confondu.*)

LAMBERT, *surpris agréablement.*

O ciel ! le puis-je croire ?

LAURETTE.

LAURETTE.

Oui, ta soumission appaise mon courroux ;
Et, puisqu'il faut tout dire en des momens si doux,
J'ai voulu seulement alarmer ta tendresse,
Pour m'en assurer mieux.

TRACOLIN, *sortant de son étonnement.*

Ah ! petite traîtresse !
C'est donc à moi que vous faites la piece ?

LAURETTE.

Je ne veux point chercher à m'excuser ;
Mais en vous écoutant, Monsieur, je le confesse,
J'aurois pu davantage encor vous abuser.

TRACOLIN.

Quoique je sois peu fait à pareille aventure,
Je n'irai pas m'en pendre, je vous jure ;
Je serai plus heureux peut-être avec le tems :
Je reviens ici tous les ans....
(*A Lambert.*)
Toi, cependant, touche-là, sans rancune :
De tout mon cœur, mon cher Lambert,
Je te fais compliment de ta bonne fortune ;
Et de crainte qu'ici ma présence importune,
Je vais joindre là-haut les Acteurs du Concert.

SCENE VI et derniere.

LAMBERT, LAURETTE.

DUO, EN DIALOGUE.

LAURETTE.

A celle qui t'engage,
Donne ta main pour gage
De ta sincere ardeur.

LAMBERT.

Oui, du plus tendre hommage
Reçois, reçois pour gage,
Et ma main et mon cœur.

LAURETTE.

Je t'aime !

LAMBERT.

Je t'aime !

ENSEMBLE.

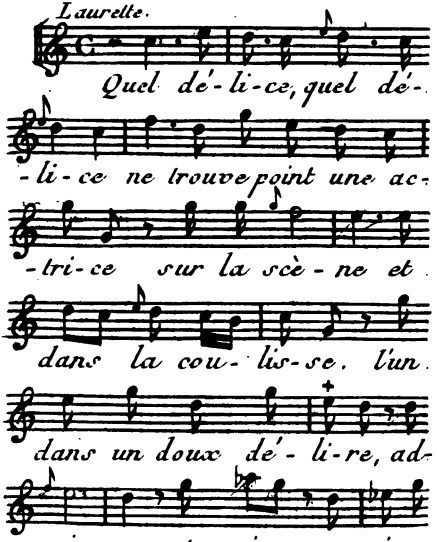
Cent fois plus que moi-même.
Et nuit et jour
Je meurs d'amour.

FIN.

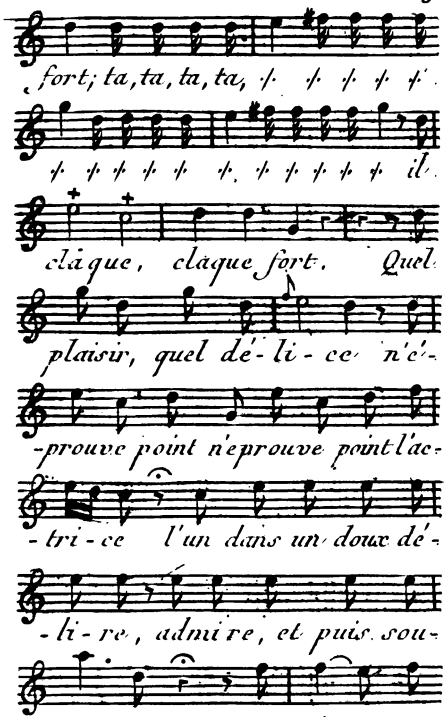
DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.

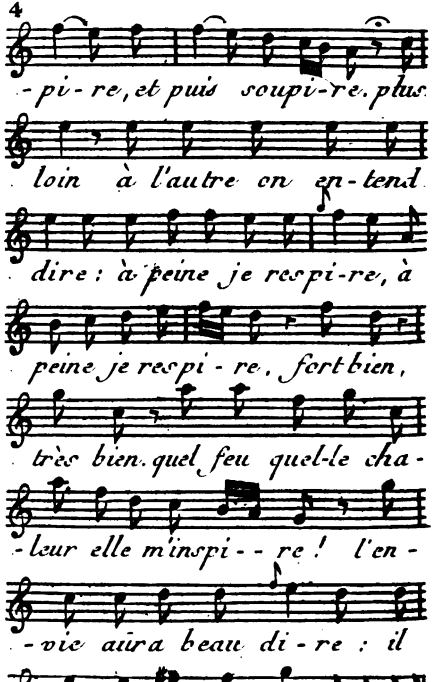
AIRS
du Maître de Muſique.

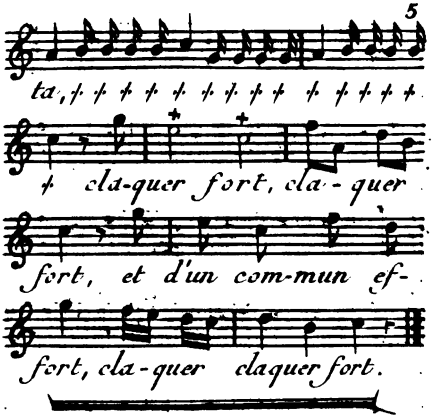
Paroles de Baurans.

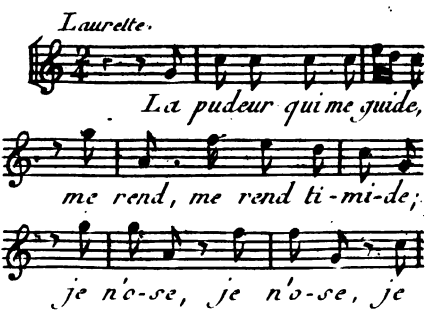


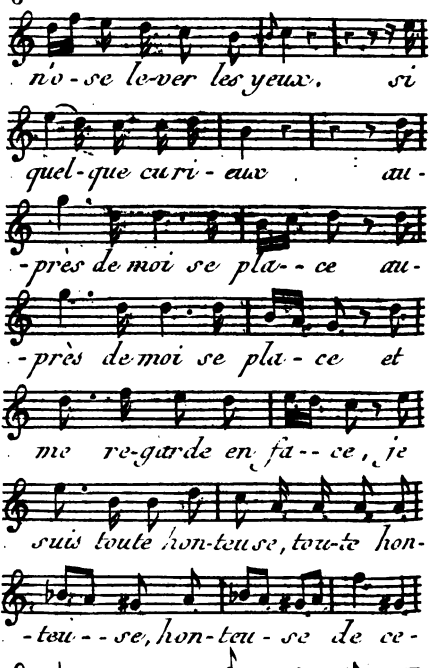
el puis sou-pi-re, à
l'autre on entend di-re: quel
feu, quelle chaleur el-le m'ins-
-pi-re! fort bien, fort bien,
très bien, quel plaisir est le
mien! à peine je res-pi-re.
et des pieds et des mains dans
son transport, il claque, claque

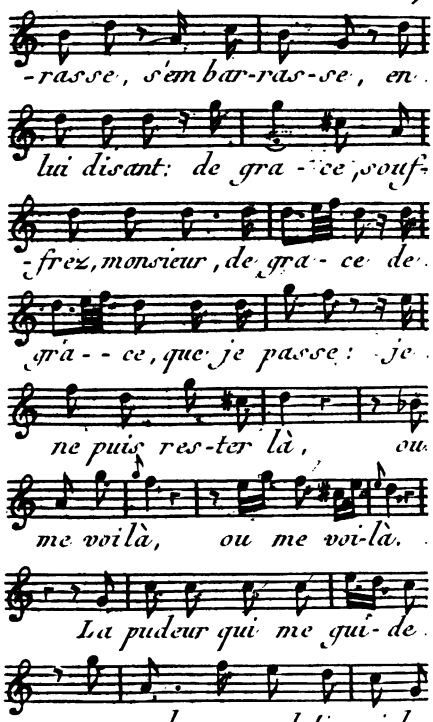

fort; ta, ta, ta, ta,
il
claque, claque fort. Quel
plaisir, quel dé-li-ce n'é-
-prouve point n'éprouve point l'ac-
-tri-ce l'un dans un doux dé-
-li-re, admi re, et puis sou-
-pi-re, et puis sou-

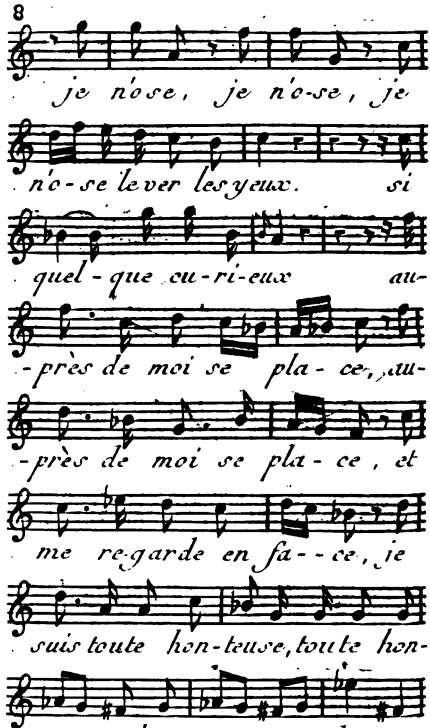

-pi-re, et puis soupi-re. plus
loin à l'autre on en-tend
dire : à peine je respi-re, à
peine je respi-re, fort bien,
très bien. quel feu quel-le cha-
-leur elle m'inspi--re ! l'en-
-vie aura beau di-re : il
faut claquer bien fort ; ta, ta, ta, ta,

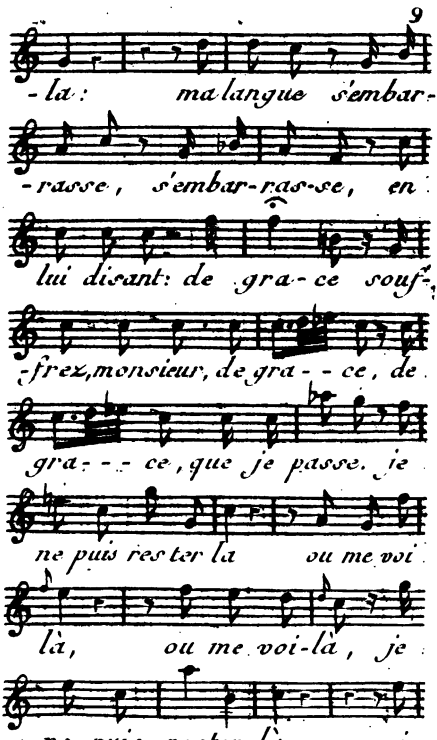

ta, + + + + + + + + + + + + + + +
+ cla-quer fort, cla-quer
fort, et d'un com-mun ef-
fort, cla-quer claquer fort.

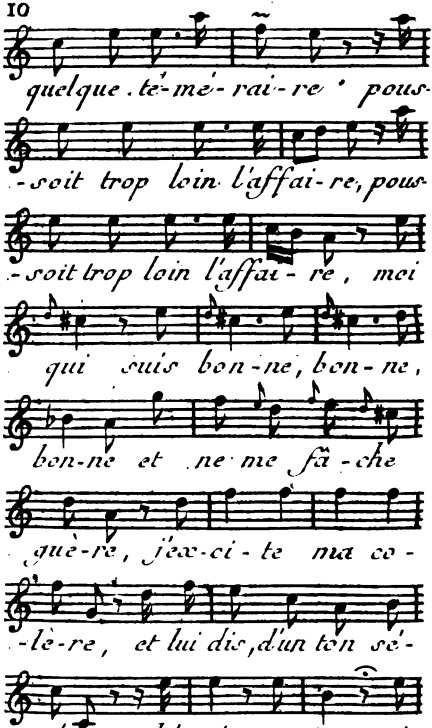

Laurette.
La pudeur qui me guide,
me rend, me rend ti-mi-de;
je n'o-se, je n'o-se, je

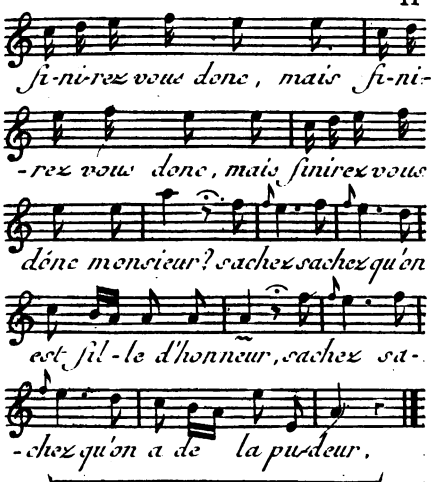

n'o-se le-ver les yeux, si
quel-que cu-ri-eux au-
-près de moi se pla--ce au-
-près de moi se pla-ce et
me re-gar-de en fa--ce, je
suis toute hon-teu-se, tou-te hon-
-teu--se, hon-teu-se de ce-
-la: ma langue s'em-bar-

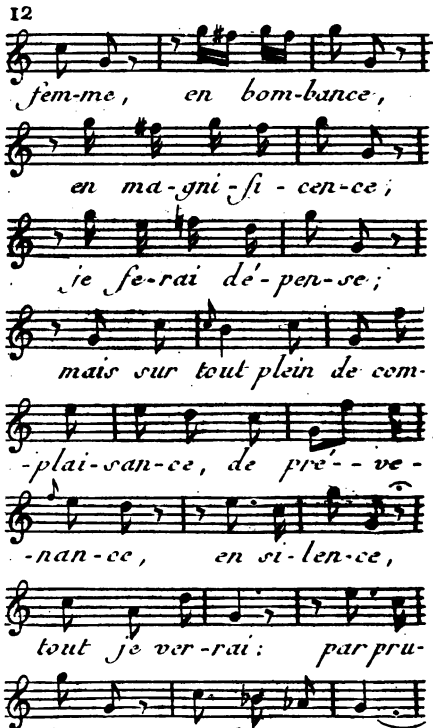

-rasse, s'em bar-ras-se, en
lui disant: de gra - ce, souf-
-frez, monsieur, de gra - ce de
gra - - ce, que je passe: je
ne puis res-ter là, ou
me voilà, ou me voi-là.
La pudeur qui me qui-de
me rend, me rend ti-mi de;

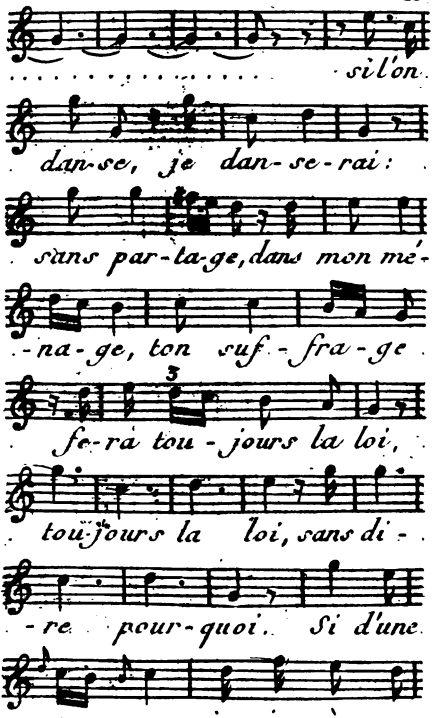

je n'ose, je n'ose, je
n'ose lever les yeux. si
quel - que cu - ri - eux au -
- près de moi se pla - ce, au -
- près de moi se pla - ce, et
me re-garde en fa - - ce, je
suis toute hon - teuse, toute hon -
- teu - se, hon - teu - se de ce -

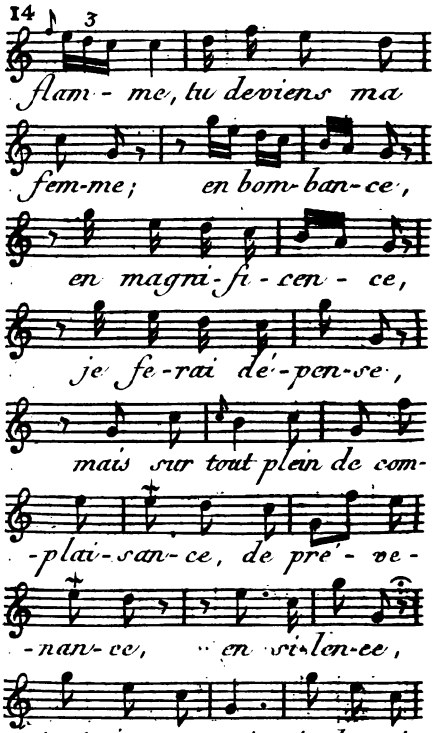

-la: ma langue s'embar-
-rasse, s'embar-ras-se, en
lui disant: de gra-ce souf-
-frez, monsieur, de gra- - ce, de
gra- - - ce, que je passe, je
ne puis rester là ou me voi
là, ou me voi-là, je
ne puis rester là. si

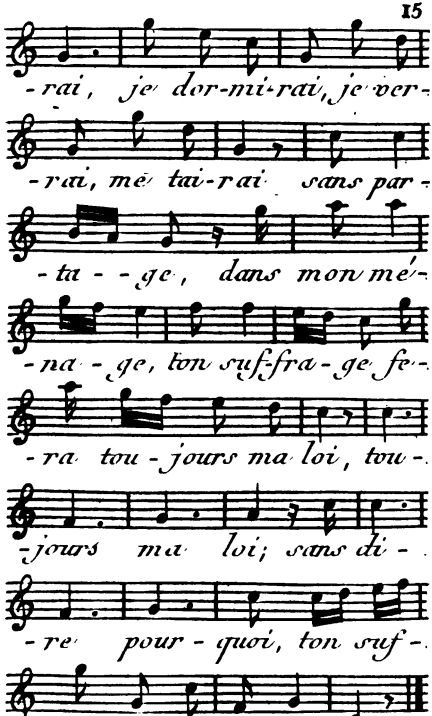

quelque . te-mé-rai-re ' pous-
-soit trop loin l'affai-re, pous-
-soit trop loin l'affai-re, moi
qui suis bon-ne, bon-ne,
bon-ne et ne me fâ-che
-què-re, j'ex-ci-te ma co-
-lè-re, et lui dis, d'un ton sé-
-vè're: eh! mais, monsieur, mais


si-ni-rez vous donc, mais si-ni-
-rez vous donc, mais finirez vous
donc monsieur? sachez sachez qu'on
est fil-le d'honneur, sachez sa-
-chez qu'on a de la pudeur.
Tracolin.
Gratioso.
Si d'une a-me propice
à ma flamme, tu deviens ma


fem-me, en bom-bance,
en ma-gni-fi-cen-ce;
je fe-rai dé-pen-se;
mais sur tout plein de com-
-plai-san-ce, de pré--ve-
-nan-ce, en si-len-ce,
tout je ver-rai: par pru-
-den-ce, je dor-mi-rai...


si l'on
dan-se, je dan-se-rai:
sans par-ta-ge, dans mon mé-
-na-ge, ton suf-fra-ge
3
fe-ra tou-jours la loi,
tou-jours la loi, sans di-
-re pour-quoi. Si d'une
a--me pro-pice à ma


3
flam - me, tu deviens ma
fem-me; en bom-ban-ce,
en magni-fi - cen - ce,
je fe-rai dé-pen-se,
mais sur tout plein de com-
-plai-san-ce, de pré - ve -
-nan-ce, en si-len-ce,
tout je ver-rai, je dormi-


-rai, je dor-mi-rai, je ver-
-rai, me tai-rai sans par-
-ta - - ge, dans mon mé-
-na - ge, ton suf-fra - ge fe-
-ra tou - jours ma loi, tou-
-jours ma loi; sans di-
-re pour - quoi, ton suf-
-fra - ge fe - ra la loi.